

Les Aurès à 20 ans

Guerre d'Algérie 1954-1962

Témoignage d'un appelé



par Philippe ROUSSEL

*En hommage
à tous les disparus*

Je ne pensais pas reprendre un jour mes notes sur mes 20 mois de service militaire dans les Aurès; mais l'insistance avec laquelle les journalistes et les hommes politiques, de droite comme de gauche, s'ingénient à « cracher sur nos tombes », me font mesurer combien la guerre d'Algérie est perçue d'une manière déformée et combien les « porteurs de valises » du FLN pavoisent effrontément aujourd'hui.

On fête désormais le 19 mars 1962 comme « la fin de la guerre d'Algérie », alors que les « accords d'Evian » signés ce jour-là ne furent qu'un cessez le feu décrété par Charles De Gaulle, jamais appliqué par le FLN. A compter de cette date le FLN a enlevé, emprisonné puis exterminé avec les pires raffinements plusieurs centaines de soldats du contingent, plusieurs milliers d'européens pris au hasard et au moins 100 000 harkis, bien souvent avec leurs familles, sans oublier les anciens combattants des guerres 14-18 et 39-45 et tous ceux qui d'une manière ou d'une autre avaient choisi la France.

Aujourd'hui, baptiser des rues et des places « le 19 mars » ou apposer des plaques à la mémoire des égorgeurs comme l'a fait le maire de Paris, Bertrand Delanoë, je ne pensais pas voir cela un jour. J'aurais pourtant cru qu'avec le temps et la parution de bon nombre d'ouvrages de qualité, les fausses idées disparaîtraient. Ce n'est pas le cas, loin s'en faut. Chaque jour ce sont de nouvelles souffrances qu'on nous inflige, nos plaies qu'on ravive, sur lesquelles comme les barbares du FLN en 1962 quand ils écorchaient vifs nos compagnons d'arme, on remet du sel dessus pour accroître la souffrance et faire durer l'agonie.

Philippe Roussel

Alors j'ai décidé d'apporter ma modeste contribution à la vérité historique, au moins pour mes proches et en mémoire de tous mes amis, morts dans l'indifférence, en particulier trois observateurs, mes camarades de promotion à Caen : Jemetz, Desforges, Reveillard. J'ai souvent pensé à leurs parents qui toute une vie ont pleuré ce fils mort à 20 ans dans les djebels. Maigre consolation, ils pouvaient se dire qu'il était « mort pour la France » ; mais aujourd'hui, Sarkozy, Hollande et tant d'autres comme Chirac ou Giscard d'Estaing, en allant faire repentance en Algérie devant ces ignobles Boumédiène, Bouteflika et consorts, tuent une seconde fois et dans l'ignominie ces fils qu'on croyait « morts pour la France ».

Mépriser à ce point l'œuvre civilisatrice de la France, quand on voit ce que les successeurs ont fait de ce pays qui dispose pourtant grâce aux découvertes de nos ingénieurs de réserves considérables de pétrole et de gaz. Salir avec des histoires de torture le travail de l'armée française, qui a œuvré non seulement sur le plan militaire mais aussi sanitaire, social, éducatif, c'est injuste et indécent pour les milliers de jeunes français qui sont morts des mains du FLN dans des conditions atroces. Enfin, pourquoi passer sous-silence maintenant l'horrible guerre civile qui a éclaté peu après la fin de la « guerre d'Algérie » et qui a fait probablement 200 000 morts.

André Malraux a dit : « ***Pour changer un Peuple, il suffit tout simplement de changer sa mémoire*** ».

Appeler à une repentance injustifiée, c'est donner des armes à l'islam pour renouveler un jour en France le coup de force qui a été fait voilà soixante ans en Algérie. Les meurtres commis par Mohamed Merah à Toulouse ou par Mehdi Nemmouche à Bruxelles, les quartiers de non-droit, en France, où règne déjà la charia, en toute impunité. Les centaines de jeunes « français » d'origine maghrébine qui partent à l'étranger faire la guerre sainte et reviendront un jour... tous ces événements devraient pourtant nous interpeller. Sous un certain angle l'histoire peut être un éternel recommencement. Alors de grâce sachons tirer des enseignements du passé et avant toute chose rétablissons la vérité sur ce passé.

J'ai eu la chance pendant mes 20 mois en Algérie de pouvoir m'immerger dans les différentes communautés, européennes autant qu'arabes ou berbères ; de sillonner les deux tiers de l'Algérie dans des circonstances très diverses. Pour une meilleure compréhension j'ai resitué ce que j'ai vécu dans le contexte historique. J'ai complété mon récit de multiples témoignages et j'espère enfin que le lecteur aura envie d'en savoir plus en poursuivant la réflexion avec quelques-uns des ouvrages signalés dans la bibliographie.

Les années 50

En octobre 1954 j'intègre l'école d'agriculture d'Yvetot. Quelques mois plus tôt j'ai suivi avec beaucoup d'émotion la chute de Dien-Bien-Phu et l'abandon par Mendès France de l'Indochine. A la Toussaint 54 des personnalités civiles et militaires sont assassinées en Algérie, plus précisément dans les Aurès. Ces meurtres sont volontairement très symboliques : un instituteur européen de 23 ans assassiné, et sa femme laissée pour morte, le caïd Sadok, ancien officier de l'armée française, qui tentait de s'interposer, froidement abattu. La rébellion couvait depuis 1945 où les premiers massacres d'européens ont eu lieu, en Kabylie dans la région de Sétif. Le pouvoir politique n'en a bien sûr tiré aucun enseignement et 9 ans plus tard les massacres reprennent.

Le soulèvement est décidé par le CRUA, comité révolutionnaire d'unité et d'action, une dissidence du MNA (Mouvement National Algérien) de Messali Hadj qui lui, est lié au parti communiste français et noyauté les travailleurs algériens en France. Le CRUA a été créé en 1953 par Ben Bella et Mohamed Khider pour tenter d'unifier les différentes tendances. Le siège de l'organisation est au Caire. Le CRUA donne naissance au FLN, Front de Libération National. Son but est l'indépendance de l'Algérie, un pouvoir exclusivement arabe et musulman. La branche militaire du FLN sera l'ALN, Armée de Libération Nationale, tandis que la branche politique deviendra plus tard CNRA, puis GPRA, siégeant au Caire ou à Tripoli.

Il existe une autre tendance dans l'élite musulmane ayant acquis la citoyenneté française et les idées de la Révolution française, souvent francs-maçons. Elle a créé en 1934 la fédération des élus musulmans dirigée par le docteur Benjelloul et un pharmacien de Sétif, Ferhat Abbas. Ils veulent l'extension de la démocratie et l'assimilation dans le cadre républicain.

Il y a encore les Oulémas, docteurs de la loi islamique, qui sont pour l'indépendance et le pan-islamisme arabe. Ils ouvrent partout des écoles coraniques et forment des scouts musulmans. A partir de 1947 ils se radicalisent et appellent au Djihad, la guerre sainte. C'est l'époque du nassérisme et des Frères Musulmans en Egypte.

Enfin le PCA, parti communiste algérien comporte une organisation parallèle militaire dirigée, à l'origine, par un ancien sergent de l'armée française, Ben Bella, qui le 5 avril 1949 attaque la poste d'Oran pour se faire un trésor de guerre.

Les troupes qui rentrent d'Indochine sont envoyées en Algérie mais c'est insuffisant et en 1956, le gouvernement du socialiste Guy Mollet décide d'allonger le service militaire qui passe de 18 à 28 mois voire 30 mois. Désormais les appelés partent tous en Algérie. Ils sont envoyés malheureusement sans grande préparation et avec un encadrement souvent peu adapté à cette guerre subversive.

Philippe Roussel

Les attentats se poursuivent, le FLN appelle au Jihad, au terrorisme, ordonnant systématiquement l'égorgeage, la castration (parties sexuelles tranchées et enfoncées dans la bouche), le viol puis le massacre des femmes. Le 20 août 1955, dans un faubourg de Philippeville tous les européens rencontrés sont massacrés et à la mine d'El Halia ont lieu les tueries les plus atroces : 71 femmes et enfants d'ouvriers européens sont bestialement massacrés par leurs voisins arabes. Le FLN veut créer un fossé entre les communautés.



Des embuscades sanglantes, comme celle des gorges de Palestro, ont un retentissement considérable en métropole : le 18 mai 1956, une section d'appelés est entièrement massacrée de façon particulièrement horrible : égorgements, éventrements, castration...on rapatrie en métropole les premiers corps et je suis très marqué en assistant à l'inhumation à Beuzeville du fils unique de monsieur Gosset, le principal clerc de mon grand-père. Ce brave homme ne s'en remettra jamais.

Le 18 mai 1956 une section d'appelés est entièrement massacrée dans ces gorges de Palestro

Les jeunes sont inquiets

Dans un tel contexte les jeunes sont inquiets. A l'école d'agriculture d'Yvetot avec quelques amis nous décidons de mettre en place une préparation militaire Air et prenons contact avec la base radar de saint Valéry en Caux. Nous aurons des cours intéressants tous les samedis et même si nous ne sommes pas trop assidus nous avons notre diplôme et intégrerons tous l'armée de l'Air.

En 1957, le FLN intensifie les attentats meurtriers et aveugles à Alger, dans les bars, les stades, aux arrêts de bus... Pour tromper la vigilance des forces de l'ordre ce sont souvent des femmes qui transportent et posent les bombes. Le FLN a des complicités parmi les européens, communistes mais aussi catholiques de gauche. En 1 an les parachutistes viennent à bout des attentats dans Alger en démantelant les réseaux de poseurs de bombe. En métropole les sympathisants du FLN cherchent à faire déconsidérer l'armée en parlant de tortures pratiquées sur les suspects : en particulier le pamphlet du communiste Henri Alleg « La Question », habile fiction qui devient le best-seller des milieux intellectuels parisiens.

Le 28 mai 1957 le FLN massacre de manière horrible, tous les arabes, hommes, femmes, enfants, du village de Melouza (plus de 300 morts) et deux jours plus tard ceux des villages de Aïn-Manaa et Wagram qu'il pense favorables au MNA de Messali Hadj. Le FLN n'aura de cesse que les mouvements arabes concurrents ne soient éliminés.

Le coup d'état gaulliste

Le 20 janvier 1946, De Gaulle a claqué la porte du Gouvernement provisoire qu'il avait institué en 1945 : « devant l'impossibilité de gouverner face aux Partis », a-t-il déclaré. Depuis, il n'apprécie pas sa « traversée du désert » et le clan des gaullistes veut le ramener au pouvoir. À leur tête Michel Debré et son « Courrier de la Colère ». Ils multiplient les coups tordus et les provocations comme l'attentat, le 16 janvier 1957, au bazooka contre le général Salan, commandant en chef interarmes en Algérie. Cette recherche de la prise du pouvoir par les gaullistes a pour nom de code « Résurrection », processus très bien exposé par le journaliste Christophe Nick dans un ouvrage du même nom paru en 1990, avec pour sous-titre « Naissance de la Vème République, un coup d'Etat démocratique ». Il s'agit de créer des troubles et de faire apparaître De Gaulle comme le seul recours.

A Alger des manifestations monstres ont lieu pendant 3 jours après l'exécution ignoble de 3 soldats du contingent par le FLN. Dans la grande tradition révolutionnaire de 1793, un comité de Salut Public est proclamé que préside le général Massu. Les

gaullistes ne sont pas étrangers à toute cette agitation qui ébranle le gouvernement français. Sur le forum d'Alger Léon Delbecque, agent gaulliste, fait crier par Salan à la foule « **Vive le général De Gaulle** » qui aussitôt à 67 ans se pose en recours. Le président Coty dépassé par les événements le désigne comme chef du gouvernement. Le 4 juin De Gaulle, sur le forum d'Alger, crie à la foule son fameux « **je vous ai compris** » et deux jours plus tard à Mostaganem il lance « **Vive l'Algérie française** ». Ainsi commence la tragique équivoque.

Incorporation pour 29 mois

Revenons à l'école d'agriculture d'Yvetot. Nés pour la plupart en 1938, nous faisons partie de la classe 58, c'est-à-dire que nous sommes appelés « sous les drapeaux » à vingt ans. La majorité était à cette époque à 21 ans. Le groupe d'amis d'Yvetot sera dispersé dans différents centres d'incorporation de l'armée de l'Air. Personnellement je suis convoqué à la base de Compiègne où je vais faire ce qu'on appelle « les classes » ; une période que je trouve particulièrement stupide où j'ai l'impression que le but de l'armée est de faire de nous des demeurés corvéables à merci. Il faut dire que le caporal de carrière qui surveille la chambrée est passablement borné. Alors que dans quelques semaines nous serons confrontés à la guerre, pour l'instant le « cabo » trouve par exemple intelligent de nous faire astiquer le sol de la chambrée avec de l'herbe : « et que ça brille !!! » hurle-t-il.

Heureusement la base est dirigée par un commandant des commandos de l'air qui est à Compiègne en convalescence après une blessure en Algérie. C'est un type intelligent qui veut nous préparer à la guerre d'Algérie et multiplie les marches de nuit, simule des attaques de convoi pour nous apprendre à sauter des camions et nous mettre en position de combat... Pour créer un esprit de corps et mettre de l'ambiance il veut que nous apprenions à siffler « le pont de la rivière Kwaï », le film culte de l'époque. Il nous fera même défiler de nuit dans la magnifique ville de Compiègne en sifflant cet air sublime.

Tous les jours nous sommes réunis pour le rapport devant les baraques : c'est là que le commandant donne ses consignes. Chaque jour il demande des volontaires pour des spécialités. Quand arrive « observateur-mitrailleur » sur avions, je m'avance pour me porter volontaire sans savoir à quoi cela correspond. Je découvre que nous ne sommes que deux à nous être avancés sur les quelques centaines de trouffions qui sont réunis. Je me dis alors que j'ai dû faire une bêtise, mais c'est trop tard, le lieutenant prend déjà mon nom. Quelques jours après je suis expédié à Paris pour passer les tests du personnel navigant. Mon collègue Merle qui était très enthousiaste échoue aux tests médicaux et je me retrouve seul.

Qu'importe, j'ai envie de faire quelque chose d'intéressant durant mes 29 mois de service militaire. D'autant, que j'ai été élevé par des cousins instituteurs, lecteurs

des journaux comme Le Monde ou Le Canard Enchaîné. Pour ces journaux les militaires ont intérêt à la guerre car la paye est meilleure, le barrage qui empêche les terroristes de s'infiltrer du Maroc et de Tunisie a été construit parce que le ministre de la Défense André Morice avait des actions dans une usine de barbelés, que sais-je encore et puis bien sûr pourquoi aller défendre ces gros colons qui font « suer le burnous », c'est-à-dire qui exploitent les arabes....Ce courant d'idées ne me convainc pas, il est trop excessif; la réalité me paraît plus complexe. J'ai lu aussi les écrits du Père de Foucault qui m'ont enthousiasmé. Cette Algérie m'intrigue, cela peut paraître curieux mais j'ai envie d'aller voir.

École d'observateur-mitrailleur à Caen



L'armée de l'air occupe la base école de Carpiquet près de Caen. Pour les besoins de la guerre d'Algérie elle crée une section pour former des observateurs-mitrailleurs. L'armée qui ne sait pas faire simple distingue les officiers auxquels elle attribue un brevet d'observateur et les sous-officiers auxquels elle donne un brevet de mitrailleur, alors que c'est pour faire le même travail. Pour ajouter aux incongruités l'armée fera porter par tout le monde le macaron de navigateur. Dans cette guerre qui coûte cher il faut faire des économies, alors on donne des spécialités à des jeunes du contingent qu'on forme à la

hâte, qui ne coûteront pas cher et seront corvéables à merci pendant 30 mois. Par contre l'armée abandonne de former des pilotes, pas assez rentable au regard du temps de formation.

Nous passons simultanément les deux pelotons pour être caporal, caporal-chef puis sergent, une formation réduite à sa plus simple expression c'est-à-dire quasiment rien, cela tombe bien car elle n'a aucun intérêt pour ce que nous allons faire. L'initiation

Philippe Roussel

à la navigation est par contre intéressante avec par exemple des cours assez poussés sur la météo. J'apprends aussi l'exactitude, que je garderai toute ma vie, avec la fameuse HEA, Heure Estimée d'Arrivée, sur un objectif, qu'il nous faut calculer en permanence en tenant compte des impondérables comme la force du vent. Formation théorique mais aussi pratique. Nous volons essentiellement sur Morane 733, un avion école. Comme il pleut tout le temps il est décidé d'expédier les avions, les pilotes et les élèves dans le midi.



Avions Morane 733

Aix-les-milles, pour terminer la formation

L'armée a décidé d'utiliser un petit terrain désaffecté, « les Milles », près d'Aix en Provence. Nous partons tous avec les Morane 733, faisons escale à Aulnat près de Clermont Ferrand pour le plein d'essence et nous installons aux Milles pour 3 semaines. Je me familiarise avec le vol en montagne, un relief qui me prépare à mon affectation dans les Aurès. Le soir je vais me balader à Aix, une très jolie ville, estudiantine de surcroît. De retour à Caen on nous remet nos diplômes. Par ordre de classement nous pouvons postuler pour les T6, les hélicos, ou les Constellation (le Service de Recherche) et demander un lieu d'affectation. Istria, un Corse, classé premier, avec une expérience à Air France dans je ne sais trop quoi, demande les T6 de Bône pour aller à la plage !!! Je suis 5ème et je demande les T6 et les Aurès pour être à la montagne. J'avais acheté le guide vert Michelin pour me documenter mais pas réfléchi que les Aurès étaient la région où la rébellion était la plus active. Pour l'instant nous partons quelques jours en permission dans nos familles. J'en profite pour vendre mon scooter, ma clarinette ... car j'ai conscience que je ne suis pas sûr de revenir de ces 20 mois en Algérie.



Mon entraînement sur Morane 733

De Gaulle qui a maintenant les pleins pouvoirs met au placard puis à la retraite, en décembre 58, le général Salan et nomme à sa place le général d'aviation Maurice Challe, âgé de 53 ans. De Gaulle lui prescrit « **d'écraser les forces rebelles** ». Challe applique les plans préparés par son prédécesseur : maintenant que les barrages électrifiés (ligne Morice) verrouillent les frontières avec le Maroc et la Tunisie, Challe regroupe les meilleures troupes (légionnaires et parachutistes) dont il prend le commandement. Cette véritable force de frappe balaie les zones rebelles d'Ouest en Est, Challe gardant le Constantinois pour la fin.

Les résultats sont spectaculaires : 26 000 rebelles tués, 10 800 faits prisonniers. On peut considérer que l'ALN est en grande partie détruite sur le territoire algérien. Elle s'est réfugiée en Tunisie et au Maroc. Militairement la guerre est gagnée en 1959 d'autant que Challe crée, en complément des troupes régulières, les Commandos de Chasse qui vont nomadiser et poursuivre les dernières bandes rebelles. Seule région à ne pas avoir encore été pacifiée par le plan Challe : les Aurès.



Réalisation Pleds-Noirs magazine

Départ pour l'Algérie

A l'issue de ma permission, mes cousins Auvray me reconduisent à la base de Caen. Une séparation rapide, dans la dignité, où chacun par pudeur retient ses paroles. Le lendemain, 12 février 1959, je rejoins Paris avec mon ami Bouvier. Nous logeons à l'hôtel et allons écouter Amalia Rodriguez à l'Olympia : elle chante des fados qui prennent aux tripes. J'achète son disque qui ne me quittera plus et qui accompagnera mes moments de mélancolie.

Le lendemain nous gagnons l'aérodrome du Bourget et embarquons dans un DC3 de transport de troupes. Escale à Istres et arrivée à Bône en Algérie, après 6 heures de vol. Nous sommes hébergés à la base aérienne dans un bâtiment pompeusement baptisé « l'escale » mais encore très confortable par rapport à ce qui nous attend. Nous traînons dans la base, sans dire un mot car le petit groupe d'observateurs-mitrailleurs de Caen va se séparer pour rejoindre chacun son affectation. Nous sommes inquiets. À Caen c'était encore les chambrées de « collégiens », l'entraînement, mais maintenant nous allons être confrontés à la réalité : la guerre.

Après 3 jours à la base nous recevons nos ordres de mission: je suis affecté sur T6, comme j'en avais formulé la demande, et dans les Aurès, plus précisément à l'es-

cadrille 6/72 basée à Khenchela, une petite « ville » au nord-est des Aurès. Je ne sais trop pourquoi on nous envoie ensuite loger au district portuaire : c'est sale comme tous les centres de transit. Mais je peux encore m'échapper avec Bouvier pour visiter Bône et prendre un premier



Vue générale de Khenchela

contact avec l'Algérie. Bône est une jolie ville côtière avec beaucoup d'immeubles blancs, des jardins publics avec de magnifiques palmiers, une ville très active. Beaucoup de femmes musulmanes portent le haïk, joli voile blanc en broderie qui leur couvre le bas du visage.

Après Bône nous gagnons en Nord Atlas Télergma, importante base aérienne qui commande tout le Constantinois (c'est le GATAC 1), puis Constantine par le train (on se croirait en métropole). Là, je loge à la « gare routière militaire ». Nous nous entassons dans une immense salle avec, tous les mètres, des lits à étages. Par précaution je prends le niveau supérieur, ce qui ne m'empêche pas d'être agressé dans

Philippe Roussel

la nuit par un sous-officier de la Coloniale. Je réussis à le tenir à distance mais je ne dors pas de la nuit et à 4 heures du matin je regroupe discrètement mes affaires et quitte le dortoir en essayant de ne pas éveiller l'attention.

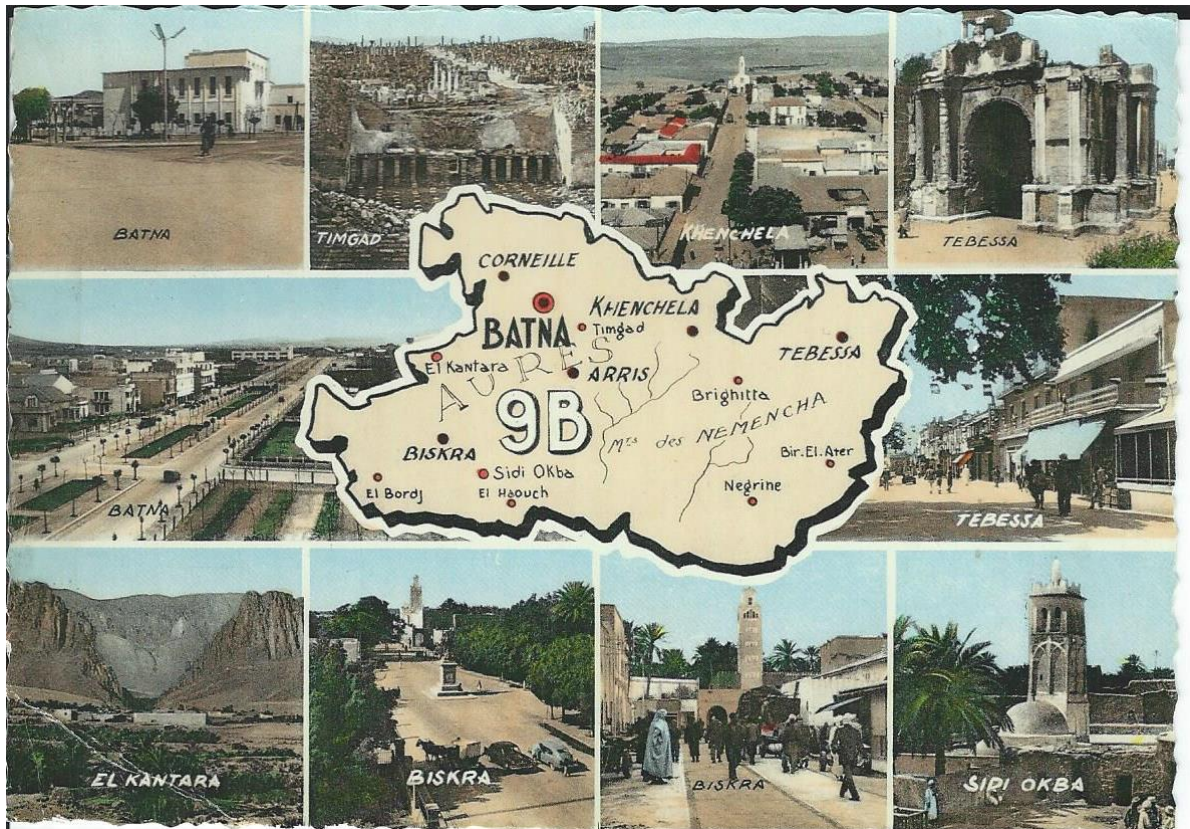
J'embarque dans un camion militaire Simca et par prudence me place à l'arrière, on ne sait jamais, ma valise en aluminium à côté de moi. Un retardataire arrive et ne trouve rien de mieux que de s'asseoir sur ma valise et de l'éclater. Nous sommes en février et il fait un froid de canard dans ce camion bâché et notre équipement n'est pas fait pour affronter l'hiver. Nous arrivons à Ain-Beïda, un village perdu au carrefour de différentes routes. Il me faut trouver un véhicule pour gagner la base de Khenchela où je suis affecté. Dans le bled les militaires rejoignant leur affectation font ainsi du stop dans des espèces de gares routières de l'armée. J'embarque finalement dans un 4x4 des surplus américains de l'antenne chirurgicale de Khenchela. Cette fois je me sens bien seul.

Khenchela, petite ville plutôt moderne

La France avait débarqué à Alger en 1830 mais ce n'est qu'en 1850 qu'elle atteignit Khenchela où les travaux d'installation commencèrent. Un plan de la ville fût établi avec de larges rues se coupant à angles droits. L'adduction d'eau par les sources du Chabord et les égouts suivirent. Les pistes muletières reliant Aïn Beïda au nord et Batna à l'ouest furent remplacées par des routes carrossables. Il en fut de même pour la route menant au sud des Aurès par Babar et Taberga. Peu à peu le village pris corps avec ses infrastructures et ses commerces. Une vaste place en



centre-ville et non loin un square. La mosquée fût construite au sud et l'église au nord, des bâtiments similaires que ne différenciaient que le clocher et le minaret. Au centre-ville une synagogue plus modeste. Enfin, pour compléter le tout, un groupe scolaire très moderne et un hôpital.



Département de Batna dont fait partie Khenchela

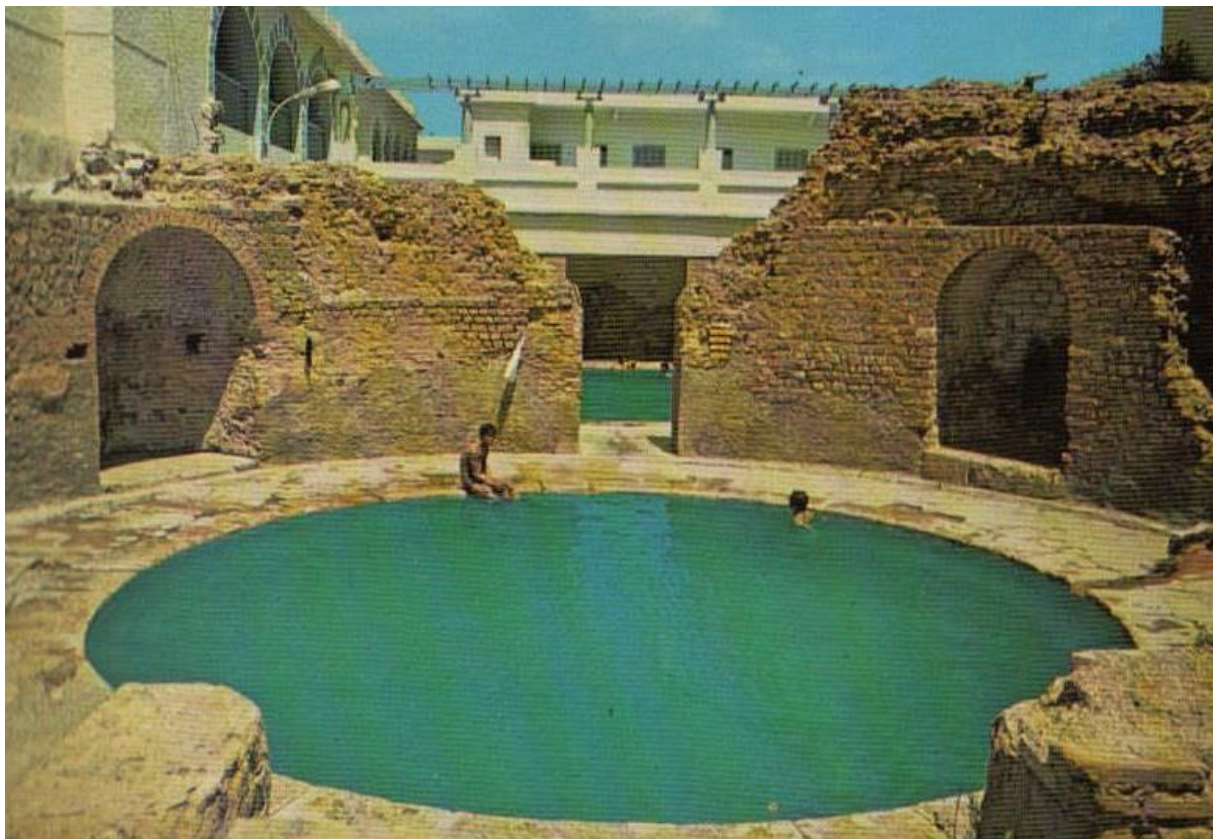
Un décret de 1878 fixa les conditions d'installation de colons sur les terres en friches des immenses plaines environnantes. Les premières fermes furent construites. Les vallées furent débroussaillées et déroncées pour laisser place à des prairies naturelles permettant l'élevage des bovins et l'alimentation de la population en produits laitiers frais.

En 1905 la voie ferrée atteignit Khenchela avec un service journalier pour Constantine et le nord de l'Algérie. L'électrification des habitations fut réalisée au début des années 20. Le premier maire de Khenchela fût un agriculteur d'origine béarnaise, monsieur Sarahier, qui fut assassiné et auquel succéda le docteur Maurin, avec entre-temps un député maire autochtone, Bach Agha, qui finit sa vie à Nice avec sa retraite de député.

Les principales activités de la région étaient la culture des céréales, l'élevage des moutons et l'exploitation forestière grâce aux magnifiques forêts de cèdres et pins d'Alep pour les caisses de dattes dont les palmeraies du sud avaient grand besoin.

Philippe Roussel

L'alfa faisait aussi l'objet d'une exploitation commerciale par une société qui fournissait des fabriques de papier de luxe anglaises. Les marchés de la région étaient très actifs. Après les avoir survolés en avion j'aurai l'occasion de m'y rendre en jeep et d'en apprécier le pittoresque. Khenchela devint en 1959 une sous-préfecture et la population qui était de 12 000 habitants en 1954 passa à 28 000 en 1962.



Bains romains de Fontaine Chaude à Kenchela

L'administration entreprit également la remise en état des bains romains de Fontaine chaude et ses voies d'accès. On doit en effet aux romains la captation de la résurgence d'eau chaude (76 degrés) à la base du Ras Serdoun et l'établissement de bains avec deux grandes piscines. Les romains avaient également découvert un puit naturel d'où sortait un air chaud et sec de plus de 50 degrés, aménagé en station thermale pour le traitement des rhumatismes. La ville romaine proprement dite ne fut mise à jour qu'en 1960 à l'occasion d'un lotissement sur des terres agricoles : sous un mètre de terre on découvrit de magnifiques mosaïques, parfaitement conservées.

Pendant la présence romaine le pays connut une prospérité certaine et une cohabitation fructueuse avec les autochtones berbères. Après le déclin de Rome, ce pays fortement christianisé, (les berbères étaient très réceptifs), poursuivi sa prospérité. La Kahena, princesse berbère, tenta ensuite de contenir l'invasion musulmane mais fut finalement submergée, comme l'ensemble du Maghreb. Cette région, particulièrement développée, retourna avec l'islam à son état primitif de grande pauvreté et tous les édifices et infrastructures progressivement abandonnés. Il fallut attendre l'arrivée de la France en 1850 pour que ce pays retrouve sa prospérité, de nouvelles infrastructures ainsi qu'une réhabilitation du passé romain et chrétien.

L'escadrille 6/72, Ramel féroce au pays des flamants roses



Base aérienne de Khenchela

L'escadrille 6/72 est parrainée ainsi que la 3 /72 à Batna par la Xème escadre de Chasse de Creil. La 6/72 est implantée à Khenchela depuis avril 1958, c'est-à-dire depuis 10mois. La piste a été tracée dans les champs en bordure du village. La base

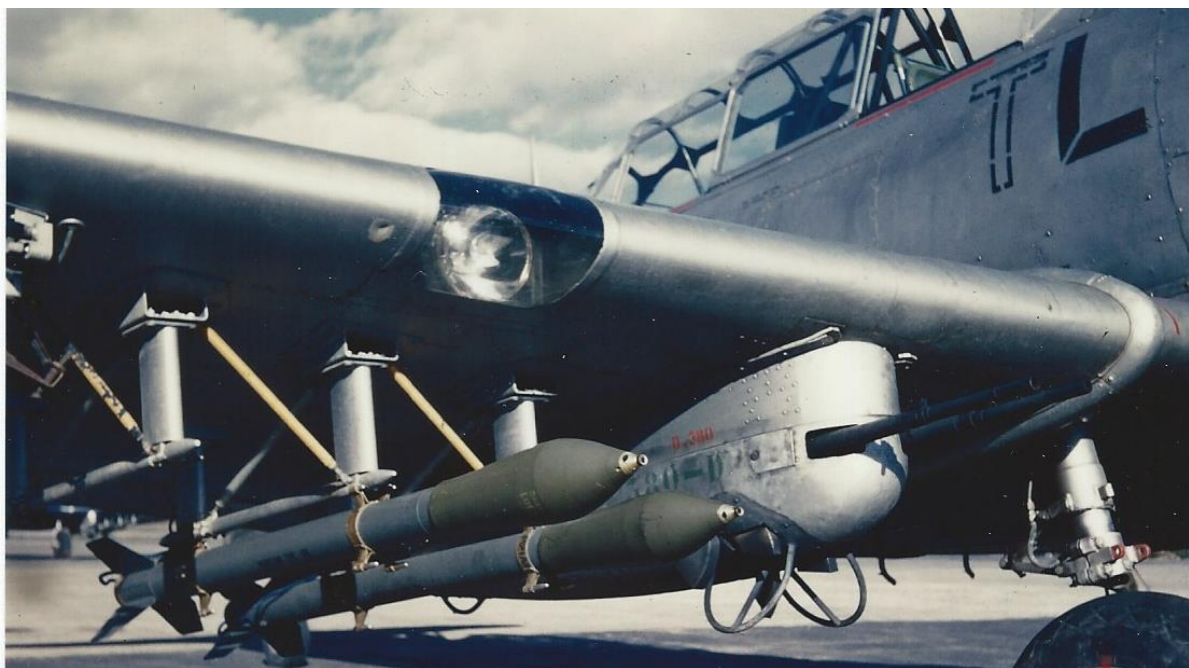


Alignement de T6

proprement dite est quasiment imbriquée dans le village, contiguë avec l'antenne chirurgicale. Les infrastructures : 2 hangars pour l'entretien de la dizaine de T6 et quelques baraques en tôles ou en fibrociment. Le parking est protégé par des buttes de terre et une route le relie à la piste distante de 800 à 1000 mètres.

Philippe Roussel

Après avoir essayé pas mal d'avions de la guerre 39-45, le choix du chef d'état-major, le général Jouhaud, s'est porté, pour lutter contre la guérilla en Algérie, sur le NORH AMERICAN TRAINING 6 G, dit plus communément T6 qui dispose d'un moteur



L'armement des T6 : mitrailleuses 7.5 et roquettes

Pratt et Whitney de 600 cv. Cet avion venait d'être déclassé aux Etats-Unis. La France commande aux USA de 1956 à 58 quelques centaines d'avions T-6G. Les T6 sont généralement équipés de 4 mitrailleuses 7,5 et de roquettes. Sont créées des EALA, escadrilles d'aviation légère d'appui, parrainées par les escadres de Chasse de la métropole, qui fournissent les pilotes et les mécanos. Il est décidé d'instruire en plus des jeunes du contingent comme observateurs. Chaque escadrille disposera d'une dizaine de T6. Ces escadrilles vont quadriller toute l'Algérie et travailler en parfaite harmonie avec les troupes au sol.



T6 de la 6/72 avec son Ramel noir aux ailes frangées d'or peint sur sa carlingue

Chaque escadrille a un insigne que les soldats portent sur leur vareuse ou combinaison de vol et que l'on retrouve peinte sur la carlingue des avions. Pour la 6/72 c'est un RAMEL noir aux ailes frangées d'or. Le Ramel est un oiseau troglodyte que l'on dit réputé pour son esprit combatif. « Ramel » est aussi l'indicatif radio de l'escadrille. Pour la 3/72 de Batna, l'insigne peint sur les avions est un chevreau.



A la base 6/72 près de notre baraquement avec "Scoubidou". Au fond l'hélico BELL pour les évacuations de blessés

encore malgré tout de l'attaque qui a eu lieu le 14 avril 1958. Au cours de la nuit des tirs de mortier venant du Ras Serdoun ont pris pour cible la base d'aviation en cours d'installation. Le lendemain les légionnaires de la 13^{ème} Division Blindée, la fameuse DBLE, donneront l'assaut appuyés par des T6 fraîchement arrivés et des bombardiers B26, les rebelles étant solidement retranchés dans le massif rocheux. Bilan : 45 rebelles hors de combat.

L'objectif de l'escadrille est le contrôle de la partie Est des Aurès, de Khenchela au nord, jusqu'aux portes du désert au sud et d'un autre grand massif montagneux quasi désertique, les Nementcha,

qui sépare la Tunisie des Aurès. C'est une zone de passage des rebelles en provenance de Tunisie qui tentent de rejoindre les Aurès pour y trouver refuge. Les parties les plus montagneuses ont été délimitées en zones interdites et les rares populations regroupées en périphérie dans des villages désormais protégés par les militaires.





Un accueil peu agréable

Mais pour l'instant une autre épreuve m'attend: officiers et sous-officiers me réservent un bizutage, comme quoi même la guerre n'arrête pas ce genre de défoulement plutôt stupide. Ils ont échangé leurs galons si bien que je commence par me faire engueuler par un capitaine qui n'est en fait qu'un sergent et le dit capitaine qui commande l'escadrille, devenu sergent pour un soir, essaie de me tirer les vers du nez.

On m'envoie me présenter aux différents « services » de la base : le mécanicien radio m'explique qu'il répare la radio du T6 qui a été touché, il y a quelques jours, par un tir des rebelles : la balle a traversé le bloc radio et tué l'observateur Jeanson, sévèrement atteint à la gorge. Le sergent magasinier me donne la combinaison de vol, le blouson PN et les pataugas de l'observateur qui vient d'être tué en me disant que j'ai de la chance, je suis de la même taille. Son nom est d'ailleurs encore inscrit sur la combinaison de vol. Etonné devant ma réticence le magasinier, un vieux sergent de carrière qui picole pas mal mais brave type, ajoute « mais les affaires ont été lavées » et sur ces bonnes paroles je pars avec mon équipement.



Mon logement, la 2ième baraque

Je suis un peu K.O. car j'ai du mal à distinguer dans tout cela le vrai du faux, mais ce n'est pas fini. Je suis convié à un pot pour saluer mon arrivée. Là on me sert un sandwich ne contenant que de la moutarde et si forte que j'en ai les yeux qui pleurent, mais j'irai jusqu'au bout comme si de rien n'était et l'arrosage se termine dans la bonne humeur, si l'on peut dire, mais quelle journée ! Dernier coup dur : comme je ne suis que caporal et que je ne serai officiellement « breveté » que dans quelques mois, je me retrouve dans une baraque en tôle avec la troupe et astreint à monter la garde.

Là je tombe de haut car une des raisons de mon engagement dans le personnel navigant était de pouvoir bénéficier de conditions de vie meilleures et en particulier de ne pas monter la garde

Un incident regrettable

Je suis donc astreint à monter la garde, ce que je n'avais encore jamais fait. Je n'avais aucune notion des règles à appliquer. Qu'importe me voilà de garde et pour corser l'affaire uniquement de nuit car dans la journée il n'y a pas de poste de garde à l'entrée de la base, entrée qui est commune avec l'antenne chirurgicale. Pour venir à la base on commence par passer devant les baraquements de l'antenne chirurgicale qui comporte à la fois un bloc opératoire, les locaux d'hébergement des blessés et les baraques pour le logement des médecins et infirmiers.

Pour ma première nuit de garde je me paye un incident. Vers 11 heures du soir je vois arriver un groupe d'une dizaine de personnes avec un brancard sur lequel gît quelqu'un. Je ne fais pas les sommations et laisse le groupe accéder à l'antenne. Je me fais apostropher au passage par un militaire accompagnant le groupe, un capitaine il me semble, mais il fait sombre et je distingue mal ceux qui composaient le groupe. Je ne suis pas à l'aise car je me demande si je n'aurais pas dû les arrêter, faire les sommations et demander le mot de passe, car finalement je ne sais pas qui j'ai laissé passer. Le lendemain le dit capitaine revient et m'apostrophe de plus belle. Le lieutenant commandant la 6/72 arrive et le capitaine qui est en furie explique que j'aurais dû rendre les honneurs quand ils sont arrivés car ils amenaient à la morgue un jeune chaouia (habitant des Aurès) d'une quinzaine d'années, pisteur pour l'armée française, qui au cours d'une opération avait été abattu par les fellaghas. J'aurais effectivement du rendre les honneurs au convoi mortuaire mais comment aurais-je pu savoir. Le capitaine demande que je sois mis aux arrêts pour cette faute inacceptable !

Je suis d'autant plus affecté par cet incident que très rapidement je me lierai d'amitié avec un jeune berger, devenu cireur, et qui venait souvent bavarder avec nous. Il voulait absolument être incorporé dans une unité militaire mais on lui répondait à chaque fois qu'il était trop jeune, peut-être avait-il 13 ou 14 ans. Et puis un jour je l'ai vu arriver, rayonnant de joie, il était accepté. Je ne le reverrai plus. Je pense qu'il a été tué lui aussi dans une embuscade.

Pour terminer ce sujet je constate qu'un appelé qui est mon voisin de chambrée n'a pas d'arme pour monter la garde mais un sifflet. Je me renseigne : Bouana a peur et tire sans raison sur tout ce qui bouge dans la nuit. Alors par mesure de sécurité on lui a retiré son arme et donné un sifflet.

Première mission : une protection de convoi

Samedi 21 février 1959 je pars pour mon premier vol, PROCONVOI avec le sergent Miller : 3 heures de protection de convoi. Je découvre les Aurès. L'entraînement à Aix les Milles m'a familiarisé avec le paysage de montagne. Le convoi que nous escortons descend ravitailler le poste de Seiar, au sud des Aurès. Au bout d'une heure et demie je suis malgré tout fatigué et je combats l'envie de vomir.

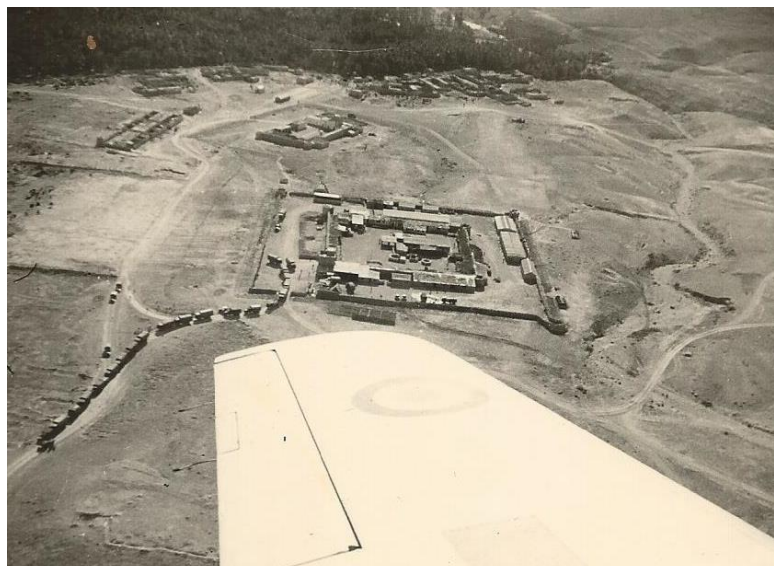


Protection de convoi jusqu'à SEIAR

Après un dimanche de repos, le deuxième vol s'effectue avec le lieutenant Weiller. Il s'agit encore d'une protection de convoi et d'un largage de tracts : 3 heures 35, c'est le maximum des réservoirs. Weiller est sympa et, compte tenu que les T6 sont équipés d'une double commande de pilotage, il me laisse piloter une partie de la mission pour que je m'habitue. C'est moins fatiguant de piloter que d'être brinquebalé en « passager ».

Nous larguons des tracts dans les régions isolées, les zones interdites, pour inciter les rebelles à se rallier, ce que De Gaulle appelle « **la paix des braves** » : **« l'appel du général De Gaulle demeure, venez reprendre votre place, dans l'Algérie Française Nouvelle et vivre dans la dignité, la liberté et le travail... CET APPEL EST UN LAISSEZ PASSER »**.

Au passage le tract vante l'efficacité du travail initié par le général Challe : « Combattants du Djebel les commandos de Chasse du général Challe vous suivent à la trace, la population renseigne les Forces de l'Ordre, vous pourchassent partout ».



Ravitaillement du poste de SEIAR. C'est le retour, le convoi se reforme à la sortie du poste

Tout de suite un avion abattu et un pilote tué

Le mardi 24 février 1959 je décolle pour une RAV, Reconnaissance à vue, dans les BENI-MELLOUL avec le capitaine Ortolò et le lieutenant Weiller en équipier. Pour ce genre de mission nous partons à deux avions. Le chef de patrouille embarque un observateur et l'équipier vole seul. Le travail de l'observateur est le repérage des objectifs, la recherche des caches ou des huttes pouvant abriter des rebelles ou carrément des rebelles surpris par l'arrivée subite des T6.

Ortolò découvre un camp de rebelles sous des huttes de branchages. Nous intervenons en « guidage chasse » c'est-à-dire que nous balisons le terrain pour l'intervention des Mistraux (seuls avions à réaction employés durant la guerre d'Algérie) et des Corsair de la Marine qui sont mieux armés que nous pour ce travail et plus précis que les Mistraux.

Le guidage se fait par un tir de roquette sur l'objectif et les Mistraux et Corsair passent derrière nous. C'est très spectaculaire : on voit l'éclair quand la roquette part de l'avion et quelques instants après l'explosion au sol. Il y a aussi les éclats verts des balles traçantes qui permettent de mieux localiser le tir et l'épaisse fumée noire des « bidons spéciaux ».



Dans les BENI-MELLOUL un camp de rebelles attaqué au napalm. Une des huttes contient des explosifs, joli panache.

Ortolò tire une roquette sur un rebelle qu'il a repéré s'enfuyant de la zone des combats. Il me dit que le rebelle a été déchiqueté mais je n'ai rien vu. Pour cette première mission de combat tout s'entremêle, la noria des avions qui piquent derrière nous est étourdissante et j'ai du mal à m'y retrouver.

Tout à coup l'équipier a un de ses réservoirs atteint par un tir des rebelles, bien planqués dans les amas rocheux. Nous demandons à être relevés par une autre patrouille et rentrons à la base. Pour moi, cette première mission de guerre est terminée. Cela fait 2 heures 30 que nous sommes en vol et j'en ai ma dose.

Mais pour notre escadrille ce n'est pas fini. Toute la journée les patrouilles se succèdent pour détruire ce camp des rebelles. En fin d'après-midi Ortolo décolle à nouveau et cette fois avec le sous-lieutenant Avarre en co-équipier, ils doivent relever la patrouille RAMEL CARMIN.



Plein des réservoirs au retour de mission.

Pour compléter mon vécu personnel j'ai tenu compte, pour le récit de la suite de cette mission, du rapport qui en est fait dans l'excellent ouvrage de Patrick-Charles Renaud : « Aviateurs en guerre ».

A la fin du guidage Avarre signale une clairière où il vient d'observer un ensemble de rocher semi-circulaire semblant

abriter des rebelles. Alors qu'il arrive à proximité Ortolo indique à la radio qu'il se fait tirer dessus. Il dégage sans être touché mais Avarre qui le suit entend le bruit d'un impact dans le fuselage, à hauteur des ailes. Une odeur de brûlé et une fumée noire envahissent aussitôt la cabine. Avarre prend de l'altitude en virant vers la vallée de Kheirane pour se sortir de la « zone interdite » où est implantée la bande rebelle. Il constate que le régime moteur est normal mais les fumées persistent. Ne pouvant plus respirer il ouvre la verrière et déboucle le harnais du siège, puis resserre les sangles du parachute. L'altimètre indique 4200 pieds.

« *Est-ce que ça va ?* » s'inquiète Ortolo à la radio.

« *Les fumées s'épaississent* » annonce Avarre en toussotant.

Puis il débranche la prise radio. Quelques secondes après, une flamme venant du tableau de bord jaillit. Avarre décide alors d'abandonner l'avion qui est en virage à gauche. Il éprouve quelques difficultés à s'extraire en raison du vent. Il plonge, la main droite tenant la poignée d'ouverture du parachute. Il voit passer l'empennage, tire sur la poignée et ressent un choc brutal alors qu'il a encore la tête en bas. Durant la descente il perd le pistolet qu'il portait à la ceinture. Le contact avec le sol est brutal, tandis que son T6 percute la montagne 3 kilomètres plus loin.

Arrivé au sol, Avarre défait le harnais du parachute et ôte son casque. En essayant de se relever il constate que son pied gauche ne répond plus. Dans les airs

Ortolo annonce MAY-DAY sur la fréquence principale des opérations. Par l'intermédiaire de la patrouille de Mistraux il fait prévenir le GATAC de Constantine et demande qu'une opération de récupération soit déclenchée. Mais la nuit tombe. Ortolo effectue quelques passages aux phares d'atterrissage, dans les faisceaux desquels des bourrasques de pluie tourbillonnent.

Pendant ce temps Avarre gagne une clairière située à quelques 500 mètres de sa position initiale. L'hélicoptère BELL de l'ALAT (Aviation Légère de l'Armée de Terre) basé à la 6/72, décolle malgré les mauvaises conditions atmosphériques. Par trois fois il essaie de se poser à proximité du parachute qu'il a repéré. Il doit y renoncer à cause de l'obscurité et du relief accidenté. Malgré le froid et l'humidité Avarre retire son blouson et sa combinaison de vol, mettant en évidence la couleur blanche de son tricot de corps. Il reste ainsi sur le dos pour tenter d'être repéré.

Le dévouement des troupes au sol

Avant de quitter les BENI-MELLOUL le pilote de l'ALAT gagne, non loin de là, le poste militaire de KHEIRANE pour avertir les troupes au sol qu'un T6 a été abattu par les rebelles et que le pilote a pu sauter en parachute. Le sous-lieutenant Pierre Barthes raconte (dans le livre du Bachaga Boualam, Les harkis au service de la France) : « *Nous avons durant tout l'après-midi fouillé les crêtes à l'est de l'oued Mem-*



Très belle oasis de KHEIRANE dans le sud des Aurès avec le vieux village et sur la gauche le poste et la piste d'atterrissage

Sioum et de retour au poste nous goûtions un repos bien mérité mais un quart d'heure après, le sous-lieutenant Ferry et moi-même repartions à la recherche du pilote de T6. Mon ami disposait d'une vingtaine d'hommes et moi d'une trentaine de harkis. Grand admirateur de Saint-

Exupéry, cette mission m'enchantait. En moins de trois heures de marche, nous parvînmes sur les lieux présumés. Prudemment car les fellaghas risquaient de nous avoir tendu une embuscade. Nous fouillâmes mètre par mètre les crêtes et les ravins des alentours ».

A l'escadrille de Khenchela l'effervescence est grande. Le lieutenant Lemeur, commandant en second, qui doit succéder dans quelques jours à Ortolo à la tête de la



6/72, demande un équipier pour décoller avec lui. Tous les pilotes sont volontaires. C'est en définitive le sergent Michel, très expérimenté et qui était déjà sur zone dans l'après-midi qui décolle avec Lemeur. Il est 18h40 et la nuit tombe.

Après une navigation difficile, Lemeur et Michel rejoignent Ortolo qui est resté au-dessus de la position. Le lieutenant Lemeur survole la zone où Avarre a sauté, à la recherche de son camarade et de la présence éventuelle de rebelles. La nuit assombrit le relief, et les deux T6 se retrouvent rapidement dans le noir avec des appareils de bord qui ne sont pas faits pour la navigation de nuit, d'ailleurs Lemeur vient de signaler à la radio à son équipier que ses appareils de bord fonctionnaient mal. Presque aussitôt une violente explosion éclaire le flanc de la montagne. Le sergent Michel se demande si Lemeur a tiré ses roquettes ou s'il a percuté la montagne. Il appelle à la radio mais RAMEL JAUNE leader ne répond plus, confirmant la fin tragique du lieutenant Lemeur. Michel avertit par radio le Broussard de commandement qui arrivait de Batna mais qui compte tenu des conditions météo est obligé de faire demi-tour et le capitaine Ortolo donne ordre au sergent Michel de rentrer lui aussi à la base.

Pour le sergent Michel, même très expérimenté, le retour à Khenchela s'annonce difficile. Il est entouré de sommets plus élevés que son altitude de navigation. Il essaie de se remémorer la configuration du secteur et met plein gaz pour prendre de l'altitude et essayer de sortir des montagnes. Il se retrouve dans les nuages et continue l'ascension en direction de Khenchela. Il finit par émerger de la crasse et débouche dans un ciel étoilé. Il n'a pas de radiocompas et la navigation est des plus hasardeuses. Au sol l'angoisse est partagée par tous, mécaniciens comme personnel navigant. Personne n'ose prononcer un mot.

Seul dans la nature

Pendant ce temps, Avarre se retrouve seul dans la nature. .Outre son arme et les cartes de navigation portant son nom, il a perdu sa lampe électrique et sa trousse de secours. .Attachant sa jambe blessée avec son ceinturon il se traîne plus à l'est et vers 20h s'installe à mi pente de la montagne. Il pleut toujours. Il arrime son bras droit au pied d'un arbre pour éviter de glisser au cas où il s'endormirait. Vers 22h30 il entend des cris de chouette suivis de deux rafales d'armes automatiques et de roulements d'engins blindés montant du sud. A minuit des voix se font entendre en arabe à environ 500 mètres. Des rafales de fusil mitrailleur crépitent et une fusée rouge explose dans le ciel. Plus bas le faisceau d'une lampe électrique fouille l'endroit où Avarre a laissé son parachute. .On appelle le pilote par son nom et son prénom : « Avarre, Avarre, Marceau.... ». Ne pouvant distinguer s'il s'agit de troupes françaises ou de rebelles, Avarre ne bronche pas.

« Vers une heure du matin, nous n'avions toujours rien trouvé, raconte le sous-lieutenant Pierre Barthes. Jusque-là les harkis et les soldats du contingent avaient fait montre d'un zèle admirable. Mais bientôt la fatigue se fit sentir. Les hommes traînaient des pieds et faisaient rouler des cailloux. J'entendis même des appelés qui murmuraient « la quille ! ». La mort dans l'âme nous envisagions déjà le moment où il faudrait cesser la fouille, quand tout à coup, un des soldats signala, à flan de ravine sauvage, une forme blanchâtre : c'était le parachute. Tout près se trouvait le casque du pilote et un tas de cendres provenant sans doute de ses papiers qu'il avait brûlés avant de fuir.

Entre-temps, des unités du 18ème régiment de Chasseurs et de la Légion étaient arrivées à la rescousse et fouillaient le terrain au nord-est de notre position. Encouragés par la découverte du parachute, nous poursuivions fébrilement nos recherches. Lesquels des harkis ou des soldats du contingent désiraient le plus trouver le pilote ? Je ne saurais le dire tant la bonne volonté de tous parut évidente. Si parfois pris de pitié pour nos hommes, mon ami et moi laissions paraître quelques vellétés de cesser les fouilles, il se trouvait toujours quelqu'un pour protester : « mon lieutenant peut-être qu'il est dans ce ravin », « mon lieutenant il faut chercher encore ».

A l'aube, le BELL de l'ALAT surgit au-dessus des BENI-MELLOUL. Il fait trois passages et repart. Avarre décide alors de changer de position pour gagner un sommet proche d'où il sera plus facile peut-être de le repérer. Il pleut toujours et le « plafond » est bas, ce qui ne facilite pas les recherches. Le Broussard de Batna le survole à son tour. Avarre fait des signes. L'avion fini par le repérer et bat des ailes pour qu'Avarre comprenne qu'il a été localisé. Un piper de l'ALAT vient prendre la relève. Vingt minutes après les troupes au sol débouchent. Avarre est allongé sur une civière et on lui donne les premiers soins. Outre sa jambe qui le fait souffrir il a des brûlures au visage et aux poignets. Son avion a été touché par une arme automatique des

rebelles, dans la partie centrale du fuselage, probablement au réservoir droit ou une canalisation d'essence, ce qui explique l'incendie.

« Notre opérateur radio m'indique que la Légion vient d'atteindre le pilote près de la piste de Foum-Hella, se souvient le sous-lieutenant Barthes. Malgré sa jambe cassée et malgré ses souffrances le pilote s'était traîné sur plusieurs kilomètres. Je revois encore la joie de tous mes hommes. Un seul regret : ce n'était pas eux qui avaient trouvé le pilote. De retour au poste, ma harka repartait pour une ouverture de route au col de DJELLAL.... ».

La joie et le chagrin

A la 6 /72 c'est la joie et le chagrin. .Le lieutenant Lemeur avait pris tous les risques pour assurer jusqu'à la tombée de la nuit et malgré la mauvaise météo la protection de son meilleur camarade. Très discipliné, il s'était révélé à la 6/72 un excellent pilote, très consciencieux et d'un grand calme. Une panne de gyro-horizon est probablement à l'origine de l'accident. .Les restes de Lemeur sont ramenés par l'hélico le lendemain dans une caisse de munitions. J'ai le moral à zéro, je ne dois pas être le seul. Je me demande dans quel guêpier je me suis fourré et si je ne devrais pas essayer de me faire muter dans la SAR (le service de recherche où les observateurs embarquent sur des avions du type Constellation).

Je reviens sur le témoignage de Pierre Barthes, chef de harka, dont les jugements sont intéressants : *« J'ai été chef de section d'Infanterie durant les 15 premiers mois de mon séjour dans les Aurès et chef de Harka durant les 4 derniers. Tout compte fait je crois que mon dernier commandement m'a apporté encore plus de satisfactions que le premier. En effet , la majorité des Harkis, anciens paysans ou bergers indigènes, voir même fellaghas ralliés, étaient bien mieux adaptés à la guerre d'Algérie que la plupart des appelés ou militaires de carrière, plus ou moins victimes de la motorisation et de la mécanisation généralisée. Dans la contre-guérilla, à égalité d'effectifs, d'armement et de désir de vaincre, c'est le plus civilisé (au sens matérialiste du terme, c'est-à-dire le plus esclave du confort) qui a le moins de chance de remporter la victoire finale »*

Jeudi 26 février : Desforges qui était avec moi à Caen et qui a été affecté à l'escadrille de Batna est de passage à Khenchela avec un broussard de liaison. Les escadrilles de Khenchela et Batna se partagent les Aurès, mais la partie de Batna à l'ouest est plus calme que la nôtre semble-t-il. Notre zone est plus proche de la Tunisie et c'est un secteur où tentent de se regrouper les rebelles qui ont réussi à franchir le barrage électrifié entre l'Algérie et la Tunisie. Desforges s'habitue mieux que moi, il faut dire qu'à Batna les installations de la base sont en dur alors qu'à Khenchela tout est précaire ce qui ne concourt pas au moral. Il fait un temps infect et les avions ne décollent pas, ce qui me donne un peu de répit.

Les missions se succèdent

Vendredi 27 février, nouvelle mission avec Ortolò. Il s'agit d'une RAV-PROTOSOL (RAV reconnaissance à vue et PROTOSOL protection des troupes au sol). Ce type de mission est connu la veille au soir. Au cours d'une réunion à laquelle participent



Au sud des Aurès, attaque au napalm de mechtas en zone interdite pouvant abriter des rebelles

pilotes et observateurs, le commandant de l'escadrille prend connaissance des ordres donnés par le GATAC et inscrit les missions au tableau de la salle d'opérations. Pour chaque mission il met en face les plaques des pilotes et observateurs qu'il désigne à moins que ceux-ci ne se proposent. Curieusement les pilotes préfèrent les missions de combat aux missions de routine, comme les protections de convoi, où il ne se passe généralement jamais rien et qui sont réservées aux nouveaux arrivés.

Pratiquement toutes les missions sont effectuées par une patrouille de deux avions. Le chef de patrouille, qu'on appelle le leader dans les communications radio, est un pilote chevronné qui prend tous les risques alors que l'équipier intervient plutôt en protection. Si l'avion du leader est touché, c'est à l'équipier que revient la charge de déclencher l'alerte. Pour les protections de convoi, un seul avion suffit dans lequel embarque l'observateur. Dans une escadrille ce n'est pas le grade qui prévaut mais la fonction : le chef de patrouille sera le plus expérimenté. C'est aussi bien un sous-officier qui peut avoir comme équipier un officier, sur lequel il aura autorité. Un système original et jamais contesté.

Aujourd'hui la PROTOSOL se déroule sans accrochage mais au bout d'une heure et demi je suis fatigué et à deux doigts de vomir. La mission dure 2 heures 15. De retour à la salle d'opérations Ortolò me confie la tenue quotidienne du livre et du tableau des vols...et de soigner « méchoui », un bélier qui est arrivé sur la base je ne sais comment. Je reçois les premières lettres de ma famille, 20 jours sans nouvelles cela pesait aussi sur le moral.

Samedi, messe pour Lemeur. Comme à chaque fois un autel est dressé dans le hangar des mécanos devant un T6 et un parachute déployé. À l'issue de la cérémonie la caisse de munitions qui contient les restes de Lemeur est embarquée dans un hélico à destination de Tèlergma. Une autre caisse de munitions sert à regrouper les effets personnels renvoyés à sa femme.

Dans les années 80 j'ai rencontré dans une conférence organisée à Paris par Catholica deux aviateurs. L'un était en février 1959 commandant de la base aérienne de Creil et m'a confié qu'il avait eu la difficile tâche d'annoncer à madame Lemeur le décès brutal de son mari. Une démarche qu'il n'oubliait pas.

Savoir atterrir en toutes circonstances

Les 1^{er} et 3 mars je vole pour deux RAV avec le sergent-chef Grandin. C'est un « ancien », parlant peu et exigeant dans le travail mais en même temps très bienveillant. Avec lui il faut être très méthodique et rigoureux, rien ne doit être laissé au hasard et avant tout dans la préparation du vol, notamment ce qu'on doit avoir sur soi pour le vol : cela va des cartes aux trousseaux de secours en passant par l'armement individuel. Même s'il m'impressionne et me paralyse un peu, rapidement par son calme et son expérience il me donne confiance.



Atteint par un tir des rebelles le train d'atterrissage n'a pu sortir et le T6 a été obligé de se "crasher"

Grandin estime que je dois savoir piloter et pouvoir ramener l'avion à la base (ou me crasher dans la nature) si le pilote est blessé et cela en toutes circonstances c'est-à-dire aussi bien si une des deux roues du train d'atterrissage est bloquée par les impacts de balles. Je me dis que si le pilote ne peut plus manœuvrer l'avion je choisis le crash, tant pis pour l'avion, mais je n'ai pas assez d'expérience pour tenter un atterrissage difficile

Philippe Roussel

Le 2 mars, le moral est meilleur, je me fais une raison. J'essaie de m'organiser, avec des habitudes, des besoins, des envies qui correspondent à cette nouvelle existence. Il subsiste toujours malheureusement cette idée qu'il est inutile de prévoir quoi que ce soit puisque quand je pars pour une mission je ne sais pas si je rentrerai. Je ne crois plus qu'il existe pour moi un avenir, que le service militaire se terminera un jour par une libération. Dans 20 mois c'est trop loin et le présent trop risqué .j'ai trouvé malgré tout un ami avec qui parler, un appelé comme moi, de Jaechère, qui est à l'armurerie mais son temps d'armée est bientôt terminé. Le 4 mars RAV avec le sergent Michel, le 5 avec Ortolò qui « s'amuse » à abattre un cheval en « zone interdite » (je ne suis pas sûr que cela ait une utilité) et le 7 avec Grandin.



Le convoi que nous protégeons arrive au poste d'El Oudja dans le sud des Aurès. On distingue au premier plan les camions GMC et au fond le village indigène.

Dans un baraquement de la base je découvre un équipement complet inutilisé de développement photo. Je prends contact avec un européen de Khenchela, Jo, qui a ouvert dans sa maison, tout près de la base, un studio photo. Il a la gentillesse de me rétrocéder tout ce dont j'ai besoin en produits pour le développement et papiers pour les tirages. Comme je fais beaucoup de photos noir et blanc et diapos, je suis souvent chez lui. Je fais la connaissance de sa femme Arlette, très accueillante, de son aide, un jeune chaouia dénommé Salah, qu'ils considèrent pratiquement comme un second fils, et que je retrouverai à Paris dans les années 70. Il y a aussi les parents de Jo et une moukhère, Latra, pour la cuisine et le ménage. Je me rends compte que tout le monde vit « en famille » sans distinction de « race ».

Dimanche 8 mars je vais avec de Jaechère à un bal organisé par les civils à Khenchela. Nous avons peu dansé car il y a trop de militaires pour les quelques filles. Je fais quand même la connaissance de la fille de l'électricien Lucioni et d'une institutrice, Michèle Métras.

Le vent notre pire ennemi

Le 9 mars, je décolle avec le sergent Michel pour une RAV en RX83 (djebel Faraoum) mais un vent violent nous oblige à faire demi-tour. Le vent est notre grand ennemi car nous nous faisons « tabasser », surtout l'observateur. C'est très inconfortable et fatiguant, le cockpit est étroit et la tête cogne sur la verrière, il est très difficile de se repérer sur la carte quand on est chahuté de la sorte. Le vent peut à tout moment nous plaquer contre la montagne que nous sommes en train de fouiller à la recherche des rebelles. Il y a beaucoup d'accidents mortels car le T6 n'a pas de réserve de puissance, et certains pilotes oublient qu'ils ne sont plus sur un avion à réaction.

Vendredi 13, cela fait le 4^{ème} jour que nous n'avons pu décoller à cause des bourrasques de vent et la pluie. Arrivée de deux nouveaux pilotes pour prendre la relève de Lemeur et Avarre : le sergent Limier et le lieutenant Ganeau. J'essaie de garder le moral en pensant à la possibilité d'une permission « agricole » cet été. Mais savoir qu'il me reste de toute façon 20 mois à faire ...



Le pilote, sergent LIMIER, vu de la place arrière où je me trouve.

14 mars, le beau temps est revenu. Je vole avec Poinet pour une RAV de 2 heures. Le lendemain avec Gattegno, le 18 avec Grandin, le 20 à nouveau Poinet et ainsi de suite au rythme d'une mission RAV ou PRO-CONVOI tous les deux jours en moyenne. Je reçois plus régulièrement du courrier et des revues et je change enfin de baraque : je rejoins les sous-offs mécaniciens et ar-

muriers, ce qui est déjà un gros progrès et dispose d'un lit en 90 ce qui me paraît le suprême confort.

J'accompagne une liaison routière (4x4 Renault) à Télérgma, base centrale de l'armée de l'air (le GATAC) pour le Constantinois. Il fait beau, c'est agréable et j'en profite pour compléter mon équipement. Je découvre que le fils Lecerf, dont le père est vétérinaire à Beuzeville est pilote de Corsair, avion de l'aéro-navale intervenant en appui-feu des T6, depuis la base de Télérgma. Là ce n'est plus la « base » folklo de Khenchela mais une vraie base militaire avec une salle qui suit les missions, mais en même temps pour le personnel au sol c'est la routine d'une base....loin de la guerre.

L'incroyable ville romaine de Timgad

Samedi, nouvelle liaison routière, toujours en 4x4 Renault, à Batna pour revoir mon ami Bouvier. C'est émouvant de se retrouver sachant que demain l'un de nous deux ne sera peut-être plus là. Vu aussi Desforges, autre observateur de notre promotion affecté à l'escadrille de Batna. Je reviens dans un GMC qui tombe en panne en pleine nature. Nous sommes récupérés par une jeep de l'armée de terre qui, avec un EBR (engin blindé rapide Panhard) de la Légion, effectue la fermeture de route avant la nuit. Ensuite plus personne ne doit s'aventurer sur la route, tout au moins s'il le fait c'est à ses risques et périls, sans protection.



TIMGAD: l'arc de Trajan



TIMGAD: le capitole



TIMGAD: le théâtre

Ce déplacement à Batna a été l'occasion de nous arrêter pour visiter les ruines de l'imposante ville romaine de TIMGAD aujourd'hui désertée mais où nous pouvons nous promener tranquillement et faire quantité de photos. Située au nord des Aurès, à 1000 mètres d'altitude, le spectacle est grandiose. La mise à jour et les fouilles systématiques débutèrent vers 1880 et ne s'arrêtèrent qu'en 1954, avec le terrorisme.

Timgad est bâtie en damier, avec ses rues à angle droit. Sa population atteignait 15 000 habitants, essentiellement des soldats romains à la retraite qui attachèrent beaucoup d'importance à l'agrément de leur ville. Timgad comptait 14 thermes et des bâtiments publics parfois luxueusement aménagés. Parmi les monuments les plus



Eglise de Khenchela

Khenchela où je fais la connaissance d'Hélène, en vacances chez sa sœur Arlette. Nous nous revoyons dans la semaine, notamment chez une autre Khencheloise, Michèle Fieschi, de mère juive, qui est en pension avec Hélène à Constantine. Les juifs constituent en Algérie une communauté assez importante notamment à Constantine.

spectaculaires : l'arc de Trajan à 3 portes, parfaitement restauré, le Capitole avec des colonnes hautes de 12 mètres, surmontées de chapiteaux, c'était l'un des plus beaux édifices religieux de l'Afrique romaine. Une forteresse byzantine, une nécropole chrétienne très émouvante groupant plus de 10 000 sépultures (Timgad était le siège d'un Evêché), un théâtre, un Forum, des thermes et quantité d'autres édifices et maisons.

Dimanche, je fais un tour dans Khenchela en jeep (nous avons deux jeep à disposition des officiers et sous-officiers pour nos besoins personnels mais elles sont souvent prises) et je vais à la messe à l'église du village fréquentée par quelques européens et des militaires, église qui après l'indépendance deviendra une mosquée, la seconde du village. L'après-midi bal à



Moment de détente avec Hélène et "le petit chasseur"

Jemetz, 1er observateur de ma promo abattu

Lundi 13 avril, j'apprends la mort de mon ami Jemetz, premier observateur de notre promotion abattu par les fellaghas. C'était un garçon joyeux qui s'était porté volontaire pour servir en Algérie comme observateur avec beaucoup de simplicité et de générosité. Du coup mon moral retombe au plus bas et je songe à nouveau à demander à être versé dans la SAR. Curieusement la SAR est mal cotée car c'est un travail très monotone, embarqué 6 heures d'affilée sur un Constellation pour faire des recherches en mer ou dans le désert, et ce sont les derniers des promotions qui se retrouvent là.

L'armée recrute parmi les observateurs des mitrailleurs pour la porte des hélicos Sikorsky ou sur Alouette pour straffer notamment les zones de saut des parachutistes ou pour intervenir en appui des troupes au sol. Cela me paraît encore plus risqué que les T6 mais une expérience intéressante. Je ne donne pas suite mais mon ami Bouvier y va.

Mon parachute ne fonctionne pas

26 avril, je reçois ma nomination de caporal-chef, c'est déjà moins pire que caporal et plus facile pour faire valoir mes « droits » de naviguant. L'après-midi je décolle pour une RAV avec Gattegno, nous recherchons une centaine de rebelles qui auraient franchi le barrage avec la Tunisie et se sont volatilisés dans les Aurès-Némentcha. Au retour je fais mon premier atterrissage sous la surveillance attentive du pilote. Donc si le pilote est un jour blessé je devrais pouvoir ramener l'avion, c'est une bonne chose. Je m'entraîne aussi à me créer des réflexes d'automatisme si l'avion est touché et qu'il faut sauter en parachute. Il y a une technique à acquérir : se glisser le long de la carlingue pour éviter en place arrière, où je suis, d'être pris dans l'empennage et sauter la main sur la poignée du parachute. Je répète cela très consciencieusement tous les jours, mais j'apprendrai à la fin de mon séjour lors d'une vérification du matériel que mon parachute ne fonctionnait pas. C'est ça l'armée française, tous les matériels sont foireux. Déjà en 40...

Aujourd'hui, PROCONVOI avec Ratel qui pour s'occuper s'amuse à faire des tonneaux, pour moi qui suis parti sans manger je suis mal. Les pilotes de Chasse restent frustrés d'être envoyés sur avion à hélice et comme il n'y a pas grand-chose à faire dans les protections de convoi le leader avec l'équipier s'amuse à simuler des combats aériens, ce qui est particulièrement désagréable pour l'observateur qui subit les « enroulements ». Au retour nous accrochons une jeep au passage à niveau. Oui il y a des gardes barrières dans l'aviation. En fait entre le parking des avions et la piste dans la plaine, nous devons traverser une route assez fréquentée et des militaires font

la circulation pour arrêter les véhicules quand ils aperçoivent un avion au roulage. Mais si le véhicule ne s'arrête pas ou trop tard, compte tenu de la position de l'avion (nous ne voyons pas devant nous) et même en zigzaguant, les accidents arrivent.



Défilé de tous les avions en l'honneur de la fête de la Légion : Cameron. L'occasion pour le personnel au sol de faire un tour en place arrière et pour moi de prendre de très belles photos de l'escadrille en formation.

Il était comme un père pour moi



Obsèques du sergent-chef GRANDIN

4 juin 59, le sergent-chef Grandin est abattu par les fells au cours d'un guidage de B26 dans les BENI-MELLOUL. Les sous-officiers de l'escadrille sont très affectés par sa mort. Il était à 20 jours de la fin de son séjour en Algérie et préparait déjà ses affaires pour son retour en métropole. C'était le pilote le plus expérimenté, respecté de tous, il totalisait environ 2000 heures

Philippe Roussel

de vol. Il était la prudence même. Il m'avait appris à piloter, je lui devais beaucoup. Je fais partie de la garde d'honneur autour de son cercueil, c'est très émouvant.

Juin, mon ami Desforges, observateur à Batna, meurt avec le pilote dans un accident, leur avion a été pris dans un vent rabattant alors qu'ils effectuaient, au flanc d'une montagne, un virage à faible vitesse.

Un Broussard de Batna s'écrase au sol en larguant du courrier dans un poste et une Banane (gros hélico à deux rotors servant au transport de troupes) atteinte par un tir des rebelles percute le sol avec tous ses occupants. Triste série.

Tous brûlés vifs

Les derniers jours de juillet l'armée de terre, dont le 18^{ème} chasseur implanté à la ferme Berthon, met en place une vaste opération de ratissage sur les pentes très difficiles d'accès du Chéla dont les sommets culminent à 2500 mètres. En fin de journée pour des raisons inconnues le feu prend dans les broussailles et se propage très vite, attisé par un vent qui vient de se lever. Un peloton du 18^{ème} chasseur, composé essentiellement d'appelés du contingent et d'une harka, est encerclé par le feu et sera entièrement décimé : 48 jeunes soldats au total, dont 32 soldats métropolitains et 16 harkis. Drame atroce dont nous reparlerons car en décembre 2004 j'aurai l'occasion de réagir contre une désinformation perpétrée dans le journal le Pays-d'Auge sur cette tragique affaire. L'aviation n'avait pas été engagée dans cette opération dans la mesure où les troupes au sol ne nous avaient pas sollicités. J'irai néanmoins sur les lieux avec beaucoup d'émotion, deux jours après, avec le lieutenant Sims pour une RAV sur les pentes brûlées du Chéla, l'occasion de faire feu sur un gnetteur planqué dans les rochers.

Le colonel Klein qui commande le 18^{ème} Chasseur décrète un deuil général et suspend toute festivité dans la région.

Dans les années 80, je ferai la connaissance à Rouen de Didier Bréant, maréchal-des-logis qui commandait le peloton entièrement décimé mais qui à cette époque était à l'hôpital du Val de Grâce à Paris, après une très grave blessure lors d'un accrochage avec des rebelles quelques temps avant. Didier Bréant, très marqué par le drame du Chéla où il avait perdu tous ses hommes, me demandera de lire sur son cercueil, s'il venait à disparaître avant moi, l'hommage de l'aumônier militaire aux obsèques de ces 48 jeunes. Didier décédera en 2011. Trop ému pour faire cette lecture, ce sera le neveu de Didier, ancien de la Légion, qui s'en chargera à ma place.

Une permission décevante

C'est dans cette ambiance plutôt lourde que je pars le 5 août 59, en permission agricole de trois semaines, je rejoins Bône et prends un Nord-Atlas militaire pour Istres puis gagne en train Beuzeville. Dès mon arrivée en métropole je suis surpris de constater combien la population se fiche pas mal de ce qui se passe en Algérie, de tous ces jeunes de vingt ans qui meurent chaque jour dans le djebel, d'ailleurs la presse n'en parle pas. Ce que je viens de vivre (48 jeunes de 20 ans brûlés vifs) n'a même pas fait un entrefilet dans la presse métropolitaine. Et pourtant l'Algérie n'est qu'à quelques heures de vol.

Joie malgré tout de retrouver ma famille en particulier mon grand-père qui a « baissé » mais toujours la tête solide et mon frère Etienne qui est en vacances. Dans le village les conversations sont décevantes. Tout le monde espère que j'ai trouvé une planque et ne pose aucune question sur ce qui se passe en Algérie. Une seule personne me tiendra des propos intéressants, monsieur Bouquin percepteur, qui me parle du rôle très important des observateurs à la guerre de 14 et me félicite. Un seul patriote pour un village, voilà l'état de la France.

Le retour en Algérie s'effectue par avion via Alger. Je profite de l'escale à Alger pour me promener dans cette ville magnifique, Alger la blanche, c'est bien vrai. Je prends un verre à une terrasse de café du centre. La tranquillité des villes en cette année 59 fait plaisir à voir, que ce soit Alger, Bône, Philippeville, Constantine ou Biskra sans parler de Khenchela ou Batna. Il en est de même pour les campagnes où l'on peut voyager seul, emprunter les transports locaux sans problème.

Les grandes fraternisations de mai 1958 sur le forum d'Alger ou dans le bled, entre les différentes communautés et l'arrivée de De Gaulle au pouvoir avec le fameux « je vous ai compris », ont fait naître de grands espoirs d'une Algérie fraternelle, dynamique, étroitement associée à la France. Les terroristes ont perdu la plupart de leurs soutiens dans la population et se cantonnent dans les montagnes et tout spécialement les Aurès. Les grandes opérations initiées par le général Challe, comme « Jumelle » en Kabylie, vont poursuivre les rebelles jusque dans leurs repères. A cette époque les rebelles sont découragés et ne croient plus en une victoire possible de la rébellion. Les jeunes, berbères et arabes, rejoignent les harkas et autres unités de supplétifs de l'armée française, parfois après un passage plus ou moins long au FLN (comme les membres du commando Georges). Les autochtones ayant rallié l'armée française atteignent le chiffre assez incroyable de 200 000 hommes en armes alors que les rebelles ne sont plus en Algérie que quelques milliers.

Je choisis de me battre pour l'Algérie

Cette permission a été pour moi très instructive. J'ai trouvé les européens de métropole très égoïstes, étriqués, petits bourgeois refermés sur leur quotidien. Ils sont prêts à toutes les démissions, les abandons, pourvu que l'on ne touche pas à leur petit pré carré, un peu la mentalité que j'imagine des années 1935-1940. Alors qu'en Algérie il y a pour les jeunes des potentiels extraordinaires. Le pétrole et le gaz que l'on vient de découvrir au Sahara est très prometteur pour le développement de ces trois départements d'Algérie et pour la métropole. Il y a encore beaucoup à faire pour ce pays, son agriculture, son industrie, ses ressources minières et bien sûr toutes les infrastructures qui vont avec.

Les populations autochtones ayant rallié l'armée française sont très attachantes. J'ai aussi découvert que les colons dont on parle toujours en métropole ne sont qu'une toute petite minorité et pas seulement européenne car à Khenchela par exemple le plus grand propriétaire foncier est un Berbère. La ferme Berthon dont nous aurons l'occasion de reparler est la propriété du chirurgien de Lisieux qui m'a opéré de l'appendicite et de sa famille, sans oublier les sociétés à capitaux Suisse qui exploitent les plus grosses fermes. La grande majorité des européens sont des gens très modestes.

Quand je rentre à Khenchela, j'ai « viré ma cuti » selon une expression consacrée. J'ai décidé de me battre pour ce pays que j'ai appris à aimer, pour ces populations, toutes communautés confondues, auxquelles je me suis attaché et qui ont mis en nous toute leur confiance, qui se sont « mouillées », ont rejeté le terrorisme et ses folies pour faire le choix de la France.

J'ai maintenant 120 heures de vol en 60 missions de combat et je commence à être très efficace dans le repérage des rebelles dans les zones interdites des Aurès. Ma connaissance de l'agriculture aidant je me fais une spécialité de découvrir les camps de huttes enfouis dans les forêts des Beni-Melloul ou les contre fort du Chélia.

Nous peaufinons nos attaques

Avec mon ami Poinet, nous aimons partir à l'aube, voler au ras du terrain et déboucher tout à coup par surprise dans une vallée où nous subodorons une implantation rebelle et d'attaquer le camp si possible avec le soleil dans le dos pour que les rebelles soient aveuglés et ne puissent pas nous tirer dessus. Je me souviens être arrivé ainsi un matin où les rebelles étaient encore en train de se laver au bord d'un oued et ne nous avaient pas entendus arriver. Autre souvenir très spectaculaire, au

cours de l'hiver 59-60, nous sommes arrivés, par un froid glacial sur les pentes enneigées du Chélia et avons débusqué un camp planqué sous des branchages que nous avons attaqué avec nos mitrailleuses : sortaient dans tous les sens des rebelles en djellaba marron qui se détachaient particulièrement bien du sol enneigé : le FLN avait oublié de leur dire de s'équiper de djellaba blanches !



Mais les séries noires continuent : Octobre 59, le lieutenant Sims qui avait pris le commandement de la 6/72 après Ortol, se tue au cours d'une RAV dans le Chentgouma, une montagne au sud de Khenchela. 21 octobre, j'effectue une RAV avec le sergent Petrequin pour retrouver l'hélicoptère Bell de Khenchela qui a été abattu par les fellas. Le pilote, son

rotor atteint s'est écrasé au sol. L'hélico, plutôt l'amas de ferraille, sera ramené par l'armée de terre à la base de Khenchela.

Pierre Clostermann, le héros de la guerre 39-45 qui a écrit des livres très connus comme « le Grand Cirque », devenu député, séjourne à Télergma et participe à quelques opérations d'appui-feu. Il évoque qu'un Bell d'évacuation sanitaire avait déjà été abattu par les rebelles dans un col des Aurès. Les blessés et le pilote, atrocement mutilés, avaient été achevés à coup de hache.

Le sergent-chef Guigard, 33 ans, pilote, qui était mon moniteur à la base école de Caen, ainsi que l'élève observateur-mitrailleur Auvray, 19 ans, se tuent lors d'un entraînement près de Saint-Martin-de-Sallen dans le Calvados.

A propos de « virer sa cuti » je citerai un cas parmi tant d'autres très significatif rapporté dans l'ouvrage « Aviateurs en guerre » : sur la base de T6 de Thiersville, l'armurier, un appelé du contingent et de surcroît communiste a de la compassion pour les rebelles jusqu'au jour où l'épouse de l'infirmier, sa petite fille de 5 ans et la femme du cultivateur qui les logeait sont enlevés dans la matinée par un commando armé. Elles sont violées et égorgées. Au lendemain des funérailles l'armurier n'est plus le même et après avoir approvisionné le T6 en munitions crie au pilote « balancez leur tout ça sur la gueule à ces salauds ».

16 septembre 59, De Gaulle abat ses cartes

L'Algérie se croyait sur la bonne voie et tout à coup le 16 septembre 1959, De Gaulle abat ses cartes. Dans un discours public il se prononce pour un referendum sur l'auto-détermination avec 3 solutions : la francisation (un mot qu'il invente), la sécession ou l'association. Nous sommes abasourdis, c'est comme si la foudre nous était tombé sur la tête.

"Pour régler le difficile et sanglant problème posé devant la France"

L'ÉCHO D'ALGER 17 septembre 1959

DERMONT

Le général de GAULLE demandera aux Algériens dans un délai de quatre ans après le retour de la paix de choisir entre 3 solutions :

1) LA SÉCESSION 2) LA FRANCISATION 3) L'ASSOCIATION

Calme, sang-froid mais résolution
par Alain DE SÉRIGNY

Je suis convaincu qu'un tel aboutissement serait invraisemblable et désastreux. Il entrainerait une misère épouvantable un affreux chaos politique l'égorgeement généralisé et, bientôt la dictature belliqueuse des communistes

Les Algériens, bénéficiant de toutes les dispositions prévues pour la métropole et devenant partie intégrante du peuple français qui, dès lors, s'étendrait de Dunkerque à Tamanrasset

Un gouvernement des Algériens par les Algériens avec l'aide de la France et un régime intérieur de type fédéral

En cas de sécession toutes dispositions seraient prises pour que l'exploitation l'acheminement du pétrole saharien œuvre de la France, soient assurés

Invitez d'avance les informateurs du monde entier à assister sans entraves à cet aboutissement

La question sera posée aux Algériens, en tant qu'individus car jamais il n'y a eu un État algérien

INQUIÉTUDE DE NOS ÉLUS
qui se réunissent ce matin

PHOTO: A.F.P. — Sous le poids de l'attente prolongée et sur fond de déceptions de la France-Musée préparé par le général de Gaulle, à Paris, le 16 septembre 1959, le général de Gaulle annonce dans un discours public, à la radio, les trois solutions devant lesquelles se pose l'Algérie. Ce jour-là, il est comme un homme qui vient de franchir un seuil.

L'armée est désemparée et De Gaulle fait une « tournée des popotes » en Algérie : **il fait croire aux militaires qu'il est pour la solution la plus française, qu'il est inimaginable que De Gaulle puisse abandonner l'Algérie, que l'auto-détermination est une manœuvre destinée à faire cesser les attaques de l'ONU.**

Cren et Cerruti, deux membres du personnel au sol qui sont de bons camarades, viennent comme moi de passer sergent. Nous allons chez Donia arroser nos galons et oublier la mort de Sims. Donia est un bar-resto tenu par des européens (originaires je crois de Malte), très simples et très gentils. Leur établissement modeste est

un rendez-vous de beaucoup de militaires de toutes les unités qui se retrouvent là pour se défouler un peu avant de repartir en opération. Les Donia travaillent en famille et nous témoignent de l'affection, acceptant avec patience nos excentricités. En face il y a un Chaouia, très sympa aussi, qui fait des merguez-couscous et autres spécialités locales.

Le GATAC de Constantine décide que l'escadrille doit s'entraîner au vol de nuit. Il y a une espèce de mythe comme quoi il y aurait des survols de l'Algérie par des avions non identifiés. Je décolle avec Ganeau, nous volons en formation en prenant le maximum de sécurités mais c'est quand même impressionnant et très risqué d'autant que la piste pour décoller et atterrir n'a pas de balisage électrique et qu'il faut se contenter de gousse-necks, c'est à dire des arrosoirs remplis de pétrole avec une mèche qui sort du bec verseur ce qui donne une lumière très faible. Enfin au bout d'une heure à tourner dans le noir toute l'escadrille rentre à la base sans accident.

14 octobre 59, j'accompagne les troupes au sol en opération de ratissage. Le but est de mettre un pilote ou un observateur à disposition du PC de l'opération comme conseiller s'il y a besoin que l'aviation intervienne en appui des troupes au sol. Expérience toujours intéressante. Je rentre par un hélico transport de troupes, une banane, hélico à deux rotors que les américains ont beaucoup utilisé au Vietnam.



VERTOL H21 dite "BANANE" pour l'héliportage de troupes

L'armée et le pouvoir politique ont des subtilités pas toujours aisées à suivre. Nous faisons 29 mois de service militaire mais la durée légale reste fixée à 18 mois si bien qu'après on devient ADL (au-delà de la période légale). Un sergent jusqu'à 18 mois porte un galon comportant une seule barre en V, qui nous différencie des sous-officiers de carrière mais au 19ème mois nous avons droit, comme ceux de carrière, au double V, semblable aux chevrons Citroën.



Gorges de Palestro

Plus important, l'armée nous verse après 18 mois une petite solde. J'en profite pour demander une avance à mon grand-père et achète, avec un sous-lieutenant observateur, une superbe Dauphine d'occasion. Sous un certain angle ma vie va changer, je vais pouvoir parcourir l'Algérie en « touriste ». Non seulement le nord constantinois mais aussi la Kabylie pour me rendre à Alger. Je découvre des gorges d'une exceptionnelle beauté comme celles de Kerrata ou de Palestro, la magnifique et immense vallée de la Soummam, zone marécageuse vecteur du paludisme, qui sera merveilleusement mise en valeur par les colons français à partir de 1830 : étendues à l'infini de plantations d'oliviers, d'agrumes ou de vignes, culture de blé dur et maraîchages abrités par des rideaux d'ifs comme en métropole. C'est extraordinaire mais quel travail et combien sont morts du palu sans en avoir vu les fruits.



Plantations d'oliviers dans la vallée de la Soummam

A l'automne 1959, le général Challe a conçu un plan politique audacieux. En vue de l'auto-détermination annoncée par De Gaulle le 16 septembre, il veut transformer les supplétifs (harkis, moghaznis, GMS, groupes d'auto-défenses...) qui représente 150 000 à 200 000 hommes, en un « parti français », groupant aussi les civils européens qui se sont engagés dans les Unités Territoriales. Ce serait

l'ossature d'une Algérie nouvelle capable de faire pièce au FLN sur le terrain politique.

Arlette et sa sœur Gisèle, sont toutes deux enseignantes, Arlette à Khenchela et Gisèle en Kabylie, près de Bougie. Il en est de même pour le couple Boisson qui m'a souvent accueilli à Sétif ou encore Michèle Métras déjà citée, institutrice dans le Constantinois. J'ai gardé des photos de classe. Sur 30 élèves il y a généralement deux



Une classe en Kabylie

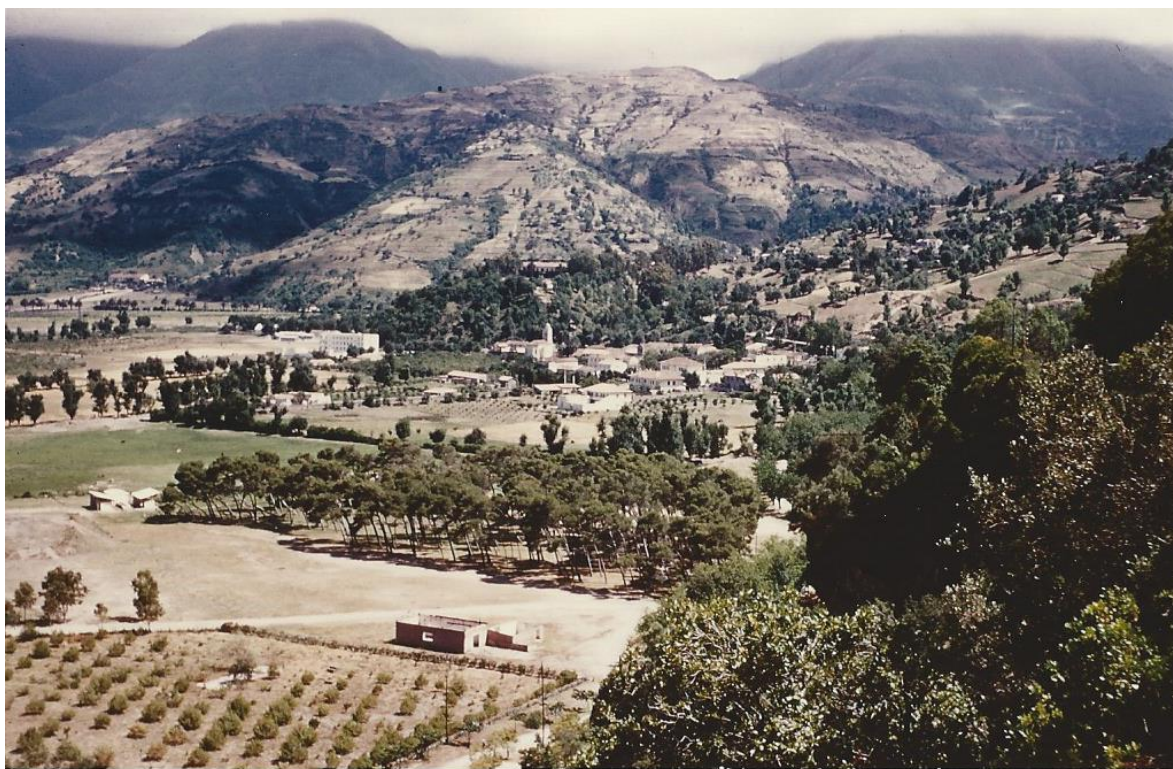
européens. Ces enseignants m'ont toujours dit que les enfants kabyles ou berbères étaient très attachants, et c'était réciproque, et qu'ils travaillaient très bien : intelligents et courageux. Il n'y a qu'à voir comment certains enfants de harkis feront de brillantes études en métropole.



Une classe à Khenchela

Philippe Roussel

Il était donc facile en quelques années, et cela était bien parti, de faire émerger parmi la population autochtone, une classe dirigeante capable de prendre en main les destinées de l'Algérie, en lien étroit avec toutes les composantes de ce pays et en bonne intelligence avec la France. Mais on découvrira plus tard que cela De Gaulle ne le voulait pas, pour diverses raisons qui tiennent au personnage et que nous essaierons d'exposer, si tant est qu'on peut démêler l'inexplicable.



Le village de CAP AOKAS vu de la corniche

Noël 59, je passe voir Jo et Arlette. Les parents d'Arlette sont pour quelques jours chez leur fille. En leur absence un groupe de fellaghas a brûlé la maison cantonnière qu'ils occupent à Cap-Aokas, sur la côte, près de Bougie. La maison était à l'écart du village et adossée à la montagne. Ils ont tout perdu, meubles, linges, souvenirs... La maison sera refaite et à la place des volets et devant les portes il y aura désormais des plaques de fer si bien qu'à la tombée de la nuit la maison devient un sous-marin. Les Marchal sont armés et disposent de fusées de détresse pour prévenir les militaires en cas de nouvelle attaque.

24 janvier 1960, les barricades

Un journaliste allemand vient interviewer le général Massu à Alger. Massu gaffeur involontaire ou volontaire, livre son amertume devant les nouvelles façons de procéder de De Gaulle. Massu, qui s'est probablement prêté dans cette affaire aux intrigues gaullistes, est rappelé à Paris. Ce rappel déclenche à Alger une manifestation de protestation : des barricades délimitent une « zone française » symbolique où les Unités territoriales ont pris place. Le gouvernement va tirer profit de la situation.

Le Chef de l'Etat donne ordre aux gendarmes mobiles de s'emparer du réduit. Les gendarmes mobiles, deviennent désormais les hommes des basses œuvres gaullistes, commandés par Debrosse, futur général et tortionnaire des patriotes. Les gendarmes mobiles mitraillent la foule, les unités territoriales répliquent : il y aura 21 morts et 120 blessés de part et d'autres. Entre la population et les gendarmes mobiles, le divorce est consommé. Pour faire baisser la tension, les paras remplacent les gendarmes, mais ils ne font pas le saut, la manifestation a été prématurée. Challe qui ne s'entend pas avec les chefs de file des européens (Lagaillarde et Ortiz notamment), se refuse à toute négociation. Il obéit à Paris qui lui donne l'ordre d'en finir. Au bout d'une semaine, le camp retranché se rend. On assiste à ceci d'étonnant que ce sont les parachutistes les plus Algérie Française qui arrêtent Lagaillarde et ses hommes.

De Gaulle a gagné son premier coup. Les milieux européens patriotiques sont stigmatisés, leurs leaders emprisonnés et les Unités Territoriales (UT) sont dissoutes. Robert Boisson, un professeur de gymnastique de Sétif m'avait expliqué que les UT étaient constituées d'européens qui montaient la garde la nuit, aux points sensibles de la ville, ce qui libérait les militaires pour des missions plus opérationnelles. Les UT avaient chez eux leur uniforme et leur armement. Ils étaient 22 000 en Algérie. Ces UT me paraissaient essentielles car elle permettaient à la population européenne de prendre part au maintien de l'ordre, de même que dans le bled il y avait les groupes d'auto-défense constitués de berbères ou de kabyles.

De Gaulle n'aura désormais de cesse que « d'épurer » l'armée : Les militaires qui se sont montrés loyaux mais qui sont connus pour leurs sentiments favorables à l'Algérie française sont mutés en métropole en particulier le général Challe et les colonels les plus prestigieux comme Godard, Argoud, Broizat, Bigeard, Dufourd....ces mutations ne sont pas des promotions mais plus généralement des mises au placard voir des sanctions. Le général Crépin est nommé pour remplacer Challe : c'est un polytechnicien sans âme, prototype des nouveaux chefs gaullistes.

Mourir bêtement

19 mars 60 je décolle avec le lieutenant Nicolau pour une RAV sur les contreforts du Chélia. En fouillant les amas rocheux nous pénétrons dans une des nombreuses vallées qui descendent du sommet du Chélia, vallées parallèles les unes aux autres et tout d'un coup je me rends compte que de chaque côté les contreforts de la vallée sont plus hauts que nous, qu'en face c'est la montagne et que le T6 n'aura pas la puissance de nous sortir de là car le sens du vent nous plaque plutôt au sol alors que de l'autre côté de la montagne les vents ascendants nous auraient peut-être permis de nous en sortir. J'ai le temps de me dire que c'est trop bête de finir ainsi et j'attends calmement que nous nous écrasions sur la montagne sans dire un mot car cela ne sert à rien. Et puis tout à coup nous découvrons sur la droite que notre vallée communique avec celle d'à côté mais que le passage n'est pas facile.

Nicolau amorce très doucement un virage sur la droite, la manœuvre est délicate et incertaine car la faible vitesse de l'avion nous met à la limite du décrochage. Là les secondes sont longues et dès que nous sommes tout juste entrés dans cette autre vallée parallèle Nicolau pique pour que nous puissions reprendre de la vitesse. L'alerte a été chaude, nous ne ferons aucun commentaire ni pendant la mission ni après mais je serai toujours un peu inquiet de voler avec Nicolau car c'était une imprudence que de descendre aussi bas dans une vallée, face à la montagne.

Les trois jours suivant je suis de nouveau en mission avec Nicolau et je découvre en RX50H31 un camp de huttes et d'abris souterrains. Pour localiser avec précision nos objectifs nous disposons d'un quadrillage, utilisé pendant la seconde guerre mondiale par les aviations alliées, le carroyage chasse, qui est imprimé en surcharge sur les cartes au 50 000ème.



Bombardier B26

Le lendemain nous revenons sur ce camp et demandons le renfort des B26 pour pilonner l'endroit. Ces guidages sont assez fatigants en place arrière où je suis car le

pilote après avoir piqué, le plus verticalement possible pour bien ajuster sa roquette de balisage, dans la ressource qu'il effectue ensuite je suis écrasé sur mon siège, le cerveau aussi, et il faut pourtant que j'arrive à dire si nous sommes bien sur l'objectif ou si nous avons dévié pour donner aux B26 qui arrivent derrière nous des renseignements aussi précis que possible.



Napalmage en zone interdite d'une mechta semblant occupée par des rebelles

Déjà utilisés par la France en Indochine, les B26 interviendront à nouveau en Algérie. Ces avions sont disponibles sur le marché des surplus américains depuis la fin de la guerre de Corée. La France en achète un certain nombre aux États-Unis. Un groupe de Bombardement sera installé sur la base aérienne de Bône. Le B26 est conçu pour l'attaque au sol, en semi-piqué, avec 12 mitrailleuses 12,7 dans le nez, les ailes et la queue. Le mitrailleur de queue a un rôle très important car c'est au moment de la ressource pour reprendre de l'altitude que le B26 est vulnérable et que les rebelles peuvent atteindre l'avion avec leurs mitrailleuses. Il est nécessaire que l'avion puisse continuer de faire feu sur les rebelles. Les B26 peuvent emporter 2 tonnes de bombes pour détruire par exemple des mechtas dans les zones interdites.

Si nous trouvions régulièrement des camps de huttes il était par contre quasi impossible de détecter des souterrains. Nous étions pourtant certains qu'il y en avait pour abriter infirmeries et autres installations. Lors de la grande opération de ratissage des Aurès en octobre 60, un lieutenant du 1er REC (Régiment Etranger de Cavalerie) me racontera qu'ils avaient même découvert un bordel pour les djounouds avec 50 femmes à leur disposition.

L'avion de Poinet abattu, sauvetage in-extremis

7 juin 1960, l'avion de Michel Poinet, en RAV dans le massif des Aurès, est atteint par les tirs des rebelles. Ce n'est pas la première fois (au cours de son séjour en Algérie son avion sera atteint une bonne dizaine de fois) mais aujourd'hui c'est très sérieux et Poinet n'a plus qu'une solution, comme il est à basse altitude, se crasher



Michel POINET, blessé après que son avion ait été abattu par les rebelles et récupéré in extremis par un hélico

dans les arbres en espérant que le choc ne sera pas fatal. L'équipier de Poinet déclenche aussitôt l'alerte car le temps presse, les rebelles qui ont abattu l'avion ne sont certainement pas loin. Par chance l'Alouette est en vol de liaison entre Batna et Khenchela avec à son bord le colonel commandant le GATAC. Celui-ci fait détourner l'hélicoptère mais avertit qu'ils sont déjà chargés et ne pourront extraire qu'une personne. Ils arrivent sur le lieu du

crash, repèrent les débris de l'avion et aperçoivent un casque rouge au sol qui semble être celui de l'observateur. Le colonel est furieux car s'il y a un observateur en plus du pilote l'hélico ne pourra redécoller, trop chargé. Après quelques échanges à la radio avec Khenchela le colonel a confirmation que le pilote est seul et se pose.



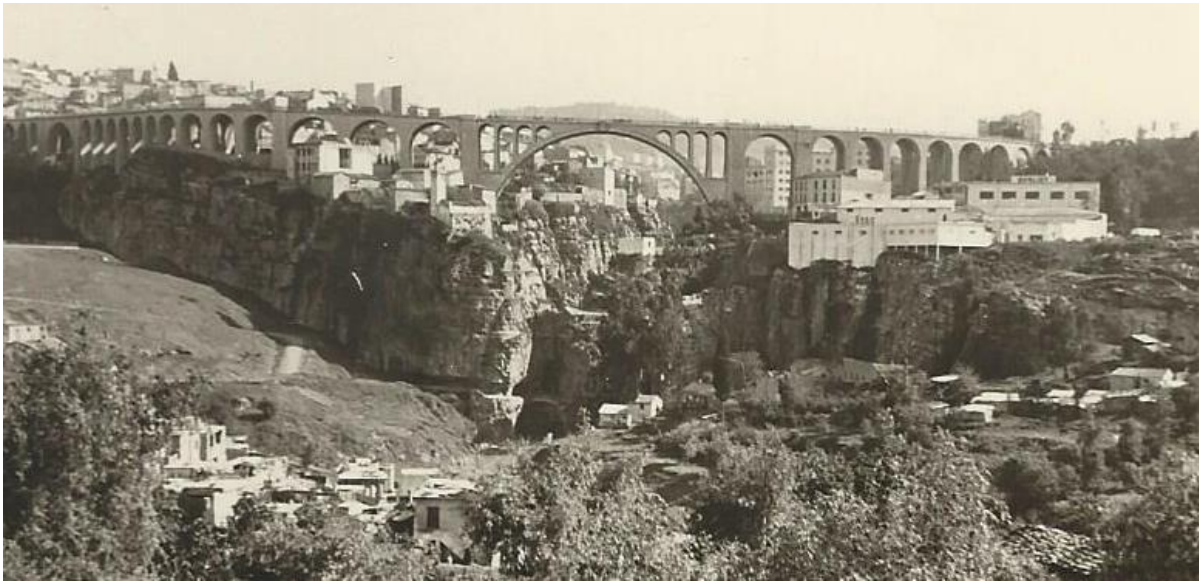
Alouette équipée de 2 civières pour les évacuations sanitaires

Michel Poinet raconte : « *Je me suis sorti difficilement de l'avion car ma tête avait heurté le collimateur et j'avais le visage en sang. J'ai trouvé une petite clairière avec un bosquet au milieu où je me suis réfugié. Dans le choc j'avais perdu ma montre et mes cartes, il me restait mon pistolet Herstal avec un chargeur de 9 cartouches. J'ai décidé que 8 seraient pour les fellas et la 9ème pour moi car je ne voulais pas être fait prisonnier. Quelque temps après, mais cela paraît une éternité, les bombardiers B26 sont arrivés sur zone puis l'Alouette, qui m'a récupéré non sans quelques difficultés compte tenu du relief accidenté. Aussitôt après les B26 ont procédé à la destruction du T6 pour que les fellas ne puissent pas s'emparer de l'armement et des instruments radio. Ramené à la base de Khenchela, pilotes et mécanos m'attendaient sur le parking...et j'ai gagné à pied l'antenne chirurgicale où j'ai bénéficié de 30 points de suture* ». Le 18 juillet, soit 5 semaines après, le sergent Michel Poinet reprenait les missions de combat.

L'affaire Si Salah

« **Que vienne la paix des braves** », avait dit De Gaulle qui nous faisait balancer des dizaines de milliers de tracts à son effigie. Le commandant Si Salah, chef de la Wilaya IV, une des plus puissantes, celle de l'Algérois, et ses adjoints s'interrogent : à quoi bon poursuivre le combat militairement perdu. Ils estiment que l'Algérie de 1960 n'est plus celle de 1954 où ils sont entrés dans la rébellion. Si Salah reflète le découragement des djounouds, les combattants de l'intérieur. Au printemps 60 ils prennent des contacts avec l'armée française qui voit toute l'importance de cette affaire, car d'autres ralliements pourraient suivre estime Si Salah, annonçant peut-être la fin des combats ou tout au moins comme le souhaite Si Salah un véritable cessez-le-feu. Tenu au courant de ces pourparlers, De Gaulle donne son accord pour recevoir Si Salah et ses adjoints à l'Elysée. Le 10 juin, l'armée organise en secret un déplacement de Si Salah et de ses adjoints à Paris. Ils sont accompagnés de Tricot, le conseiller aux affaires algériennes auprès du chef de l'Etat.

Que s'est-il dit dans l'entrevue entre De Gaulle et Si Salah, il est difficile de le savoir, certains allant même jusqu'à estimer que ce n'est pas De Gaulle qui aurait reçu la délégation. Toujours est-il que De Gaulle se fiche pas mal de Si Salah et de ses propositions. Mais il exploite cette affaire qu'il divulgue plus ou moins, pour relancer le 14 juin, dans une allocution télévisée, ses pourparlers avec le GPRA qui est au Caire, pourparlers qui sont au point mort. Si Salah dépité rentre en Kabylie avec ses adjoints. À leur retour ils seront tous assassinés sans que l'on sache si c'est le FLN qui règle ses comptes où les barbouzes gaullistes qui les éliminent.



Constantine et le pont de Sidi-Rachad

Le 5 juillet j'ai droit à quelques jours de repos. Deux T6 nous convoient avec un collègue à Télergma et le lendemain un petit car Renault de la base nous emmène à Constantine. Une ville extrêmement pittoresque avec son étroite gorge du Rhumel, le pont de Sidi-Rachad et surtout l'impressionnante passerelle de Sidi-M'Cid. Puis par une route très sinueuse, parmi la verdure retrouvée, nous atteignons Philippeville et le camp de repos : 4 baraques tenues par l'armée de terre, un dortoir de 50 places et des repas de mauvaise qualité.



CONSTANTINE : Passerelle Sidi M'Cid sur le Rhumel.

Nous en profitons pour aller au cinéma et nous reposer sur la plage. Nous nous promenons dans Philippeville, grande cité très agréable, parfaitement calme, beaux magasins, s'il n'y avait la présence de beaucoup de militaires on se croirait sur la côte d'azur. Nous déjeunons en bordure de mer, à Stora, c'est très sympa, quel pays magnifique, si bien mis en valeur par 130 ans de présence française.



Retour par Téliergma en car militaire puis Constantine où je couche à l'hôtel d'Orléans. Cinéma, le Colisée : le « Sicilien ». Constantine est vraiment une belle ville particulièrement pittoresque. Retour à Khenchela en taxi local, une 403. C'est un moyen de locomotion très utilisé par la population locale et pas cher : les chauffeurs, tous arabes, prennent autant de personnes qu'il y a de places, voir un peu plus et foncent sur des routes très étroites (une seule voie goudronnée). Le face à face est impressionnant, c'est à celui qui se dégonfle et descend dans le bas-côté en terre.

Ne jamais relâcher la vigilance

Puisque l'on parle de ces voyages dans une Algérie pacifiée, il n'en demeure pas moins que par prudence j'étais toujours armé, de nuit comme de jour. Chaque pilote ou observateur disposait d'un « holster » que l'on porte sous l'aisselle contenant un pistolet automatique Mac 50. Ce pistolet ne me quittait pas, dissimulé sous mon blouson de vol. Dans la dauphine je le mettais à côté du frein à main et la nuit sous mon traversin, en particulier quand je couchais à l'hôtel ou chez des particuliers. Les rares fois où je suis monté dans un autocar d'autochtones je m'asseyais à côté du chauffeur, près de la porte, assis en fait sur le tableau de bord, face aux gens du car.

Philippe Roussel

Quand nous nous promenions, par exemple dans les environs de Khenchela, je faisais attention de ne jamais m'asseoir deux fois à la même place car la deuxième fois les fells pouvaient avoir piégé la pierre. Genre d'accident arrivé à des patrouilles d'appelés pas averties.

Je voudrais aussi, à propos de ces manques d'attention, rapporter une histoire tragique, une parmi tant d'autres. Un soir l'antenne chirurgicale nous avertit qu'elle a demandé une évacuation sanitaire pour un grand blessé, mais cette fois ce n'est pas par hélico mais avec un DC3 (cet avion mythique du débarquement en Normandie, toujours en service pendant la guerre d'Algérie). Le blessé est dans un état quasi désespéré, il a le crâne fracassé par un coup de manche de pioche. Cette affaire illustre malheureusement de manière dramatique la naïveté dont faisaient preuve bon nombre de soldats du contingent, nourris des écrits souvent bienveillants à l'égard de la rébellion des journaux comme Le Monde et autres Nouvel Obs, Témoignage Chrétien, L'Express, Canard Enchaîné...

Un rebelle prisonnier, un PIM selon la dénomination, était employé dans un poste isolé à des travaux d'entretien, gardé par un soldat du contingent. Celui-ci plus ou moins apitoyé par le prisonnier et plutôt du genre qu'est-ce qu'on fout là tous les deux, ne s'est pas méfié du prisonnier, qui lui, attendait le moment favorable pour se débarrasser de son gardien en lui assenant un coup de pioche et prendre la fuite avec « armes et bagages ». Ce genre d'incident s'est renouvelé malheureusement un certain nombre de fois.

Toujours est-il qu'à la demande de l'Antenne nous nous précipitons pour baliser la piste. Nos fameux arrosoirs avec une mèche dans le bec. L'éclairage était nul mais délimitait malgré tout, si la nuit était claire, l'emplacement de la piste. Il n'y avait aucun guidage, ni même de tour de contrôle et une fois que l'avion avait repéré la piste il devait atterrir aux phares, ce qui était particulièrement risqué d'autant que notre piste était très courte. Enfin les pilotes, certainement très expérimentés, posent l'avion sans encombre mais voilà qu'au bout de la piste ils entament un « roulage » en direction du parking, sauf que notre piste de roulage n'a pas la largeur pour un DC3 et l'équipage furieux manque de se planter dans un petit oued. L'ambulance arrive et les médecins examinent le blessé avant de le confier aux convoyeurs : il est mort !

Tous solidaires

Je viens de parler de la naïveté qui a coûté la vie à bon nombre d'appelés. Je voudrais dire un mot du dévouement des soldats du contingent, armuriers, mécanos, cuisiniers et autres que j'ai pu côtoyer à la 6 /72. Peut-être est-ce l'ambiance d'une petite unité, le fait qu'il n'y avait pas les stupides règlements de l'armée dans ses casernes, notamment que chacun pouvait s'organiser dans son travail, avait une tenue propre mais sans contrainte vestimentaire etc... Toujours est-il que ces appelés faisaient un travail

exceptionnel. Il y avait les mécanos qui par tous les temps révisaient ces T6 beaucoup trop vieux. Véritable tour de force de maintenir en état des appareils aussi vétustes. Nous n'avons jamais eu à l'escadrille aucun accident dû à une défaillance mécanique. Les armuriers avaient tout autant un travail ingrat et fatigant.

Certains appelés étaient vraiment mis à toutes les saucés, car nous n'étions pas assez nombreux. Ils faisaient le travail sans jamais râler. C'est ainsi que l'aide cuisinier, un breton, ouvrier agricole dans le civil, qui était en même temps pompier, faisait chaque matin avec un armurier l'ouverture de la piste pour vérifier notamment qu'il n'y avait aucun objet suspect, faisait le balisage de nuit, etc. La vie des pilotes et



La révision des "50 heures" essentielle pour la vie de l'équipage

observateurs dépendait réellement du travail de chacun et d'un travail exécuté dans les moindres détails. C'est là que j'ai pris l'habitude de la check-list : on ne part pas sans avoir tout vérifié selon une procédure précise. Tout le monde était solidaire de la vie des pilotes, personne n'aurait voulu bâcler un travail et être responsable de la mort de l'un d'entre nous. À terre, personnel navigant et personnel au sol étaient toujours ensemble à discuter, à prendre un verre, à se rendre service. Cette ambiance d'escadrille était exceptionnelle, telle que je l'avais entrevue dans mes lectures.

Un dernier mot de Duquesnay, un rouennais. Il faisait office de « tour de contrôle » sauf qu'il ne disposait que d'une radio pour joindre des avions qu'il ne voyait pas puisqu'il était à 2 km de la piste. Son poste de travail était dans un baraquement sans fenêtre sur l'extérieur, qui nous servait en même temps de « salle d'opérations », un bien grand mot pour quasiment rien du tout, le tout à côté du dortoir des pilotes, si bien que lorsqu'il se passait quelque chose nous étions aussitôt avertis. Duquesnay était quasiment de service 24h sur 24, il dormait à côté de la radio et le cuisinier lui amenait ses repas. Il ne s'énervait jamais et était d'une grande efficacité. Notre vie dépendait aussi de lui, il le savait.

L'oasis de Biskra, une merveille



A l'intérieur de l'oasis de Biskra



El Kantara



Le 21 juillet le lieutenant Labbé, officier d'intendance, décide de partir avec un 4x4 chercher des palmes à Biskra pour faire des tonnelles devant quelques baraques de la base. Je suis volontaire pour ce voyage très intéressant qui va nous emmener aux portes du désert, dans cette oasis mythique, tant prisée par les intellectuels et peintres romantiques des années 30. C'était la période où tout ce qui était oriental faisait recette.

Partent avec nous la fille d'un colonel, l'armurier Dumas et Saint-Yves. Nous prenons un armement léger, pistolet individuel et carabine US. Voyage extraordinaire par Batna et El Kantara, fabuleuse porte du désert. L'occasion de faire beaucoup de photos. Nous chargeons nos palmes dans cette magnifique palmeraie, visitons la vieille ville très pittoresque et rentrons en croisant pas mal de caravanes de chameaux avec leurs troupeaux de moutons qui remontent du sud pour trouver des pâturages plus au nord.

Je reprends les vols tous les jours. Je suis actuellement le seul observateur à la 6/72. Les RAV dans les Aurès se succèdent et nous faisons feu pratiquement à chaque fois sur des emplacements qui abritent des rebelles. Ce sont souvent des guetteurs abrités dans les rochers. Difficile de connaître le résultat de nos attaques. A la base je recueille une cigogne qui a une aile cassée et qui va devenir très familière, ce sera Cécile. Je lui construis avec des caisses de munitions un abri confortable que je ferme le soir pour qu'elle ne soit pas attaquée la nuit par des chiens. Départ du pilote Miller, son temps achevé, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps.

Nadra, l'infirmière berbère égorgée

Au cours de l'année je fais la connaissance de Nadra, une infirmière berbère qui avec une collègue européenne sillonne le bled pour soigner les populations isolées et en particulier les enfants. C'est en 1957 qu'ont été mises sur pied les EMSI, équipes médico-sociales itinérantes. Nadra m'explique que les jeunes enfants sont souvent atteints de maladies aux yeux qui les rendent aveugles et qu'il y a un travail considérable à faire pour éradiquer toutes ces maladies endémiques.

J'admire Nadra, non seulement parce qu'elle est très jolie, les femmes berbères peuvent être d'une grande beauté, mais pour son dévouement et son courage à sillonner ainsi la région seule, en jeep, simplement avec un soldat qui lui sert de chauffeur et d'assistant. Je vais souvent chez elle bavarder, ce sont des conversations toujours très enrichissantes. Elle avait pris avec elle sa mère, une chaouia qui vivait encore dans les traditions, assise par terre sur un tapis, mais à cette époque les femmes musulmanes n'étaient pas voilées.

En 1965 j'ai pu avoir des nouvelles de Nadra par un officier qui était resté à Khenchela jusqu'à l'indépendance et même un peu après je crois, avec son unité de la Légion. Il m'a dit que Nadra s'était mariée à un sous-lieutenant de l'armée française, berbère comme elle, et qu'ils avaient été tous les deux égorgés par le FLN. Son amie européenne était rentrée à Marseille mais était devenue, après ces horreurs, pratiquement folle. A la même époque Arlette et son mari, qui avaient tenté de rester à Khenchela après l'indépendance, tant ils étaient en très bon terme avec la population locale, me raconteront qu'après l'indépendance les harkis de Khenchela avaient été pendus avec des crocs de boucher aux arbres de la place à l'entrée de notre base et à quelques dizaines de mètres de chez eux. Ecœurée la famille rentrera en métropole, à l'été 1963, en ayant tout perdu. Notre maison du Bois Hellain sera, comme pour d'autres, leur premier point de chute en métropole.

Une chasse au sanglier qui tourne mal

Mais revenons à l'année 60 et à la 6/72. Pour améliorer l'ordinaire nous décidons de chasser les sangliers qui pullulent, car les musulmans ne mangent pas de porc qu'ils nomment « allouf ». Notre cuisinier est un appelé du contingent, originaire de Seine-Maritime, qui avait appris la boucherie dans le civil. Il avait plein d'idées et il nous avait déjà cuisiné des bourricots. Nous décidons de partir en repérage au sol dans une vallée pas trop éloignée de Khenchela, au lieu-dit Fontaine Chaude, anciens bains romains encore utilisés par les européens jusqu'aux événements. Il est convenu que nous déclencherons l'opération au retour d'une mission, en concertation avec le Bell. Tout cela avec des codes pour que nos activités ne soient pas découvertes.

Donc quelques temps après je repère avec Poinet un lot de sangliers et après un ou deux passages nous faisons à la mitrailleuse un beau carton. Le pilote de l'hélico décolle comme convenu avec un aide et se pose à proximité, charge le maximum de sangliers sur les civières servant aux blessés et retour ...aux cuisines. Nous renouvelerons plusieurs fois l'opération jusqu'à l'accident : le T6 qui effectuait le straffing loupe son coup et se crashe. Il avait à son bord l'observateur Pivoni. Le pilote et l'observateur s'en tirent mais Pivoni sera évacué sur le service des grands brûlés de l'hôpital de Constantine. Evidemment l'histoire a fait un foin terrible et la chasse a été fermée.

Le doigt de whisky du capitaine

Nous sommes souvent en opération avec le 18ème Chasseur et une réelle sympathie s'est établie entre les pelotons de la ferme Berthon, constitués essentiellement d'appelés du contingent, et notre escadrille. Le capitaine de Saily qui est une figure, lance un jour les invitations. Il avait aménagé une piste en terre, plus ou moins clandestine, qu'il avait pompeusement appelé « Berthon Air-port ». Nous voilà partis, un dimanche, à deux T6. Atterrissage sans encombre et là je me rends compte que c'est direct « l'embuscade ». Le poste est en effervescence et la réception grandiose. En fin d'après-midi nous sommes dans un état qui ne nous permet plus de reprendre les avions. Comme il nous faut rentrer, car nous avons avec nous Ortolu qui commande la 6/72, le capitaine de Saily nous reconduit en grande pompe avec jeep et blindés légers. Le lendemain nous retournons chercher les avions et dans la plus pure tradition du bled on nous remet un agneau qui ressemble comme deux gouttes d'eau à celui qui est peint avec le Ramel sur la carlingue de nos avions.

Je ne peux pas m'empêcher de raconter l'histoire du doigt de Whisky. Il y avait entre les T6 et l'armée de terre une habitude consistant à saluer la fin d'une opération et à dire « à la prochaine » par un passage au-dessus de la jeep de commandement, aussi bas que possible, pour que nos amis aient tellement peur en voyant l'avion foncer sur eux



Passage au ras du sol

qu'ils se mettent à plat ventre. Certaines fois le T6 arrivait avec son empennage à couper l'antenne radio de la jeep. Mais, dans une autre opération, c'était avant mon arrivée à la 6/72, le capitaine de Sailly a voulu montrer qu'il n'était pas un dégonflé et non seulement il est resté debout mais en plus il a fait un doigt d'honneur en tendant son bras en l'air. L'ennui c'est que le T6 passé il n'avait plus de doigt. Le doigt du capitaine a été conservé au bar dans un verre de Whisky et la grosse plaisanterie pour les invités était de leur dire « vous prendrez bien un doigt de Whisky » et de servir le verre qui contenait le doigt du capitaine.

Nicolau saute en parachute

Pour terminer dans cette série, voici l'aventure du lieutenant Nicolau. Celui-ci part en RAV dans le Chentgouma. Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé exactement, je présume que son avion a été touché par un tir ennemi. Toujours est-il qu'il est obligé d'abandonner le T6, saute en parachute à basse altitude, arrive sans encombre au sol, trouve un bourricot qu'il enfourche et rejoint les troupes au sol qui le récupèrent. Nicolau, son contrat terminé, partira comme commandant de bord en Afrique noire. Tous ces pays qui accédaient à l'indépendance créaient des compagnies d'aviation et recrutaient d'anciens militaires.

Poinet avait fait venir sa femme pour trois semaines et loué non loin de la base un petit meublé. J'allais souvent prendre un verre chez lui avec « le petit chasseur ». Poinet donnait des surnoms à tout le monde ou américanisait les noms en souvenir du stage que les pilotes faisaient aux USA : j'étais devenu CAD, lui était POIN, Lemaire (LEMS'), etc. Quant à Hourmand, c'était un jeune pilote originaire de la Bretagne arrivé à la base avec un carton rouge : à la fin de l'école de pilotage lorsqu'il avait été lâché seul, il s'était senti tellement heureux qu'il avait fait quelques figures de voltige dont un

Philippe Roussel

piquet et une ressource un peu trop forte qui avait provoqué du jeu dans les rivets des ailes du T6. D'où son surnom de « petit chasseur ».

Je ne peux m'empêcher de raconter une dernière anecdote. Des européens avait ouvert à l'été 60 une espèce de guinguette, disons qu'ils avaient mis quelques tables dans une cour intérieure de chantier, un bar et de la musique. Evidemment avec Poinet et le petit chasseur nous y avons pris nos habitudes et un jour que nous avions Hourmand et moi commandé une bouteille de champagne pour je ne sais quel motif nous décidons de jouer la bouteille : nous optons pour celui qui tiendrait le plus longtemps le pied dans un seau à glace. Entre un normand et un breton l'issue fut longtemps indécise mais finalement le petit chasseur craqua avant.



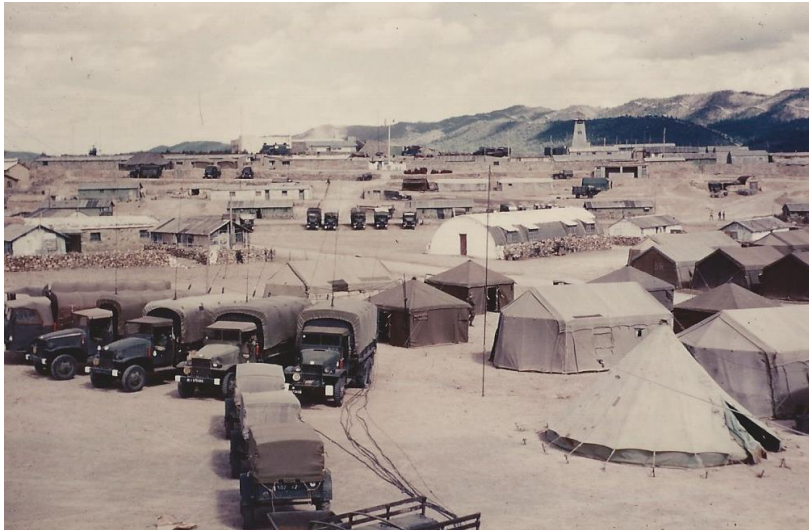
Corsair sur le parking de Kenchela, ailes repliées

Mais nos moments de détente ne sont pas très sains. C'est plutôt un dévouement pour ne pas penser, oublier les risques encourus chaque jour, ne pas parler de notre vie de fou.

Chaque jour apporte donc son lot de reconnaissance à vue pour anéantir de notre mieux les implantations des rebelles en zone interdite. Même si les rebelles abattaient régulièrement un T6 il n'en demeure pas moins qu'ils avaient une peur bleue des avions qui leurs arrivaient dessus souvent par surprise. Pour anéantir les camps de huttes les plus efficaces étaient les Corsair que nous pouvions faire équiper de « bidons spéciaux », que l'on appelle couramment du Napalm. Mais ces bidons n'étaient pas très dangereux pour l'homme car il suffisait pour un djounoud de bien s'abriter sous sa djellaba en poil de chameau au moment du largage et quand celle-ci prenait feu de l'abandonner. Ce n'était donc pas pour combattre des hommes que nous utilisions le napalm mais pour brûler les huttes. Ce qui était assez spectaculaire c'est que certaines huttes constituaient des dépôts de munitions et qu'en explosant elles formaient un superbe champignon dont j'ai ramené quelques belles photos.

Prendre les bonnes décisions

Je voudrais dire un mot d'une mission un peu particulière. Je pars en RAV avec un officier en bordure des Beni-Melloul, non loin de Bouhamama. Au bout d'un moment l'officier repère deux hommes avec deux mulets bâtés transportant du bois. L'officier me demande de vérifier qu'ils sont en zone interdite et avertit le co-équipier qu'on va les abattre. Je lui réponds qu'ils sont effectivement en zone interdite mais en bordure et que je pense que ce sont des fellahs en corvée de bois, que je ne suis pas d'accord



Bouhamama, QG de l'opération de ratissage des Aurès.

pour les abattre. Je ne voyais pas le pilote mais je pense qu'il a dû en bouffer son laryngophone, qu'un sous-officier puisse avoir un avis différent du sien. Mais, comme j'ai du métier et de l'assurance, il n'ose pas me tenir tête et me demande ce que je propose. Je lui dis de prévenir le poste de Bouhamama pour qu'ils envoient un engin blindé les contrôler. Manque de chance le poste répond qu'ils ne sont pas disponibles. Je pressens que l'affaire va mal tourner alors je lui dis de faire un straffing d'intimidation pour leur faire comprendre qu'ils rejoignent le poste. Ce qui fut dit fut fait. Je donne cet exemple pour dire que ceux qui déclarent « oui mais j'ai obéi aux ordres » sont des lâches car on peut toujours refuser d'exécuter un acte avec lequel on n'est pas d'accord.

Ceci-dit il faut en accepter les conséquences comme la fureur éventuelle du supérieur voir les sanctions pour insubordination. Quand je raconte cette histoire on me dit toujours « tu prenais le risque qu'il y ait des fusils sous le bois et que ceux-ci servent à tuer des soldats », bien sûr que j'avais mesuré ce risque mais il faut apprécier les situations et se rappeler que nous étions dans une guerre qui ne se gagne pas seulement par les rebelles mis hors de combat mais aussi par une conquête des cœurs. En l'occurrence si nous abattions deux fellahs en corvée de bois ce sont plusieurs familles qui passaient à la rébellion car nous avons abattu des gens inoffensifs et que c'était injuste. Les américains appellent cela les dommages collatéraux et c'est ainsi qu'ils perdent les guerres en Irak ou en Afghanistan. Au retour de mission, lors du débriefing l'officier n'a fait aucun commentaire...moi non plus.

Pour illustrer la complexité des situations je citerai un cas survenu dans une autre escadrille raconté également dans « Aviateurs en guerre » : Au cours d'une mission de reconnaissance dans l'ouest algérien, une patrouille découvre une colonne de

Philippe Roussel

5 à 6 femmes qui chemine sur les flancs du djebel Fillaoussene. Les troupes au sol demandent aux pilotes de les mitrailler, ce qu'ils refusent de faire « pour une question d'éthique ». Une altercation à la radio s'ensuit : « qu'est-ce que vous êtes venus foutre en Algérie ? » leur demandent les fantassins, « ces femmes transportent des munitions ». La patrouille finit par obtempérer mais vise volontairement à côté ! Aussitôt venus des fourrés longeant la piste, des coups de feu fusent en direction des avions. Ceux-ci piquent alors et mitraillent la colonne de femmes qui explose littéralement aux premiers impacts. Sous leurs robes elles avaient dissimulé des explosifs.

Autre cas dramatique, celui survenu à un ami lorsqu'il était maréchal des Logis au 18^{ème} Chasseur basé à la ferme Berthon. Parti avec sa section pour contrôler une zone dans la plaine, il avait déployé ses hommes avec en tête deux « voltigeurs » qui ouvraient la progression. A l'approche d'un ensemble de mechtas qu'ils s'apprêtent à contrôler, il aperçoit une femme qui part d'une des mechtas, en courant et en criant, et se précipite dans une autre. Il n'intervient pas. Quelques instants après la section est sous un feu nourri. La femme était allée prévenir les rebelles qui n'avaient pas vu les militaires arriver. L'un des voltigeurs de tête est tué sur le coup et lui-même est très grièvement blessé. Il devra être évacué sur l'hôpital du Val de Grâce et restera un certain temps entre la vie et la mort. Il sera handicapé à vie. Dans les années 80 nous en avons parlé plusieurs fois et il me disait toujours : « je ne pouvais tirer sur une femme » et moi je n'osais pas lui dire que ses scrupules avaient coûté la vie à un jeune de 20 ans, que cette femme était comme les poseuses de bombe d'Alger : elles avaient fait le choix du terrorisme et elles devaient être traitées comme tel.

Kennedy s'en mêle

Le 19 octobre 1960, dans le cadre de sa campagne présidentielle, le sénateur John Kennedy se prononce pour l'indépendance de l'Algérie. Il ne nous manquait plus que les américains pour nous mettre la pagaille. Leur stratégie n'est toutefois pas nouvelle : comme en Indochine et dans d'autres pays d'Afrique, il s'agit d'évincer la France pour prendre sa place d'autant que la découverte d'importants gisements de gaz et de pétrole au Sahara attise les convoitises.

C'était déjà la ligne politique de Roosevelt au cours de la guerre 39-45 et lors de leur débarquement en Algérie en 1942. Les américains ne se gênent pas dans leurs contacts avec les autochtones pour leur donner des idées d'indépendance. Roosevelt dira même, au cours d'une rencontre avec Giraud et De Gaulle : « **Les Etats-Unis seraient susceptibles de débarquer en France à la condition que la France accepte d'ouvrir son Empire au commerce américain et prenne l'engagement de décoloniser dans les trente ans** ». Giraud claqua la porte...mais De Gaulle resta.

En ces années 60 le GPRA a réussi, avec l'aide des américains, à internationaliser le conflit algérien. C'est ainsi que le GPRA accède à la tribune de l'ONU.

Pourquoi se faire tuer alors que De Gaulle trahit

Mon séjour touche à sa fin et ma décision est prise : j'annonce au lieutenant Ganeau, qui commande la 6/72, qu'après 19 mois de bons et loyaux services (sous-entendu les pilotes de carrière sont relevés après 10 mois d'Algérie et retournent tranquillement à leur base de Creil), j'ai effectué 281 missions de guerre en 531 heures de vol, j'ai vu beaucoup trop de monde se faire abattre, souvent dans les dernières semaines. Si j'ai eu la chance de m'en sortir, je n'ai plus le courage de continuer à braver la mort. Je ne suis qu'un appelé du contingent, et puis surtout cela vaut-il encore la peine de se battre depuis que De Gaulle a abattu ses cartes.

Je déclare donc au Lieutenant Ganeau très simplement que j'ai peur et que je ne veux plus voler. Pour toute réponse j'aurai « un blanc ». Ganeau avec lequel j'ai pourtant fait équipe tous ces derniers mois ne me répond rien. Le lendemain, ayant probablement téléphoné à son supérieur, il m'envoie à Batna (avec mon paquetage) sans plus d'explications. L'escadrille 6/72 et la 3/72 ont été fusionnées et sont devenues l'escadron 3/10 dont le commandement est à Batna. Pas le temps de dire au-revoir aux amis au cas peut-être où mon attitude créerait un malaise. J'abandonne à Khenchela la Dauphine et diverses affaires que je distribue rapidement comme mon tourne-disque. Dans les années 80, j'apprendrai que Ganeau a terminé sa carrière comme général.



Je quitte Khenchela. Juste en arrière de l'aile le parking de la 6/72

Philippe Roussel

Arrivé à Batna le capitaine Delozane, commandant l'escadron 3/10 me fait un grand cours de morale, complètement ridicule, sur mon engagement, le service à la France...et autres balivernes surréalistes. Je n'en sais pas plus sur mon sort et je viens chaque jour en tenue de vol dans la salle de repos. Les autres pilotes ou observateurs que je connais peu ne m'adressent pas la parole ce qui leur évite de réfléchir. On évoque surtout pas la politique que peut mener De Gaulle et dont nous avons pourtant tous les jours des échos dans la presse, une presse qui ne circule pas d'ailleurs très facilement dans les casernes, certains journaux étant en outre interdits. L'armée est « la grande muette » qui ne doit surtout pas réfléchir. Il paraît que l'obéissance est la force principale des armées mais obéir sans réfléchir est encore plus grave. C'est tellement facile comme cela de se laver les mains.

Un après-midi, voilà Delozane qui débarque et me dit de venir avec lui pour essayer le nouvel avion qui vient d'arriver pour remplacer les T6, avion plus puissant, plus rapide appelé T28 ou encore Fennec. Je ne veux pas faire la forte tête car ma



Ma seule mission en T28

crainte est de passer au tribunal militaire pour insubordination et de ne pas être libéré en novembre. Je me dis que c'est peut être ma dernière heure car je n'ai pas une grande confiance dans Delozane pour faire des essais. Bon, enfin nous partons et après 20 minutes de vol nous rentrons. Personnellement je pense que le T28 est trop rapide pour faire le travail d'observation mais mon avis n'a aucun intérêt.

Quelques jours plus tard j'apprends que le général Maurin, commandant je crois le GATAC repart en métropole et il y a une grande cérémonie pour saluer son départ. Pour lui rendre les honneurs chaque escadron est représenté entre-autre par un sous-officier qui porte le fanion de l'escadron sur un fusil, entouré d'une garde de 2 soldats. Porte le fanion le sous-officier le plus décoré. Delozane découvre que c'est moi, et comme il ne m'a pas mis aux « arrêts » me voilà parti pour rendre les honneurs au général. Je pense que ce petit événement inattendu a joué en ma faveur.

« Ariège » me sauve la mise

La grande opération de nettoyage des Aurès, « ARIEGE », initiée par le général Challe, se met en place et il faut quelqu'un à Bouhamama, centre du dispositif, pour réguler le trafic aérien : hélicoptères, avions d'observation de l'ALAT, avions de liaison et autre. Il est même prévu des parachutages journaliers de produits frais ou de matériel par Nord-Atlas. Le capitaine Delozane m'expédie à Bouhamama, ce qui est pour moi une chance inespérée de finir tranquillement mes dernières semaines d'armée.



BOUHAMA: à droite, un village de regroupement, à gauche les hélicos le long de la piste, au fond le CHELIA

J'arrive à Bouhamama et me présente au poste de commandement. Pour le gradé qui me répond, la principale observation sera de me dire que je n'avais pas une tenue très réglementaire. Il faut dire que je n'en ai jamais eu et que je me suis toujours baladé en combinaison de vol, blouson PN à col de fourrure et des petites bottes fourrées en cuir noir.

Je m'installe dans une tour de guet le long de la piste en terre battue et muni d'un poste radio SR 300 j'établis le contact avec les appareils qui approchent du terrain ou qui veulent une autorisation de décollage. Je mets en « stand-by » si j'ai plusieurs appareils, j'indique le sens de la piste et au pif la force et la direction du vent. C'est intéressant, il y a beaucoup de trafic, et j'arrive à ce qu'il n'y ait pas de télescopages. Mais il fait bigrement froid, nous sommes en altitude et je dois me faire envoyer de

Philippe Roussel

Batna des couvertures pour me protéger ...ainsi qu'un peu de lecture. Comme les grandes tentes ne m'ont pas inspiré, pour dormir je décide de faire de ma tour ma résidence principale. Je vais simplement récupérer mes repas à la popote de campagne et bien sûr il me faut utiliser les WC : tranchées creusées au bulldozer avec en travers tous les mètres deux traverses de chemin de fer, en somme pas très romantique et quelque peu dangereux.



Tour de garde de Bouhamama me servant de "tour de contrôle" pour le trafic aérien

Comme j'ai des moments de libre ou que je les prends (car je suis un peu un électron libre avec aucun supérieur désigné), je décide d'aller visiter un peu tous les jours les environs et de faire le maximum de photos. Bouhamama comprend un camp militaire fait de baraques et de tentes et un village de regroupement, protégé par des barbelés qui accueille les populations qui ne pouvaient rester dans les massifs des Aurès, déclarés zone interdite.

C'est ce village que je vais visiter, en étant le plus discret possible par correction vis-à-vis des gens que je rencontre, essentiellement des femmes et des enfants. Des hommes sont occupés à construire un nouveau village en dur, fait d'agglos en terre, car pour l'instant l'habitat provisoire des chaouias est à l'image de ce qu'ils avaient dans les Aurès c'est-à-dire des huttes avec devant une courette entourée de ronces où séjournent des chèvres et des poules. Il y a peu d'enfants, ils sont scolarisés par les militaires. C'est une population pauvre mais propre et qui n'inspire pas pitié plutôt la sympathie. Si les femmes sont très discrètes et non voilées, les enfants eux s'amuse, comme tous les enfants du monde, de l'agitation qui règne et sont tout sourires quand on s'intéresse à eux.

La libération arrive

25 octobre, la veille de ma supposée libération un Broussard vient me récupérer in extremis à Bouhamama pour me ramener à Batna. Le capitaine Delozane, à ma



Avion Broussard pouvant transporter 5 personnes.

grande surprise, a prévu un pot pour mon départ et me remet un livre « La Bible dans l'art ». Etrange ! Le lendemain je gagne Bône et le centre de Transit où les libérables de l'air comme de l'armée de terre sommes alignés sur un parking et doivent étaler leur paquetage pour voir si nous n'emmenons pas de choses interdites. Certains se font confisquer des souvenirs sans grand intérêt mais qui pour les intéressés avaient une valeur sentimentale certaine. Je retrouve tout d'un coup l'armée qui n'est pas à une mesquinerie près pour ces jeunes qui viennent de passer 30 mois dans le bled et qui ont quelques souvenirs à ramener.



T28 sur le parking de la base de Batna

La trahison du chef de l'Etat

Je trouve un appelé sympa pour partager le voyage de retour qui s'effectue en bateau au départ de Bône. Pour ne pas être à fond de cale nous décidons de faire le voyage sur le pont. Nous voyons avec émotion le bateau s'éloigner de l'Algérie que nous savons inconsciemment perdue par la trahison des hommes politiques. Je ne peux m'empêcher de penser à tous ces jeunes de vingt ans morts pour rien, à tous ceux qui vont encore être tués car nous ne sommes qu'en octobre 1960 et De Gaulle qui pourtant a déjà dévoilé son jeu n'en continue pas moins à pousser les militaires à faire la guerre aux rebelles auxquels il va bientôt livrer ces départements que nous pensions français.

Nous n'imaginons pas pourtant jusqu'où va aller la forfaiture d'un cessez le feu unilatéral le 19 mars 1962, qui sera comme un signal donné au FLN pour assassiner librement tous ceux, et c'était de loin les plus nombreux, qui avaient choisi la France. Sans parler de la terreur, les enlèvements, la torture avec les pires raffinements jamais imaginés pour finir en égorgements et autres massacres pour exterminer et faire fuir, en quelques mois, un million d'européens afin de s'emparer de leurs biens, dans la plus pure tradition de l'islam qui donne aux djounouds le tribut des conquêtes.

Arrivé à Beuzeville je retrouve avec plaisir ma famille mais cette joie est empreinte d'une grande tristesse, celle de l'abandon d'un pays auquel j'ai consacré l'enthousiasme de mes vingt ans et tout cela pour rien et dans l'incompréhension la plus totale des métropolitains qui n'entrevoient absolument pas ce que nous pouvons ressentir et ce que nous avons vécu. Ils s'en fichent royalement.

Je ne peux oublier l'idéal que nous avons servi, la camaraderie dans les épreuves et tous nos amis morts : mes copains de promotion tout autant que Nadra, le petit berger, les dizaines voir les centaines de soldats et de civils que j'ai côtoyé. Maintenant morts pour qui, pour quoi ?

Putsch du 21 avril 1961, dernier piège gaulliste

De Gaulle décide de se rendre en Algérie. C'est une véritable provocation comme De Gaulle les savoure. Le voyage a lieu du 9 au 13 décembre 1960. Il provoque des manifestations violentes mettant aux prises les patriotes et les gardes mobiles. Dans les villes, avec la caution des officiers des SAU (sections administratives urbaines), des bandes dirigées par des fellaghas se répandent dans les quartiers européens en criant « vive De Gaulle !! ». Ces affrontements feront au moins 120 morts, creusant le fossé entre les communautés. Pourtant, De Gaulle est encore accueilli chaleureuse-

ment dans le bled par de nombreuses manifestations d'arabes pro-français particulièrement à Aïn-Témouchent en Oranie. Les militaires encore fidèles à l'Algérie française et les chefs civils essaient de préparer quelque chose mais la surveillance policière rend les contacts difficiles. Coté civils on s'en tient à l'action de protestation de masse : notamment le FAF (Front de l'Algérie Française), constitué en août 1960 sous la présidence du Bachaga Boualem, et qui rassemble 900 000 signatures contre l'abandon. Finalement un putsch est décidé, sous la direction du général Challe, le plus haut des gradés pressentis, le maréchal Juin ayant préféré finir ses jours dans le calme. Le putsch a lieu le 22 avril 1961. Alger est occupé sans un coup de feu par les troupes du 1^{er} REP, puis les autres villes généralement par les parachutistes ou la Légion. Les généraux Salan, réfugié en Espagne, et Zeller rejoignent Challe et Jouhaud. Mais au bout de quelques jours le soulèvement s'enlise, une bonne partie de l'armée est attentiste quand ce n'est pas hostile. Des officiers supérieurs qui avaient senti le vent venir sont partis en permission en métropole pour ne pas avoir à prendre position. Courage, fuyons !!!

De Gaulle dramatise la situation et emploie les méthodes les plus sordides. Il incite par la voie des ondes (c'est le début des transistors) les militaires du rang et les appelés du contingent à arrêter les officiers qu'ils soupçonneraient de « félonie ». Des « soviets », généralement d'appelés, se constituent dans les casernes, noyautés par des éléments du Parti Communiste.

C'est l'échec du putsch qui se termine par la reddition de Challe et de Zeller qui ne veulent pas aller à l'épreuve de force ni appeler la population civile à se joindre au soulèvement militaire. Ils se rendent compte aussi que le putsch est probablement encore un piège tendu par De Gaulle pour épurer définitivement l'armée. Salan et Jouhaud quant à eux, entrent dans la clandestinité et prennent la tête de l'OAS (Organisation Armée Secrète).

Le 1^{er} Régiment Etranger de Parachutistes part au camp de Zeralda en chantant « je ne regrette rien ». De Gaulle va dissoudre ce régiment, le plus prestigieux de tous. C'est le début des grandes purges staliniennes, des condamnations et des exécutions. De Gaulle met en place des « Tribunaux d'exception », à sa botte, auxquels il dicte le comportement et les condamnations à prononcer. Il exige des peines de mort pour les militaires qui se sont opposés à lui en voulant défendre l'Algérie française, au nom des engagements qu'ils avaient pris devant les populations civiles.

De Gaulle a la mémoire sélective. Il oublie notamment que le 18 juin 1940, il a appelé les militaires français à la désobéissance, pour ne pas dire la désertion afin de le rejoindre à Londres.

Il nomme à la tête de « La cour militaire de justice » l'un de ses fidèles compagnons de la Résistance londonienne le général de Larminat. Ce dernier avait d'ailleurs pris publiquement position contre le putsch du 22 avril.

Philippe Roussel

Le 1^{er} juillet 1962 De Gaulle convoque le général de Larminat pour lui donner ses instructions sur la conduite des procès. Au sortir de cet entretien le général de Larminat se rend chez lui, parle à son épouse, s'enferme dans son bureau et se tire une balle dans la tête.

Cette « Cour Militaire de Justice » devait être déclarée illégale par un arrêt du Conseil d'Etat le 19 octobre 1962, mais De Gaulle n'en avait cure et fit prolonger sa validité pour lui permettre de prononcer des condamnations à mort dont celle de Bastien-Thiry.

En métropole, lors du putsch d'Alger, c'est la paranoïa. Michel Debré a fait donner des armes aux communistes qu'il appelle à défendre Paris pour parer à toute arrivée de parachutistes en provenance d'Algérie. En Algérie, Delouvrier accentue l'aide directe au FLN et invite les foules musulmanes à descendre sur les quartiers européens. Tradition bien française depuis la Révolution de 89 d'appeler la populace à descendre dans la rue.

En mai 1961 les pourparlers avec le GPRA reprennent à Evian. Le 20 mai De Gaulle ordonne une trêve unilatérale de l'armée française. Le FLN en profite pour reprendre en main les campagnes, massacre qui bon lui semble et attend que De Gaulle lui livre l'Algérie sur un plateau.

L'armée, totalement épurée par De Gaulle, va désormais avoir un nouvel ennemi à combattre : les européens qui veulent garder l'Algérie française. L'armée sera secondée par les Barbouzes (pour la plupart des repris de justice) et ne dédaignera pas, sous les ordres des généraux Ailleret et Katz, à faire appel le cas échéant à la collaboration du FLN pour mener à bien ses nouvelles missions. C'est ainsi que l'armée fournira au FLN des listes de noms d'européens dont le pouvoir gaulliste veut se débarrasser. Barbouzes et FLN tortureront avec les pires raffinements les patriotes français dans un déchaînement de haine incroyable, avec la caution des plus hautes autorités françaises et bien sûr de De Gaulle qui suit tout cela personnellement, j'allais dire heure par heure.

Le R.P. Jean-Paul Argouarc'h rappelait en 2013 dans une très émouvante homélie prononcée à Ste Odile à Paris, les arrestations arbitraires dont il avait été le témoin. *« J'étais à Alger, je revois l'arrestation de mon père par la police politique, je me souviens de la perquisition de la maison et particulièrement de ma chambre, de mes livres. Mon père est emprisonné puis expulsé en métropole. Son crime, celui d'avoir défendu ses harkis que l'on s'apprêtait à livrer aux fellaghas. Ces harkis qui m'appelaient « le fils du capitaine » et qui étaient mes grands frères à Zéralda. »*

Jean-Pax Méfret, dans ses livres qu'il faut absolument avoir lu, explique comment, pour avoir collaboré à une radio européenne clandestine, il sera à 17 ans expulsé en 1961 d'Algérie et transféré à la prison « Bonne Nouvelle » à Rouen et restera ensuite pendant des années, assigné à résidence, contrôlé étroitement par les RG.

Evian, des accords qui n'en sont pas

Les pourparlers d'Evian piétinent parce que les technocrates gaullistes voudraient garder le Sahara. Le GPRA ne veut rien lâcher. Il aurait tort puisqu'avec De Gaulle c'est la grande braderie. L'OAS s'épuise dans des actions au coup par coup, de portée très limitée et sans plan d'action cohérent tandis que De Gaulle conserve l'avantage.

Le 19 mars, c'est pour De Gaulle la consécration : Mohamed Khider et Krim Belkacem, (qui sera assassiné en 1970), signent pour le GPRA des accords qu'ils ne respecteront jamais d'autant que la guerre interne se développe rapidement entre le GPRA exilé au Caire, Ben Bella en prison à Paris et Houari Boumédiène qui commande ce qu'on appelle « l'armée des frontières » et attend son heure en Tunisie. Tout ce beau monde ne s'estime nullement concerné par ces soi-disant accords.

Pages 6 et 7 : **DEUX ANS DE NÉGOCIATIONS AVEC LE F.L.N.**, par Serge BROMBERGER

0,25 RF
25 francs
Algérie : 0,30 NF
30 francs

LE FIGARO

La Seule
Bazis
chaussettes fines en fil

136^e ANNÉE
N° 5.456

EDITION DE 5 HEURES

LUNDI 19 MARS 1962

78^e JOUR DE L'ANNÉE

MIDI : CESSEZ-LE-FEU EN ALGÉRIE

DEMAIN LE GÉNÉRAL DE GAULLE :
" Qui sait si la lutte et le sacrifice des morts n'auront pas aidé les deux peuples à mieux comprendre qu'ils sont faits pour marcher fraternellement ? "

Accord conclu hier à 17 h. 40 à Évian

- DÉCLARATION GÉNÉRALE : " La coopération de la France et de l'Algérie répond aux intérêts des deux pays "
- BEN KHEDDA A TUNIS : " J'ordonne à toutes les troupes de l'A. L. N. d'arrêter les combats "

• **CET APRÈS-MIDI :** Conseil des ministres à l'Élysée
• **DEMAIN MATIN :** Session extraordinaire du Parlement (message du président de la République, communication du gouvernement, débat)

• **DIMANCHE 8 AVRIL :**
RÉFÉRENDUM
(date probable)

BEN BELLA ET SES COMPAGNONS REGAGNENT RABAT VIA GENÈVE

PAGES 4 à 10 :
Les dépêches de Serge BROMBERGER.

ORDRE DU JOUR DU GÉNÉRAL ANCRET AUX TROUPES :
« CESSEZ LE FEU »

Alger, 18 mars. — Le général Ancret, commandant supérieur des forces en Algérie, a adressé au personnel, à 19 h. 40, à l'issue d'un discours, aux troupes d'Algérie, une lettre d'ordre d'arrêter les combats. Les dépêches régionales relatives au cessez-le-feu ont été reçues à Paris.

En mai 1962, Maurice Allais, prix Nobel de Sciences Economiques, publie une analyse fort critique des « accords d'Evian » qu'il a décortiqués article par article en concluant avec beaucoup de lucidité qu'ils sont un rideau de fumée. Mais bien sûr personne ne prête attention à ses conclusions prémonitoires.

Un gouvernement dit de transition, présidé par Abderrahmane Farès est mis en place en Algérie avec une force locale censée garantir la sécurité des biens et des personnes, les ATO (auxiliaires temporaires occasionnels). Le FLN récupère tous les prisonniers que la France vient de libérer pour reconstituer ses troupes en attendant l'arrivée de « l'armée des frontières ». Ces prisonniers libérés vont constituer les forces

de choc qui commencent, sous le regard tranquille des soldats français, le massacre des harkis et de leurs familles, des anciens combattants des guerres 14-18 et 39-45 et d'une manière générale de tous ceux qui avaient choisi la France, sans oublier bien sûr les enlèvements d'européens et de soldats.

Honte suprême, De Gaulle libère les prisonniers FLN que la France détient mais ne réclame pas les prisonniers français que le FLN garde, en Algérie, en Tunisie ou au Maroc, dans les bagnes, soumis à des conditions de vie ou de tortures effroyables notamment plusieurs centaines d'appelés du contingent. 60% de ces soldats disparaîtront dans des conditions épouvantables et la quasi-totalité des européens enlevés.

Fusillade de la rue d'Isly : un crime d'Etat

Il ne reste plus pour De Gaulle qu'à écraser la résistance de l'OAS dans lequel les européens mettent leurs derniers espoirs.

Le 23 mars 1962, le quartier européen et très populaire de Bab-el-Oued, refuse de laisser des patrouilles de l'armée circuler chez elle, maintenant que De Gaulle a signé l'abandon de l'Algérie. Une première patrouille est désarmée à 8h00 sans incident. A 9h30 le scénario se répète et c'est l'incident.

C'est ce que les autorités attendaient. Immédiatement un bouclage complet du quartier se met en place. Des automitrailleuses puis des chars sont appelés en renfort et tirent sur les façades pendant que les T6 tirent sur toutes les terrasses. La seule gendarmerie reconnaîtra avoir tiré sur la population française plusieurs dizaines de milliers de balles de tous calibres et même 18 obus de 37mm dans un rapport publié par la Revue Historique des Armées en son numéro 268.

Un couvre-feu intégral est imposé. Pendant une semaine tous les logements sont perquisitionnés et ouverts par la force. Tous les hommes de 18 à 40 ans systématiquement arrêtés. Au-dessus de 40 ans c'est à discrétion. La gendarmerie mobile et les CRS qui mènent ces opérations ne reculent devant aucune exaction. Dans un même rapport la gendarmerie se plaindra de la Croix Rouge et des pompiers « qui ravitaillent ouvertement les habitants » et reconnaîtra n'avoir pratiquement pas trouvé d'armes de guerre. Ce sont 20 000 militaires qui seront déployés contre un quartier de 50 000 français. Et le rapport de la Gendarmerie notera : « C'est la dernière fois où l'armée française a engagé des moyens aussi importants contre des français »

C'est dans ce contexte que le 26 mars un défilé pacifique et non armé d'algérois des autres quartiers, s'organise rue d'Isly. Protestant contre le traitement inhumain réservé aux européens il se transformera en tuerie : l'armée française mitraille la population sans défense faisant près de 80 morts et plus de 200 blessés.

Jean-Pax Méfret, devenu grand reporter au Figaro Magazine, a publié le 28 mars 1992, 30 ans après, un dossier accablant avec photos et plan détaillé, positions des tireurs etc. La fusillade durera 12 interminables minutes pendant lesquelles les soldats continuent de s'acharner sur les blessés qui crient ensanglantés « Ne tirez pas ! ».

Le lieutenant Daoud Ouchène, jeune officier berbère, commande la section du 4^{ème} régiment de tirailleurs qui a ouvert le feu, régiment composé à 60% de jeunes musulmans, habitués au djebel et déconcertés en ville. Les ordres sont « d'arrêter la manifestation, au besoin en faisant feu ! ». Par radio Ouchène dit à son capitaine « on me tire dessus, qu'est-ce que je fais ? » : « Ripostez ! ». Aujourd'hui le capitaine dit sa conviction que l'incident était voulu, « était-ce le pouvoir ? » se demande-t-il.

Un tireur situé dans un immeuble, que les militaires ont atteint, sera évacué par deux mystérieux civils suivis par les gardes mobiles et disparaîtra. Il était vietnamien, comme de nombreux Barbouzes, et s'appelait Tra Trong Dey, né à Hanoï en 1932. Pierre Mesmer, ministre de la Défense, se rendra quelques jours après à Alger, non pour rendre visite aux victimes, mais pour « déculpabiliser », selon son expression, les tirailleurs : « Le dénouement de l'affaire algérienne ne pouvait être que sanglant » ajoutant avec le cynisme gaulliste, et comme nous sommes quelques jours après Evian « **Du sceau teinté du sang des victimes** ». Incroyable !!!

Ouchène, qui le 26 mars 62 s'est effondré en larmes, quittera l'armée deux ans plus tard, devenant par décret, Michel Duchène, et le ministre de la Défense lui attribue la Légion d'Honneur !! Durement éprouvé par des dépressions qui l'obligeaient à séjourner en unités psychiatriques, il décède en 1989.

Le dossier accablant de Jean-Pax Méfret n'a nullement été contesté par les Pouvoirs Publics, ce serait difficile car un reporter d'Europe I, René Duval, sur place le 26 mars 1962, a tout filmé et enregistré, y compris les discussions d'Ouchène avec ses sergents. Mais le secret des archives qui devait être levé après 30 ans en 1992, est prolongé de 70 ans.

Tout cela paraît surréaliste et à l'époque j'avais du mal à y croire quand je recevais des courriers d'européens d'Algérie. Pourtant les témoignages sont formels et non contestés. C'est ainsi que dans l'ouvrage « Les aviateurs en guerre », paru aux Editions Grancher en 2000, on peut lire : « le GATAC d'Alger demande au commandant de la 20^{ème} escadre de Chasse de faire décoller une patrouille pour effectuer des tirs sur Bab-el-Oued. Après un passage à basse altitude, le GATAC donnera l'ordre d'ouvrir le feu ».

Et puisqu'on reparle de l'aviation je voudrais citer le témoignage du commandant Galembert basé à Batna rapporté dans « Aviateurs en guerre ». Le 21 mars, deux jours après Evian, celui-ci survole la forêt des Benni-Melloul dont nous avons souvent parlé et constate que désormais c'est le drapeau du FLN, qui deviendra le drapeau de l'Algérie, qui nargue les militaires français. Mais surtout quelques jours plus tard à 50

km au nord de Batna il survole le poste de M'Sil, jusqu'alors tenu par des harkis fidèles à la France. Il y découvre un spectacle effroyable : une cinquantaine d'hommes en noir, les supplétifs, sont allongés sur le sol face contre terre au pied d'une estrade sur laquelle triomphe des représentants du FLN. Des femmes et des enfants parqués sur le côté, assistent à la scène. La patrouille de T28 de Galembert passe et repasse en volant si bas que des arabes jettent des cailloux. Le FLN sait très bien que De Gaulle a donné ordre aux militaires de ne plus intervenir et qu'ils s'y tiennent.

Désarmement par traîtrise et abandon des harkis

Arlette me dira plus tard, nous l'avons déjà évoqué, que les harkis de Khenchela étaient pendus avec des crocs de boucher aux arbres de la place près de chez eux. D'autres harkas seront elles aussi massacrées à Khenchela, ainsi que leurs familles. J'en aurai la confirmation par le général Faivre dont les ouvrages sont particulièrement documentés. Voici quelques brefs extraits des témoignages contenus dans son livre "les combattants musulmans de la guerre d'Algérie" :



Chevaux de la harka de Kenchela sur la place du village. C'est sur cette place que les harkis seront pendus avec des crocs de boucher.

Le chef de Harka, Ferroudj Salah, également maire de Foug Toub, secteur de Khenchela-Batna avait demandé au général Ducornau, commandant le Corps d'armée de Constantine, à être rapatrié en France avec l'ensemble de ses hommes et leurs

familles en disant qu'ils rendraient leurs armes sur le bateau. Le général estimait que le commando de Salah était le meilleur du Constantinois et à ce titre avait défilé sur les Champs Elysées le 14 juillet 1960.

Le dimanche 25 mars 1962 alors que les postes militaires voisins sont évacués et occupés par le FLN, le général D., commandant de Division, déjeune chez Salah et lui redit, en présence du capitaine Rivière qui en témoigne, que sa harka ne sera pas désarmée, ni les autres, et qu'ils seront embarqués avec leurs familles. Cela représente 600 hommes et leurs familles. Le lundi matin, la harka est entourée par des militaires français et désarmée sous la menace de mitrailleuses 12,7 montées sur les véhicules blindés. Les harkis désemparés jettent leurs décorations à terre.

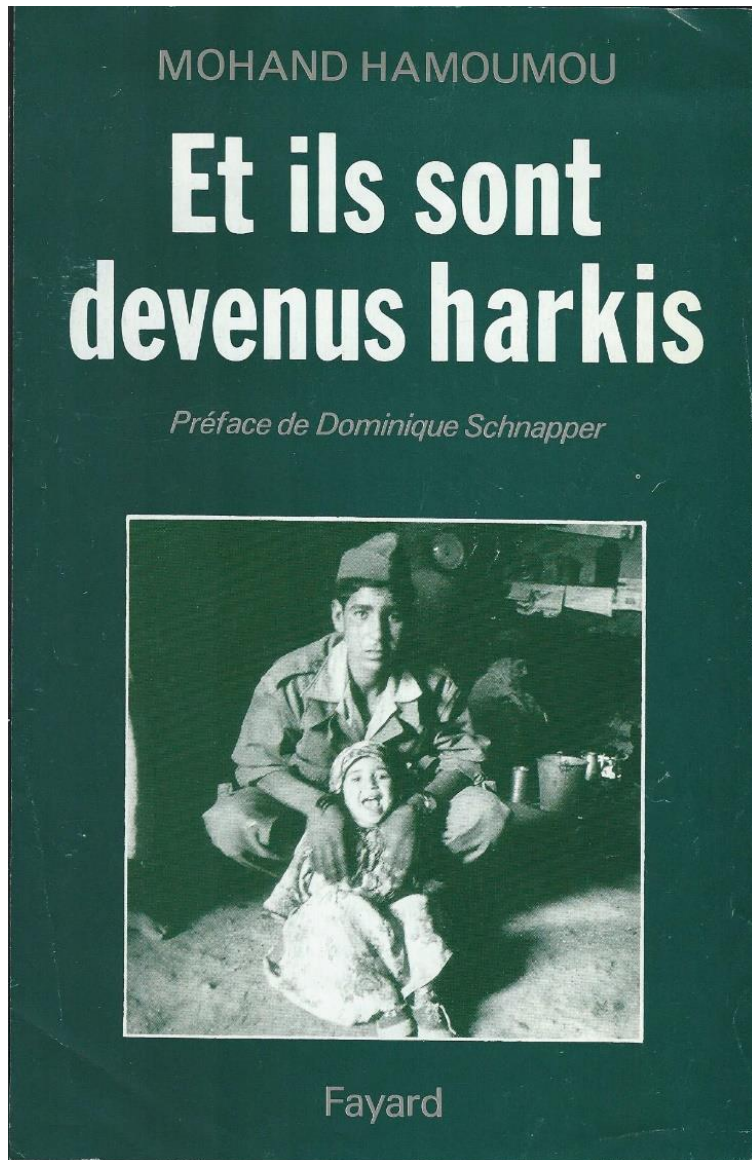
Le lendemain, le maghzen d'Arris, commandé par Abdallah Bouchioua, maire de Tighamimine, là où l'instituteur et le caïd avaient été assassinés en 54, et la harka de Bayou sont désarmées à leur tour. Et ainsi de suite.... Ces quelques exemples montrent le processus officiel, que relate fort bien Maurice Faivre dans ses ouvrages très détaillés sur les harkis, processus qui se répétera dans toute l'Algérie et qui aboutit à l'assassinat très probablement de 150 000 harkis et généralement de leurs familles.

L'odieux Bouteflika, devant lequel nos dirigeants s'aplatissent et qu'on soigne au Val de Grâce, ne craint pas de déclarer en octobre 1999 au micro de radio Beur FM : « pour un harki éliminé, on a éliminé des familles et parfois des villages entiers »

Épuration ethnique

Autre extrait du livre de Maurice Faivre, celui concernant la Harka des Beni Laclen, exemplaire s'il en est, formée à la demande d'un vieux cheikh de tribu, ancien combattant 14-18 et 39-45, une montagne de décorations, écoeuré par les exactions du FLN au début de 1956. Forte de 150 hommes, armée comme une unité régulière, elle n'a jamais perdu une arme ni eu un seul déserteur. Très autonome, commandée par un sergent qui deviendra adjudant-chef, elle fut citée de nombreuses fois. En 1962, cette harka, abandonnée par l'armée française sera horriblement massacrée. Plus de 600 exécutions avec femmes, enfants et vieillards.

Peu de gens savent que Jean-Pierre Chevènement commandait une Harka en Algérie. Celle-ci a été désarmée comme les autres et les harkis massacrés le 20 mars 1962 à Saint-Denis-du-Sig en Oranie, (le lendemain du fameux 19 mars où soi-disant la guerre est finie). Jean-Pierre Chevènement était encore à Oran le 5 juillet 1962. Il a été le témoin de l'assassinat de 800 européens. Selon ses propres révélations il a échappé de peu à un enlèvement. Malgré ce qu'il a vu et ce qu'il sait, il s'est tu. Pourquoi ? (Raphaël Delpard, les oubliés de la guerre d'Algérie).



Jean-Yves Alquier, qui a témoigné dans un excellent livre de l'œuvre pacificatrice de l'armée française, relate ainsi la liquidation de sa SAS : « L'armée est très occupée, on se demande à quoi, elle ne peut assurer directement la protection des suppléants mais seulement les emmener à l'abri dans un quartier excentré de la ville. Là quand le bateau arrivera, on viendra les chercher !...Le FLN les enlèvera avec femmes et enfants, s'emparant de tout ce qu'ils possédaient. On ne leur donne pas à manger et puis un jour, on les expose à la population civile, hommes, femmes, enfants, vieillards, encadrés par L'ALN, lapident et injurient ces braves. Pendant dix jours ces scènes se renouvellent et puis, finalement, on leur dit vous serez tous exécutés, mais au moment de les conduire sur les lieux de l'exécution, une

main amie va délier les cordes du harki qui m'a fait ce récit. Il sera le seul à s'échapper. »

Un dernier témoignage du livre de Maurice Faivre, l'extraordinaire **commando GEORGES**, constitué pratiquement uniquement d'anciens fellaghas. En janvier 1959, le colonel Bigeard prend le commandement du secteur de Saïda où la Willaya V est solidement implantée. Son principal objectif est de délivrer la population de la terreur et de la domination des commissaires politiques du FLN, tout en éliminant les bandes armées. Le lieutenant Georges Grillot lui propose de constituer un commando de rebelles ralliés, comme il en a fait l'expérience en Indochine.

Grillot contacte au Centre de Transit un rebelle, Youcef, qui croit en l'Algérie nouvelle proposée par le général De Gaulle et accepte de travailler à cet objectif. Avec deux autres ralliés, ils sélectionnent une centaine de volontaires parmi les prisonniers. En 1959, le commando atteint 150 hommes, tous des anciens rebelles, et en 1961,

240. Il est à souligner que si l'armée et plus spécialement les parachutistes avaient maltraité les prisonniers, plus encore les avaient torturés, il n'y aurait pas eu autant de ralliements. La devise du commando est à elle seule tout un programme : « vaincre la misère ».

Les résultats sont exceptionnels, en parfaite maîtrise avec les T6 et les hélicos, tel que l'a conçu Bigeard qui était un précurseur en ce domaine comme dans beaucoup d'autres. Le bilan : 1000 rebelles abattus ou faits prisonniers. Le 27 août 1959, la visite du général De Gaulle consacre cette réussite. Il dit à Youcef et à ses hommes : « **Terminez la pacification, une ère nouvelle s'ouvrira pour l'Algérie** ».

Le 11 avril 1962 le commando est désarmé. En mai, 70 membres du commando succombent dans d'horribles supplices, d'autres disparaissent dans les camps de l'ALN où il est vraisemblable qu'ils ont subi le même sort. Quelques-uns pourront être sauvés dont Youcef, récupéré par un aviateur qui enfreindra les ordres pour l'extraire du massacre avec sa femme et ses enfants. Youcef s'installera en Dordogne sur une petite ferme où il s'occupera des anciens du commando qui ont pu s'échapper. Après avoir déjoué plusieurs tentatives d'assassinat il sera finalement abattu par un agent du FLN.

« Créé par un acte de Foi, bâti sur la confiance, cimenté par l'idéal d'une France et d'une Algérie unies dans la fraternité, le commando Georges a disparu dans un climat où le désespoir et la haine l'emportent ». Plusieurs livres furent écrits sur ce commando exemplaire qui illustre très bien l'idéal pour lequel nous nous battions.

Les pires atrocités du XXème siècle

Un lieutenant de la Légion, basé près de Khenchela me dira qu'ils entendaient la nuit les cris des harkis que le FLN faisait rôtir comme des moutons en toute impunité. Le colonel qui commandait précédemment le régiment, fidèle à ses engagements, avait rallié le putsch des généraux. Après la reddition des généraux il avait été, comme ces derniers, dirigé sur la métropole pour y être emprisonné. Son régiment, renvoyé dans ses casernements, y était consigné et n'osait plus intervenir.

Les harkis n'ont pas été simplement exécutés, ils ont été massacrés dans des conditions inimaginables pour un être humain tant soit peu civilisé. Jacques Soustelle, ancien résident général en Algérie, parle « des dizaines de milliers de musulmans torturés, émasculés, écorchés vifs, bouillis, mutilés, coupés en morceaux, écrasés par des camions, familles entières exterminées, femmes violées et enfants égorgés : **il n'y a pas d'autre exemple de telles atrocités dans toute l'histoire du XXème siècle** ».

Le sous-préfet d'Akbou, Jean-Marie Robert dans un rapport adressé en mai 1963 au vice-président du Conseil d'Etat Alexandre Parodi, décrit les massacres de

Philippe Roussel

harkis commis après le cessez-le-feu du 19 mars 1962. Voici un très court extrait de ce rapport :

Les centres de détention du FLN « contenaient environ 2/3 d'ex-supplétifs et 1/3 de civils (des maires, des conseillers généraux, des conseillers municipaux, des chefs de village, des anciens combattants et en plus ceux qui avaient été dénoncés, à tort ou à raison, librement ou sous la torture, comme ayant travaillé avec la France). Durant cette première purge, un conseiller général, dont le président du comité FLN m'avait dit à plusieurs reprises avant mon départ qu'il avait toute l'estime de la population, mais qu'il avait par conviction toujours pris position pour la France, a été arrêté le 1^{er} août et enterré vivant, la tête dépassant et recouverte de miel, en compagnie de plusieurs autres détenus dans le camp d'Aïn Soltan près de Bordj Bou Arreridj, devant ses 350 codétenus. Son agonie, le visage mangé par les abeilles et les mouches, dura 5 heures. »

Je cite quand même un autre extrait de ce rapport officiel: *« La population n'a participé aux supplices que de quelques dizaines de harkis, promenés, habillés en femmes, nez, oreilles et lèvres coupés, émasculés, enterrés vivants dans la chaux ou même dans le ciment, ou brûlés vifs à l'essence. Cependant les supplices dans cette région n'atteignirent pas la cruauté de ceux d'un arrondissement voisin à quelque quinze kilomètres de là : harkis morts crucifiés sur des portes, nus sous le fouet en traînant des charrues, la musculature arrachée avec des tenailles [...] Des femmes furent tuées pour le seul fait d'avoir reçu des soins dans des infirmeries militaires. »*

A noter que la majorité des membres de l'ALN de l'été 1962 sont des « marsiens », c'est-à-dire qu'ils se sont engagés dans l'ALN après le 19 mars 1962 ou des hommes rentrés du Maroc, de France et de Tunisie.

Autre notion très importante qu'il faut prendre en compte : *« La pratique de l'épuration comme élimination de l'impur, écrit Mohamed Harbi, est emprunté à la tradition islamiste et le recours à la terreur vise à développer le sentiment de solidarité nationale, à briser les particularismes ».*

En 1982, « découverte » d'un charnier à Khenchela. On parle de 4000 squelettes dont des femmes et des enfants, charnier aussitôt attribué à la France par le gouvernement algérien qui rappelle que la Légion a toujours séjourné près de Khenchela, accusations reprises en chœur par toutes les « bonnes âmes » habituelles. Ces « révélations » sont reprises notamment par le journal Libération du 3 mai et du 4 juin. Et puis c'est rapidement le grand silence, d'autant que le charnier a été découvert à l'emplacement du stade, dans un lieu public, pratique habituelle du FLN pour torturer, humilier et mettre à mort les populations fidèles à la France. Ainsi brusquement on n'entend plus parler de rien, et pour cause, avec tous les massacres perpétrés par le FLN mieux vaut étouffer l'affaire et d'ailleurs il ne sera plus jamais question d'évoquer la découverte de charniers en Algérie.

Une fin tragique

Le 8 avril 1962, De Gaulle se fait à nouveau plébisciter par un referendum, organisé en métropole seulement. Les « accords d'Evian » sont ainsi ratifiés par le « peuple français ». Les généraux Jouhaud et Salan entrés dans la clandestinité sont arrêtés. L'exode des français d'Algérie se déroule dans les pires conditions au milieu de l'indifférence, quand ce n'est pas de l'hostilité générale. Les fellagas achèvent de prendre possession de l'Algérie et des biens de tous les ressortissants européens.

Le 5 juillet, date anniversaire de la capitulation du Dey d'Alger, le FLN proclame l'indépendance. Pour fêter l'événement, un massacre retentissant d'européens a lieu à Oran le jour même, faisant probablement près de 3 000 victimes, tandis que les enlèvements se multiplient et que se poursuit le supplice des harkis. Il est horrible de constater que conformément aux ordres donnés par De Gaulle lui-même, fort bien relayés par ses sbires, Mesmer et Joxe par exemple, l'armée laissera, sauf à de rares exceptions près, se perpétrer sous ses yeux ces massacres.

Alain Peyrefitte, dans son livre « C'était De Gaulle », rapporte ces propos du Chef de l'Etat : « Si les gens s'entre massacrent, ce sera l'affaire des nouvelles autorités ». Au mépris des soi-disant « accords d'Evian », et tout simplement du devoir le plus élémentaire de protection des ressortissants français.

A Oran le général Katz, que l'on surnommait « le bourreau d'Oran », disposait de 15 000 hommes en armes et il était particulièrement bien informé de ce qui se passait. Seuls quelques officiers courageux, comme le capitaine Gillis, enfreindront les ordres et sauveront des civils embarqués par le FLN et voués à la mort.

Raphaël Delbard, dans son livre publié en 2003 « Les oubliés de la guerre d'Algérie » cite le cas presque unique de Rabah Khélif, lieutenant d'origine berbère, qui désobéissant aux ordres reçus quitte sa caserne avec 300 hommes et se rend en un lieu où on lui a signalé que 400 européens sont détenus par l'ALN. Ceux-ci attendent effectivement d'être embarqués dans des camions à destination du « Petit Lac » où ils auraient été assassinés. Rabah Khélif encercle les soldats algériens, fait libérer les européens encore valides et récupère les blessés pour qu'ils soient soignés à la caserne. Tout cela sans tirer un coup de feu. Comme quoi l'armée pouvait sans problème intervenir.

Pourquoi tous les autres officiers sortis de Saint Cyr, Saumur ou de je ne sais où, qui avaient prêté tous les serments de fidélité que l'on veut à la parole donnée, ont-ils laissé se faire devant leurs yeux de tels massacres alors qu'il leur était facile d'intervenir. Bien sûr Gillis sera « rappelé à l'ordre » par sa hiérarchie, mais au moins il peut dire qu'il a fait son devoir d'être humain et de soldat. Rabah Khélif sera lui félicité par son colonel.

L'épuration ethnique auquel s'est livré le FLN avec la bénédiction gaulliste est fort bien détaillée dans plusieurs ouvrages parus assez récemment comme « La Phase finale de la guerre d'Algérie » et « La tragédie dissimulée », de Jean Monneret ; « Les oubliés de la guerre d'Algérie, les dossiers restés secrets » de Raphaël Delpard ou encore « Un silence d'Etat » de Jean-Jacques Jordi.

Je conseille plus spécialement la lecture de l'ouvrage de Raphaël Delpard, paru en 2003 aux éditions Michel Lafon. L'auteur fournit les documents officiels à l'appui de ses enquêtes et cite pour les hommes politiques ou les militaires, les ordres qu'ils ont donnés. Le livre de Delpard n'a jamais été contesté devant aucune juridiction, ni dans la presse. Celle-ci s'est contentée de ne pas en parler.

Concernant les massacres d'Oran il cite notamment les témoignages de plusieurs personnes ayant fait des dépositions officielles. Madame Ezagoury par exemple rapporte que les femmes musulmanes étaient les plus terribles. Quand un européen était enlevé, elles disaient aux hommes de l'ALN : « Laisse le nous ». Poussant leurs sinistres youyous, elles lui crevaient les yeux ou lui lacéraient le visage jusqu'à ce qu'il ne ressemble plus qu'à une plaie vivante. Puis elles l'abandonnaient sur le trottoir, où il mourait dans d'atroces douleurs et se jetaient sur une autre proie.

Un autre témoin demande ce que sont devenues les mille personnes parquées dans le stade d'Oran. Tout le monde sait que le « Petit Lac », devenu aujourd'hui un parking, a été le principal charnier d'Oran. Un journaliste étranger parle de « L'horreur derrière les portes closes ». Une patrouille militaire française découvre dans un abattoir, 41 corps d'européens, tous « saignés à blanc », pour récupérer leur sang pour les hôpitaux musulmans.

Le 2 juillet 1962, le Maréchal Juin déclare : « **La France est en état de pêché mortel et connaîtra un jour le châtement** ».

Police française et barbouzes avec le FLN

Dans « Un silence d'Etat », Jordi confirme la collaboration ouverte de la police française anti-OAS (mission C) et du FLN. Son livre impartial est accablant pour les autorités françaises. Mais ce qui m'horripile le plus et nourrit mon ressentiment contre le pouvoir gaulliste c'est le problème des enlèvements. Il témoigne de la perversité des services officiels français, ministères, ambassades...à tous les échelons : aller jusqu'à faire disparaître l'existence même de survivants.

Les autorités françaises connaissaient la plupart des centres d'internement et d'extermination que ce soit avant l'indépendance ou après. Elles avaient les moyens

juridiques et humains de récupérer les personnes abusivement détenues, l'armée française étant toujours présente en Algérie plusieurs années après l'indépendance, conformément aux « accords d'Evian », qui étaient censés garantir la vie des personnes.

C'est donc bien de propos délibérés que De Gaulle a décidé de laisser massacrer ces français, européens ou arabo-berbères, de les abandonner dans les bagnes du FLN, les femmes, pour assouvir les besoins des djounouds, avant de les égorger, quand ils les estimaient « hors d'usage ». Comme le déclare aujourd'hui un certain nombre de chercheurs indépendants il s'agit bien d'un **crime d'Etat perpétré par la France**.

Le capitaine Leclair alerta l'opinion publique dès l'indépendance de l'Algérie en faisant paraître un document : « Disparus en Algérie ». Les camps de travaux forcés et les prisons y sont clairement identifiés. A noter que les enfants furent enlevés en grand nombre, en particulier les petites filles qui étaient vendues à des marchands nomades. Ceux-ci en ont fait leurs femmes et leurs esclaves.

Fondateur en 1967, avec le colonel de Blignièrès, de « l'association pour la sauvegarde des familles de disparus », Mgr Pierre Boz, aumônier des Kabyles chrétiens, a mobilisé de vrais talents d'agent secret pour localiser et exfiltrer des femmes européennes qui étaient encore séquestrées par le FLN dans la région d'Oran, 5 ans après le soit disant « cessez le feu ». Il est retourné à plusieurs reprises en Algérie et circulait en bourricot pour passer inaperçu.

Le 26 janvier 1971, Houari Boumédiène, président de la république algérienne, déclare au journal L'Eclair : « A Paris on semble oublier que nous détenons un très grand nombre d'otages français. Quand il le faudra, nous en communiquerons la liste à la presse, d'où une émotion considérable en France. Alors pour obtenir la libération de ces otages, il faudra y mettre le prix ». Cette déclaration ne fut jamais, ni reprise, ni exploitée par nos dirigeants.

Dans « Les oubliés de la guerre d'Algérie », Raphaël Delpard, raconte : « Le fameux rallye Paris-Dakar est passé voici quelques années par l'Algérie. Un motard qui participait à la compétition a vu dans des villages des rassemblements de nomades avec des femmes au physique européen...A l'aide de gestes, elles lui faisaient comprendre que lorsqu'elles étaient enfant, elles avaient été enlevées ». Et Delpard ajoute « Il ne serait pas surprenant que des prisonniers, enfants à l'époque des faits, eussent survécu ».

En 1986, le débat sur les survivants a été relancé avec la publication d'une lettre émanant du Comité international de la Croix Rouge, indiquant que 700 français seraient toujours retenus prisonniers en Algérie. L'auteur de la lettre, A. Conod sera contraint d'apporter un démenti et muté à Hanoï. Les dossiers concernant les « Enlèvements des Français 1962-1970 » sont au centre des Archives de Nantes mais non consultables.

Philippe Roussel

Il est difficile de savoir dans l'horreur ce qui vous révolte le plus. Comme ce n'est pas possible de citer les centaines de cas sur lesquels il existe des renseignements précis, j'apporte en annexe deux témoignages émouvants et significatifs: celui de notre ami Jean-Claude Dabrowski et celui d'André Aussignac, un appelé du contingent.

Je me suis particulièrement intéressé aux appelés du contingent faits prisonniers ou enlevés par le FLN, notamment après les « accords d'Evian ». Un ouvrage vient de paraître sous la plume de Raphaëlle Branche, maître de conférence à Paris I et connue pourtant pour ses sympathies et celles de ses amis pour le FLN. Son livre « Prisonniers du FLN », paru en 2014 est accablant pour le gouvernement français.

Jean-Yves Jaffrès a, lui aussi, fait un travail minutieux dans « Les militaires français prisonniers du FLN ou disparus en Algérie ». L'un et l'autre arrivent aux chiffres incontestés de 60 % des militaires français, essentiellement des jeunes appelés, qui moururent en captivité et cela souvent avec les pires sévices que l'on puisse imaginer et 80% des civils enlevés massacrés. Ils estiment que 500 soldats du contingent ont été faits prisonniers et que seulement 150 peuvent être considérés comme libérés ou évadés.

En 2012, Roger Holeindre, combattant d'Indochine et d'Algérie, s'interroge dans le journal Présent du 18 juillet : « Personne ne s'inquiétera jamais des quelque 300 soldats faits prisonniers, qui ne furent jamais rendus alors que de sources sûres il est connu que les plus jeunes, les plus beaux, tel ce jeune pilote de Chasse, blond aux yeux bleus, qui se suicidera après des semaines d'horreur, furent promenés de katiba en katiba et servirent, jour et nuit, de passe-temps sexuel à leurs geôliers ».

Crime contre l'humanité et génocide



Il est d'ailleurs à noter que le 19 mars est commémoré aujourd'hui en Algérie comme la victoire du FLN sur l'armée française comme l'illustre les timbres commémoratifs de la poste algérienne intitulés « Fête de la Victoire ».

La FNACA ,Fédération nationale des Anciens Combattants d'Algérie, fête maintenant le 19 mars 1962, les soi-disant accords d'Evian, qui pour eux constituent la fin de la guerre d'Algérie alors que c'est le début du permis implicite donné par De Gaulle au FLN de massacrer les populations civiles fidèles à la France et pratiquement tous les harkis et leurs familles, de semer la terreur dans la population d'origine européenne par les enlèvements et les égorgements, pour **forcer le million d'européens à fuir en quelques mois**(« la valise ou le cercueil ») en laissant tout derrière eux, leurs biens mais aussi leurs morts et les disparus.



C'est non seulement un crime contre l'humanité mais c'est aussi dans sa forme exterminatrice un génocide, perpétré certes par le FLN mais avec la caution de De Gaulle qui intimera l'ordre à l'armée de laisser faire. **Il faut bien voir que le FLN n'aurait jamais pu s'emparer de l'Algérie si De Gaulle n'avait pas au préalable décapité l'armée, autorisé le massacre des harkis qu'il avait fait préalablement désarmer, persécuté les patriotes français au point d'en donner les listes au FLN (quelque 3000 noms) pour qu'il les assassine quand les Barbouzes n'avaient pas réussi à le faire.** Est-ce un des accords secrets d'Evian ? Accepté par ceux que l'on appelle abusivement des « négociateurs » : Joxe, Buron, de Broglie.

Enfin il est indécent de parler pour l'Algérie des « Rapatriés », car personne n'a jamais été rapatrié. C'est un exode sans précédent dans l'histoire de la France. Pendant les mois d'avril, mai et juin 62, la population civile va s'entasser sur les quais des ports et les aéroports pour tenter d'obtenir, souvent au prix fort, une place afin de fuir les massacres.

Une guerre juste

Nous nous sommes battus pour une cause juste, pour toutes ces populations qui aimaient la France, leur Patrie, l'avaient servi au cours des deux grandes guerres mondiales, avaient largement participé à la libération de la France en débarquant en 43 en Italie, en Corse puis en Provence. Pour que tous ces français par le sol et par le sang versé, ne tombent sous le couteau des égorgeurs. Finalement ces français d'Algérie, européens, arabes ou berbères, étaient peut-être les seuls qui aimaient vraiment la France. Car peut-on dire qu'un français de métropole aime son pays quand il abandonne, sans le moindre scrupule, une partie de son territoire et de sa population. Malgré les conditions extrêmement difficiles du terrorisme, la France a mené une guerre loyale. Contrairement aux idées reçues on peut faire une guerre juste que ce soit envers les ennemis ou les civils. Ceux qui déclarent aujourd'hui avoir commis ou assisté à des actes qu'ils déplorent maintenant, qui croient pouvoir se retrancher derrière les ordres reçus, n'ont tout simplement pas eu le courage d'assumer leurs responsabilités et s'il le fallait de dire NON.

Ne pas occulter l'histoire de l'Afrique du nord

Permettez-moi maintenant de faire un retour sur l'Histoire de l'Afrique du Nord, complètement occultée aujourd'hui. Cela me paraît essentiel car on ne peut parler d'un pays sans le situer dans son évolution historique. A se focaliser sur une courte période on dénature le jugement porté.

Savez-vous que les Phéniciens sont présents en Afrique du nord dès le IXème siècle avant Jésus-Christ. Ils fondent Carthage qui devient la capitale. Ils créent l'alphabet et l'écriture de droite à gauche, adoptée plus tard par les arabes. Les Phéniciens seront chassés par les Romains à l'occasion des guerres Puniques.

Grenier à blé de Rome

A partir de 146 avant Jésus-Christ et pendant 6 siècles les Romains assurent l'unité et le développement de l'Afrique du Nord. Ils vont faire de ce pays la plus riche contrée du monde antique, devenu le grenier à blé de Rome. De nombreuses villes importantes, dotées de monuments impressionnants, sont édifiés jusqu'aux portes du désert, comme en témoignent les villes de Timgad (partie nord des Aurès, qui sera le siège d'un évêché), Tebessa (sud est des Aurès) ou Lambèse (nord des Aurès). L'art et la culture se développent et les Berbères adoptent la langue latine.

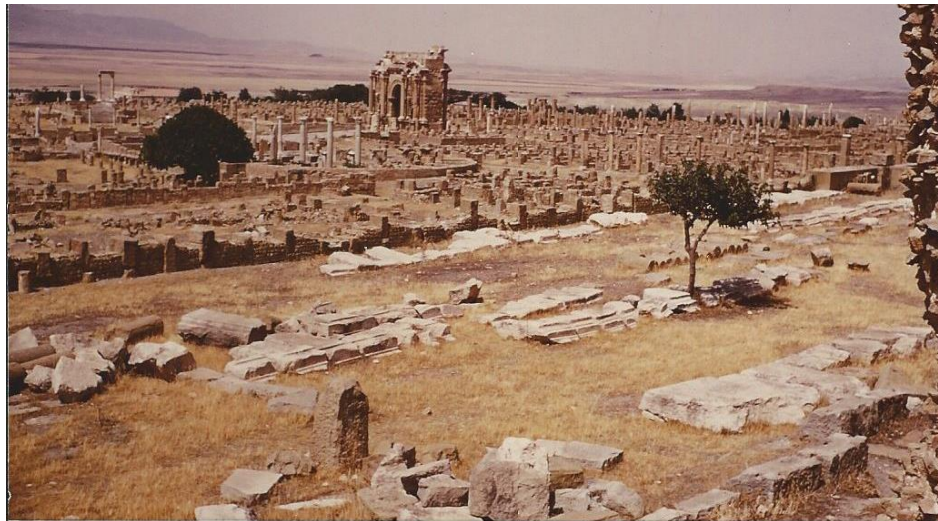
Terre chrétienne



TIMGAD : Le Capitole

Malgré les persécutions romaines et le schisme Donatiste, l'Eglise d'Afrique du Nord se développe. Le premier Concile africain se tient à Carthage en 220 : 70 évêques d'Afrique proconsulaire et de Numidie y participent. Après que l'empereur Constantin ait proclamé la liberté du culte par l'édit de Milan (313), le christianisme se répand dans tout l'empire romain et l'Afrique du Nord devient terre chrétienne. Les conversions ne concernent pas seulement les romains mais aussi les populations locales (berbères en particulier, très réceptifs). On parle de 150 évêques dans toute l'Afrique du Nord entre les années 250 et 300 et 700 évêques à l'apogée du christianisme (Vème et VIème siècles) dont 300 évêchés pour ce qui sera plus tard l'Algérie. C'est à Carthage que commence la première traduction de la Bible en latin.

L'Afrique du nord fournira à l'Eglise des personnages importants dont le plus connu sera **Saint Augustin**: né à Souk-Arras d'un père romain et d'une mère berbère, ardente chrétienne (future **Sainte Monique**).



TIMGAD: Vue générale avec l'arc de Trajan au centre

Saint Augustin fut évêque d'Hippone (Bône), la seconde ville en importance après Carthage. Saint Augustin, par ses écrits, ses enseignements et ses réalisations fera d'Hippone un des pôles de la chrétienté occidentale.

Philippe Roussel

Moins connu, **Tertullien**, naquit entre 156 et 160 à Carthage et malgré les persécutions devient chrétien. Tertullien a beaucoup écrit (Patrologie latine, Apologétique...). Polémiste avant tout, Tertullien n'en est pas moins un théologien. **Saint Cyprien** naquit lui aussi à Carthage au début du III^{ème} siècle. Il fut professeur de rhétorique avant sa conversion. Prêtre puis évêque de Carthage, son œuvre est considérable. Il subira le martyre en 257.



TIMGAD

Presque inconnu de nos jours, **Saint Gélase 1^{er}**, pape d'origine berbère, mort en 496, surnommé le « saint Augustin de l'administration de l'Eglise », est un grand pape qui organisa l'Eglise avec une particulière clairvoyance. Complètement oubliée également, **Sainte Perpétue**, martyre en 203 sous l'Empereur Sévère, figure au Canon de la Messe

Au V^{ème} siècle les Vandales, originaires de Hongrie, bousculent l'empire romain et pénètrent en Afrique du Nord en 430, attirés par la richesse du pays. Ils passent par l'Espagne et Gibraltar. Un siècle plus tard ils sont chassés par les byzantins. La religion chrétienne sera, comme dans tout l'empire romain le seul élément stable (pas simplement au plan religieux mais aussi social et politique). De nouvelles églises, des basiliques et des monastères sont construits en Afrique du Nord.

L'islam « par le feu et par le sang »

A partir de 622, Mahomet parti de Médine(en Arabie) propage l'islam « par le feu et par le sang », entreprenant la conquête du Bassin-Méditerranéen : Perse, Syrie, Judée, Egypte, Lybie puis Maghreb. Après la prise d'Alexandrie commence un mouvement d'exode des chrétiens vers les îles voisines et l'Italie, migration qui s'amplifiera au fur et mesure des conquêtes. Les arabes mettront plus de 50 ans à conquérir le Maghreb, au cours de 8 campagnes très violentes. On peut s'interroger sur les défaites successives des Byzantins. L'une des causes principales en fut sans nul doute le

manque de liaison entre la capitale et les provinces. Les Byzantins n'étaient pas les seuls à mener la lutte contre l'envahisseur. Certaines tribus berbères opposèrent une résistance farouche. La fameuse héroïne berbère connue sous le nom de Kahina(ou Kahena), encore appelée « reine des Aurès », y tint une place centrale. Après avoir battu les arabes près de Aïn-Beida (au nord des Aurès) elle les poursuit jusqu'à Gabès, boutant ainsi hors du pays les envahisseurs qui se replièrent sur Tripoli.

Pour comprendre la victoire finale des musulmans il faut prendre en compte la dimension « guerre sainte » : il ne s'agit pas simplement de conquérir des territoires mais de soumettre la population au joug de l'islam : c'est la conversion ou la mort. Des dizaines de milliers de captifs sont enrôlés de force dans l'armée ou envoyés en esclavage. C'est pourquoi en 714, après leur 8ème campagne les arabes sont maîtres du Maghreb. Dans un tel contexte les chrétiens ne pourront subsister, la hiérarchie épiscopale disparaît, des assemblées de chrétiens subsistent encore quelques temps apparemment sans pasteurs.

Le Maghreb sombre dans l'anarchie et la pauvreté

En islamisant le Maghreb les arabes y apportent leurs dissensions internes aggravant celles qui existaient déjà avec les Berbères. L'Afrique du Nord sombre dans l'anarchie et la pauvreté. L'élan de conquête ne faiblit pas et les musulmans envahissent l'Espagne, passent les Pyrénées, ravagent l'Aquitaine, la vallée du Rhône et montent jusqu'à Tours. Ce n'est qu'en 732 que la marée de l'invasion arabe sera arrêtée à Poitiers par Charles Martel.

Le Maghreb qui vivait jusqu'alors dans l'aire d'influence de l'Occident chrétien, qui en assurait la prospérité, bascule sous la coupe de Damas et de la puissante dynastie des Omeyyades. Les musulmans mettront l'Espagne en coupe réglée pendant 7 siècles. Juifs et chrétiens seront réduits à la condition de dhimmis, c'est-à-dire qu'ils seront marginalisés (ils ne pouvaient accéder aux fonctions administratives et encore moins militaires) et soumis à un impôt spécial. S'ils affichent leur foi ils sont exécutés. En témoigne les nombreux martyrs de cette période. Il est donc faux de dire qu'il y a eu cohabitation. Quant aux merveilleux palais de Grenade ils ne seront pas l'œuvre des musulmans mais des artisans chrétiens amenés d'Orient par les arabes.

Le schisme d'Orient (1054) portera un coup très dur à la chrétienté, tout comme la chute de Constantinople (ancien Byzance) tombée aux mains des Turcs en 1453. Les Espagnols tenteront ensuite de libérer le Maghreb, Bougie notamment, mais sans réel succès durable. Les premières reconquêtes sont l'œuvre des Normands qui sont appelés pour défendre la Sicile et finiront par l'administrer(1091). Les normands tentèrent de reprendre certains ports du Maghreb. C'est peut-être l'époque où les derniers chrétiens quittèrent le Maghreb pour la Sicile. Les Normands ne purent se maintenir. Ils furent chassés par les Almohades qui eux mêmes avaient délogé d'Espagne et du

Maroc les Almoravides. Les derniers juifs et chrétiens n'eurent le choix qu'entre la conversion à l'islam ou la mort. Une partie se fit musulmane et le reste fut mis à mort.

Ainsi s'achève l'Eglise d'Afrique qui représente quand même presque un millénaire dont 500 ans très florissant et 500 ans d'agonie sous le joug musulman

La France intervient en Afrique du Nord

Le point de départ est constitué par la réaction internationale contre le brigandage maritime des Barbaresques, c'est-à-dire des Turcs vivant en Afrique du Nord. En 1830, l'Afrique du Nord est divisée en un pays indépendant, de structure féodale, le Maroc (Empire Chérifien), et deux territoires théoriquement rattachés à « L'Homme Malade », l'Empire Ottoman. A Tunis règne en maître un Bey et à Alger un Dey. Ils disposent de bandes armées, les Janissaires, confinant dans l'intérieur des terres les arabo-berbères originaires du pays. Ils vivent essentiellement des razzias et en particulier de la piraterie. Menant des expéditions jusqu'à assez loin dans la vallée du Rhône, en Espagne, vers Gênes, etc....Ils volent les marchandises et réduisent les équipages en esclavage.

Les Nations d'Europe paient un tribut élevé pour gagner la liberté de circuler. En 1818, le Congrès d'Aix-la-Chapelle prohibe la piraterie. Le Dey d'Alger s'en soucie peu. Il s'inquiète plutôt de la lenteur de recouvrement de certaines créances en France, ignorant les règles de procédure, il est fort irrité. Le 30 avril 1827, le consul de France à Alger a une altercation avec le dey et reçoit de lui un coup de chasse mouches.

L'idée est lancée d'une expédition de police, doublée d'un blocus. En 1829, une mission de conciliation échoue : le navire français s'échappe sous les salves d'artillerie. L'Angleterre est hostile à toute intervention. Le 7 février 1830, un plan de débarquement est adopté. Le ministre Polignac déclare : **Notre but est un but d'humanité. Nous poursuivons l'abolition de l'esclavage des chrétiens, la destruction de la piraterie, la suppression humiliante des tributs** ».

En dépit des menaces anglaises le débarquement a lieu à Sidi-Ferruch le 18 juin 1830, et s'achève par la capitulation du Dey le 5 juillet. Point à noter : l'acte de capitulation prévoyait le respect par la France de la religion musulmane. Il garantissait aussi le respect des biens acquis.

En tant qu'entité l'Algérie n'existe pas. Le mot même d'Algérie n'a été inventé qu'en 1842, sur ordonnance royale. Il s'agit d'un territoire d'occupation Turque, mêlant diverses ethnies unifiées par l'islam, lequel a été imposé par la violence : Berbères, Arabes des divers courants d'invasion, Turcs, juifs originaires de la diaspora. Au total environ 5 millions d'habitants.

Le droit à la colonisation

Le droit de colonisation a été clarifié au XVI^{ème} siècle par les théologiens Suarez et Vitoria. Ses principes demeurent permanents. Le droit de coloniser se fonde sur l'application des principes concernant le droit de propriété au cas particulier des peuples. La terre est un élément du Bien Commun de l'humanité. Elle doit être travaillée. Si elle n'appartient à personne, elle peut être occupée et appartient au premier occupant. Si elle appartient à des occupants théoriques, mais qui s'en désintéressent, ou encore, qui refusent sans motif raisonnable l'accès aux biens qu'elle renferme, elle peut être administrée, dans le Bien des citoyens, tant indigènes qu'immigrants, par une autre personne. Peu importe qu'ultérieurement la puissance administrante donne son autonomie ou intègre le pays colonisé : c'est un autre problème.

Un autre élément du droit international vient justifier certaines interventions : **le secours apporté aux victimes de la tyrannie exercée dans un autre Etat**, ou encore la **défense collective contre la piraterie**. Ce droit reconnu par tous les théologiens est unanimement admis.

L'évolution de l'Algérie

L'occupation de l'Afrique du nord est d'abord restreinte à une présence militaire sur les côtes. Cependant la population civile commence à s'implanter et à défricher les terres incultes. La conquête militaire s'étend vers l'intérieur où les chefs de tribus ne respectent pas la « Capitulation ». Abd-el-Kader se soumet en 1847, la Kabylie en 1857. Le peuplement s'étend. Les villes sont administrées comme en France tandis que dans les campagnes s'implantent les Bureaux Arabes. En 1848, l'Algérie est déclarée former un bloc de 3 départements français. A noter que Napoléon III, assez curieusement, encouragera l'islam.

Au niveau économique citons quelques chiffres des années 50. Sur les 21 000 « colons » européens, il y a 7 000 agriculteurs de moins de 10 ha, 14 000 de 11 à 200 ha, 87 de 200 à 2 000 ha et seulement 33 qui ont plus de 2 000 ha (généralement sociétés anonymes à capitaux plus ou moins étrangers). Les salaires des ouvriers agricoles sont supérieurs aux revenus des fellahs indépendants. Le développement économique global de l'Algérie est incomparablement supérieur à la situation sous l'empire ottoman et toute la population en profite.

Avant de porter un jugement négatif sur la condition des ouvriers agricoles en Algérie, il faut se rappeler qu'elle était la situation des employés de ferme en métropole

Philippe Roussel

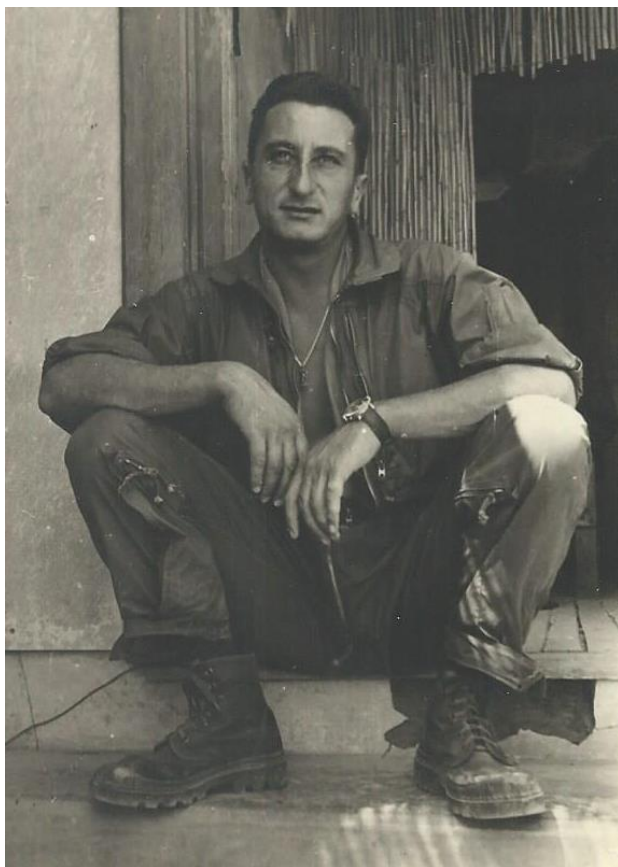
avant la guerre 14-18 : logés dans des conditions souvent désastreuses (par exemple une case dans l'écurie), nourris certes mais pratiquement pas payés.

Le problème de l'islam est important : c'est une religion collectiviste et fataliste. En Afrique du nord l'islam était en décrépitude et il était possible de prêcher la vraie Foi et ses conséquences civilisationnelles, favorables au développement économique et humain, tout particulièrement en ce qui concerne la condition de la femme. Or les gouvernements français successifs feront tout le contraire et subventionneront les imams, ouvriront des écoles coraniques et des mosquées. Le père de Foucault avait dit en 1912 que si une telle politique continuait, dans moins de 50 ans, la France s'en irait d'Algérie.

Peut-être faudrait-il réaliser que les Pouvoirs Publiques mènent en France depuis plusieurs décennies une politique identique en favorisant, voir en subventionnant l'islam au travers de la création de mosquées et de centres coraniques dit culturels. Aux mêmes causes les mêmes effets à prévoir.

Après ces rappels historiques, revenons à la guerre d'Algérie et si vous me permettez je voudrais tout d'abord rendre hommage à cet aviateur dont nous avons parlé à différentes reprises, Michel POINET.

Michel Poinet, aviateur exceptionnel



J'avais établi avec Michel Poinet une réelle complicité et il me fera l'honneur de venir avec sa femme et ses deux enfants à mon mariage avec Hélène, le 30 décembre 1960. Nous reverrons Poinet après son retour d'Algérie et son départ de l'armée. A 82 ans, l'armée lui a remis en 2012 la légion d'Honneur, au sous-officier certainement le plus décoré de l'armée de l'air, il était plus-que temps !

« Michel Poinet est entré dans l'armée de l'air à tout juste 18 ans et y fera une carrière de 17 ans. Sa spécialité d'origine l'amène à côtoyer des pilotes et très vite il veut être aux commandes d'un avion. Après sa réussite au concours, le stage de pilotage au Ca-

nada, le brevet de pilote en 1953, il arrive en unité : Algérie, Tunisie, Creil. Dès 1957, il repart en Algérie et se retrouve aux commandes d'un T6. Il y effectuera 796 missions de guerre représentant 1622 heures de vol.

« Car ce pilote de chasse devient vite un combattant intrépide, un vrai guerrier, volontaire et courageux, imprégné de sa mission. Il sera un brillant pilote, maîtrisant son avion avec une dextérité remarquable. Au mépris de tous les dangers, il harcèle les rebelles, traversant à basse altitude leurs tirs de mitrailleuses. Ses résultats et bilans sont impressionnants. Mais, le 25 août 1957, son avion est touché. Il le ramène au terrain non sans difficulté : le T6 est troué en de multiples endroits. C'est la premièremais pas la dernière, car l'avion du sergent Michel Poinet sera atteint 10 autres fois en d'autres circonstances, avec parfois l'obligation de se poser dans le djebel, sur le ventre, avec tous les risques et périls que cela comporte... Autant de dates dont se souvient Michel Poinet qui chaque fois, a échappé à la mort ou à la captivité.

Mais la date du 7 juin 1960 est celle qui reste la plus gravée dans sa mémoire. Dans le massif des Aurès pris sous des tirs intenses, le T6 est gravement touché et prend feu : c'est le crash violent, un choc brutal. (Que nous avons relaté précédemment)

« Parmi ses 8 citations, on relève : Brillant sous-officier pilote de chasse, qui a suscité l'admiration de ses chefs par sa grande conscience professionnelle et son courage exemplaire. A maintes fois eu l'occasion de se signaler par sa compétence et son ardeur au combat. Sous-officier pilote chef de patrouille qui fait preuve des plus hautes qualités militaires et professionnelles. Volontaire pour toutes les missions, s'est fait remarquer en toutes circonstances par la sûreté et la rapidité de son jugement, la finesse de son pilotage et la précision des tirs.

Lors de son départ à la retraite il totalise tout près de 4000 heures de vol sur 11 types d'avions différents (T6, Vampire, Mistral, Mystère II, Fouga-Magister...)

Il est chevalier de la légion d'honneur, titulaire de la médaille militaire, de la croix de la valeur militaire avec 8 citations dont 4 palmes... Sous-officier exemplaire, le sergent-chef Poinet a été choisi pour être porte drapeau. Il assure cette mission avec dignité et un dévouement qui suscitent le respect de tous... »

Extrait de l'article paru dans la revue de l'ANSORAA N° 137 sous la signature du colonel Amédée Ossant.

Au-delà des formules ampoulées dont l'armée a le secret, Michel Poinet est réellement un homme exceptionnel qui m'a beaucoup marqué. Je suis content de savoir qu'après le décès de sa femme en 1987 il a trouvé auprès de Pierrette un peu du bonheur qu'il méritait plus que tout autre.

Brûlés des Aurès : bel exemple de désinformation

En novembre 2004 j'ai la surprise de découvrir dans Le Pays D'Auge un « **dossier spécial** » (sur 4 pages, avec 12 photos) intitulé : « **Les terribles révélations de l'ancien dentiste** » avec en surtitre « **le dossier est resté secret pendant 45 ans** ».

En préambule le journaliste écrit : « Jean-Pierre Philippe fait des révélations sur les brûlés des Aurès, une méprise de l'armée française, au napalm, qui **a coûté la vie à 48 soldats français** » et un autre titre : « **une erreur de l'aviation qui a balancé des bidons de napalm** ». Or on constate que J-P Philippe n'était pas sur les lieux, qu'il n'a recueilli aucun témoignage et que 35 ans après il rencontre une personne qui déclare : « avoir vu ce qui se passait, à environ 400 mètres, mais n'y était pas » !!! Cette personne est un détenu qu'il a soigné à la prison de Caen en 1974 et une autre personne (un moine au Luxembourg) qui écrit « avoir su que c'était du napalm ». C'est un peu léger pour des révélations. Ce dossier pourrait servir de travaux pratiques sur la désinformation dans la presse.

J'adresse au journaliste un courrier en demandant que ma lettre soit publiée et pour faire bon poids j'ajoute une photo. Je voulais couper les ailes à ce canard pour qu'une telle info ne soit pas reprise par d'autres journaux et notamment FR3. Lettre et photo seront publiées. Je résume ma lettre : « Nous sommes fin juillet 1959. L'armée de terre a mis en place une opération très classique dite de ratissage dans la zone très difficile d'accès du Chélia (point culminant de l'Algérie). Participent notamment un peloton du 18ème Chasseur et une harka d'appui, au total 48 hommes. Dans le courant de la journée il y a plusieurs départs de feu et tout à coup le vent change de direction et les soldats se trouvent piégés et avec l'escarpement n'arrivent pas à fuir. Ils seront tous brûlés, il n'y aura aucun survivant »

« Ce jour-là l'escadrille 6 /72 dont je faisais partie n'a pas été sollicitée pour intervenir en appui des troupes au sol. Il est certain que si les départs de feu incombaient à l'aviation, l'armée de terre n'aurait pas manqué, et c'est logique, d'en faire état. J'ajoute que dans le bled le téléphone arabe existe et que s'il y avait eu un doute, des rumeurs n'auraient pas manqué de circuler. J'ai pu m'entretenir avec un sous-lieutenant de la légion qui participait à l'opération et avec un sous-lieutenant du 18ème Chasseur. Nous avons tous la même analyse. Comme il n'y a pas de survivants on ne saura jamais la provenance des départs de feu, en tout cas l'aviation n'est pas en cause, tout le monde en convient. Désolé mais tout votre article est faux. ». Et je demandais qu'on arrête de salir l'armée...

« Silence radio », le journaliste indique qu'il a contacté par téléphone le ministère de la Défense qui l'a renvoyé sur le secrétaire d'Etat aux anciens combattants (on se demande pourquoi car c'est La Défense qui a les éléments). Anciens combattants qui répondent d'ailleurs que ce n'est pas de leur ressort (logique). Le fait que la

Défense n'ait pas répondu est interprété par le journaliste comme un refus et donc une affaire secrète.

Ce qui est intéressant c'est que je ne suis pas seul à réagir : le témoignage le plus complet est celui du président de l'amicale des anciens du 18^{ème} Chasseur, témoignage qui corrobore le mien. Suivent deux autres lettres qui s'en prennent à la mauvaise fois manifeste du dentiste.

J'apprendrai plus tard que ce dossier a valu au journaliste une quantité de lettres pour critiquer son article et qu'il s'est bien juré de ne plus aborder un tel sujet. Comme quoi il ne faut pas rester sans réagir.

Quid de la torture pendant la guerre d'Algérie ?

Le colonel Godard, qui fut l'un des principaux acteurs de la « Bataille d'Alger », a livré ses réflexions dans un recueil publié en 1980 par Philippe Héduduy à la SPL. Nous en reprendrons quelques idées essentielles parues en 2002 dans « le livre blanc de l'armée française en Algérie » éditions Contretemps :

« Le terroriste qui dépose une bombe dans une brasserie frappe des innocents. Son action est donc plus condamnable que celle du franc-tireur de jadis qui ne s'attaquait qu'aux soldats ennemis et qui était pourtant fusillé sans jugement... Faut-il forcer ses aveux ? (du terroriste) Je réponds négativement. D'abord parce que pareille méthode est contraire à la tradition qui interdit de maltraiter l'adversaire prisonnier. En dehors de ce principe qui ne souffre aucune entorse, je dis non, pour des raisons plus terre-à-terre : arracher des aveux par la souffrance aboutit bien souvent à des confessions fantaisistes dont l'exploitation vous entraîne dans l'erreur. Les sévices servent la propagande de l'adversaire qui en les gonflant émeut l'opinion... ».

« Pas de torture limitée, non plus, ...c'est jouer sur les mots et s'engager dans un engrenage. Alors puisqu'il ne faut pas faire souffrir, quelle est la solution ? Il n'y en a pas de bonne dans la lutte contre la subversion... La mienne : prévenir l'adversaire que le terroriste pris en flagrant délit sera fusillé si, dans un délai de 24 heures, il n'a pas livré ses secrets de bonne grâce. Entendons nous, il faut que le flagrant délit soit indiscutable...il ne s'agit pas de fusiller à tort et à travers mais d'opposer une parade à un mal qui pour la société risque d'être mortel ».

« Il y eu certes des cas de sévices et ce sont autant d'erreurs et de fautes qui pour nous ont été des écueils. Le FLN les a habilement exploités et en a inventé d'autres. Je fais état dans mon livre « les paras dans la ville »(Fayard) de certains montages photographiques où les traces de brûlures ne sont que des badigeons à la teinture d'iode, œuvre de Bachadel Sefda, auxiliaire de justice.... »

« Il importe de restituer au problème ses véritables dimensions et de ne pas prétendre que les parachutistes ont fait de la torture un moyen de combat »

Philippe Roussel

Aumônier de la Xème division de parachutistes, chargée de rétablir l'ordre durant la bataille d'Alger, le père Delarue, évoque depuis le premier jour avec ses soldats, les difficultés morales de la guerre du renseignement. Le 10 février 1957, au soir de l'attentat des stades, il rédige un texte qui sera diffusé dans toutes les unités, et que l'on pourra lire dans le livre blanc.

Dans un livre paru en 2014 « Nous, appelés et volontaires en Algérie pour les Commandos de l'air », Jean Guigon qui a été de tous les « coups durs » avec la Légion et les Parachutistes témoigne « *Je n'ai jamais été témoin de tortures pratiquées par des soldats français* »

Photos truquées et affabulations



A l'occasion d'une campagne de presse sur la torture en Algérie, le journal Le Monde dans son supplément Le Monde 2 publie une photo portant témoignage de la torture en Algérie par les militaires français. Cette photo sera reprise Par Michel Field dans une grande émission de télévision puis à de multiples occasions et continue à l'être malgré la dénonciation éclatante d'une désinformation.

« La gégène : sur la table le générateur d'électricité. L'homme soumis à "la question" est affublé d'un casque servant de masse. Les autres attendent leur tour ».

Telle est la légende de la photo ci-dessus publiée par Le Monde

Il s'agit en réalité d'une partie de photo tronquée dont l'original complet paraîtra plus tard (notamment dans le Figaro-magazine du 3 février 2001) montrant que c'est un soldat européen (et non un algérien) qui se trémousse au son d'un tourne-disque

Teppaz, nettement reconnaissable, au cours d'une soirée probablement un peu trop arrosée. C'est un exemple flagrant de désinformation pour accréditer la torture dans l'armée en Algérie.



Une photo en question

Les témoignages des militaires, des documents photos inédits, annonçaient dans son numéro de décembre *Le Monde 2*, supplément publié par le quotidien. Avec ce document ainsi légendé : « La gégène. Sur la table, le générateur d'électricité. L'homme soumis à "la question" est affublé d'un casque servant de masse. Les autres attendent leur tour. (D. R.) » Mais sur la photo originale, parue dans *Historia Magazine* en novembre 1972, c'est un soldat français qui se trémousse au son d'un tourne-disque Teppaz nettement reconnaissable, et la légende précise : « Peut-être cherche-t-il à oublier les cris hideux des blessés du dernier accrochage... » Le document fourni au *Monde 2* était sciemment destiné à tromper et à le tromper, pour étayer la campagne actuellement menée par quelques officines contre le rôle de l'armée française en Algérie. Aucune publication n'est à l'abri de telles manipulations, et cet exemple démontre une nouvelle fois qu'il faut se méfier des campagnes d'indignation trop bien orchestrées : les preuves aussi peuvent être « torturées ».

Fac-similé de l'article paru dans le Figaro qui rétablit la vérité mais tente de dédouaner le journal Le Monde.

On pourrait aussi citer les exemples tout aussi déformés comme le livre « **la Question** » de **Henri Alleg** aux éditions de minuit, paru en 1958 ou les ouvrages de Pierre Vidal-Naquet, notamment sur l'affaire **Audin**, avec des recensions du même registre dans le journal *Le Monde*, *L'Express*, *Témoignage Chrétien* et autres.

Mis en cause par un journaliste de *L'Express*, le capitaine Roger Faulques, officier du 1er REP (Régiment Etranger de Parachutistes) nommément accusé d'avoir torturé Henri Alleg et Maurice Audin, fera condamner ce journaliste pour diffamation le 14 avril 1970 par la 17^{ème} Chambre du Tribunal de Grande Instance de Paris. « En fait de torture, témoignera le général Massu, Alleg a reçu une paire de gifles pour avoir traité Faulques de nazi, et ensuite les deux hommes ont eu une conversation à bâtons rompus ». Sans s'en rendre compte, Alleg donnera les indications attendues par Faulques, qui habilement le fit discourir en flattant sa vanité. Précisons qu'Henri Alleg a toujours refusé un examen médical impartial qui aurait pu étayer ses accusations, qui n'étaient en réalité que des mensonges. (*Nouvelle Revue d'Histoire, numéro hors-série, 2012*)

Aussaresses, sénile et mythomane

A propos du livre de Paul Aussaresses, « Services spéciaux, Algérie 1955-1957 : « **Un tissu de mensonges** ». Le jugement est d'André Rousselet, intime de François Mitterrand, il dirigeait son cabinet, place Vendôme, durant la bataille d'Alger.

Le commandant Raymond Muelle l'a bien connu. Pour lui Aussaresses réputé pour son goût des boissons alcoolisées, se rattrapait par ses confessions d'une vie et d'une carrière obscures, en mythomane avide de notoriété, atteint d'exhibitionnisme sénile. Il se met en scène pour se faire valoir et se donne des rôles invraisemblables qu'il n'a jamais eus et cite des personnes qu'il n'a jamais rencontrées. Il sera facilement manipulé par des gens avides de « révélations » dont l'authenticité importe peu.

Pour en finir avec la fable du 17 /10/ 1961

Le 17 octobre 2001, Bertrand Delanoë et ses amis ont inauguré une plaque en souvenir du « massacre du 17 octobre 1961 ». D'après eux la police parisienne aurait massacré cette nuit-là 325 manifestants algériens. Benjamin Stora qui n'en est pas à une exagération près, parlait lui en 1992 de centaines de victimes.

Tout d'abord il faut rappeler qu'en 1961 nous sommes en pleine guerre d'Algérie. Il ne s'agissait pas le 17 octobre d'une manifestation pacifique mais d'une double action minutieusement montée par le FLN. Tandis que des groupes armés devaient saboter et incendier des installations vulnérables, dont le port pétrolier de Gennevilliers et le complexe pétrolier de Melun, d'autres manifestants, mobilisés sous la menace de représailles sur leurs familles, devaient envahir le centre de Paris, principalement vers la place de l'Opéra, de la République et converger vers les Champs-Élysées. A cette époque de la guerre d'Algérie toute manifestation de ce type était interdite dans la capitale.

D'abord débordée mais sans aucun coup de feu tiré, la police reprit bientôt la situation en main, la plupart des manifestants arrêtés expliquant qu'ils avaient été mobilisés sous menace de mort, pour eux et leurs familles restées en Algérie. Au 22 octobre on décompta 7 morts (dont 2 attribués à la police) : 2 militants FLN (Malek et Belkacem), 4 algériens probablement sympathisants MNA et victimes du FLN, enfin un français, Guy Chevallier. Ces chiffres officiels n'ont jamais été contestés. On est loin des centaines de morts jetés dans la Seine comme aiment à le raconter les amis de Delanoë.

Cette propagande fait oublier la terrible réalité aujourd'hui habilement occultée : de janvier 1955 à juillet 1962, c'est-à-dire la période officielle de la guerre d'Algérie, les groupes armés du FLN ont assassiné en métropole plus de 6000 algériens, tués

par balles, étranglés ou égorgés après tortures, généralement parce qu'ils ne voulaient pas payer l'impôt au FLN ou qu'ils adhéraient à une organisation concurrente, le MNA de Messali Hadj. Il faut aussi compter 9000 cas de mutilations (ablation du nez, des oreilles, des lèvres). Ceci montre entre parenthèses combien la masse des algériens résidant en métropole était hostile au FLN. Pendant ces 7 années il y eut en métropole 120 gardiens de la paix et 150 civils français assassinés. Les Harkis de Paris, que l'on a, eux aussi, complètement oubliés, furent très efficaces pour dépister les caches d'armes et démanteler les réseaux de racketteurs du FLN. Ces harkis eurent 10% de tués et 20% de blessés graves.

L'arrivée de harkis à Rouen

Sur l'arrivée des harkis à Rouen, en 1962, il faut lire « Les harkis en France » paru en 1965 par Georges JASSERON directeur de la Croix Rouge, celui que les harkis appelaient avec beaucoup de respect « mon capitaine ». Des récits très émouvants rapportés avec humour.



Méchoui organisé par les harkis pour les jeunes agriculteurs de Seine-Maritime

On apprend également, ce que j'ai vérifié par moi-même, que les harkis étaient menacés, sujets à des coups, à des « contrôles » de la part d'agents du FLN : « tu es un harki, on aura ta peau ». Les harkis étaient obligés de se déplacer et de vivre en groupe. Certains finirent par payer l'impôt au FLN pour avoir la paix. J'aurai la chance de rencontrer, Brahim Sadouni. C'était à

l'été 1990, Brahim Sadouni revenait d'une marche à pied jusqu'à Rome pour rencontrer le Pape et attirer l'attention sur le sort des Harkis, abandonnés de tous.

Brahim Sadouni a écrit deux livres : « Français sans patrie » en autoédition, témoignage très émouvant des tortures endurées par les harkis et « Le Drapeau, écrit d'un harki », préfacé par Georges Fleury, paru aux éditions L'Harmattan en 1990. Par mesure de sécurité Sadouni a changé les noms des personnes dont il parle mais il est évident que son récit est largement autobiographique. L'élément le plus important est

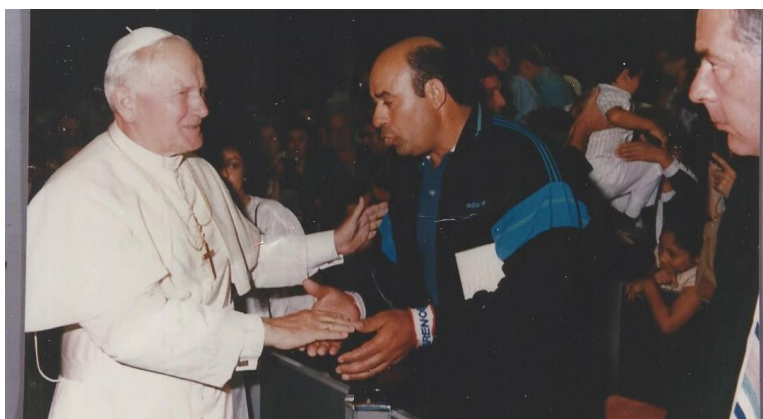
Philippe Roussel

que Sadouni, alors encore presque adolescent, commence par se rallier à la rébellion et gagne le maquis.

La cruauté des rebelles, les injustices flagrantes des chefs vont amener Sadouni à rejoindre les troupes françaises et les supplétifs qui se battent pour que l'Algérie reste avec la France.

Sadouni vivait dans les Aurès, près d'Arris, là où la rébellion avait commencé.

La rencontre avec Mo-hand Hamoumou m'a beaucoup émue : fils de harkis, docteur en sociologie, cadre au service du personnel de Michelin. Nous nous sommes retrouvés à plusieurs reprises à Paris alors qu'il venait d'écrire son premier livre, sans aucun doute le meilleur ouvrage sur les Harkis. Mo-



Brahim Sadouni et le pape Jean-Paul II

hand Hamoumou était originaire d'un village de Kabylie : Adékar-Kebouche, près d'El-Kseur, région de Bougie, village sur un piton rocheux comme beaucoup de villages kabyles.

Les rares harkis qui avaient réussi à rentrer en métropole au moment de l'indépendance étaient souvent parqués dans des camps quasiment d'internement, entourés de barbelés et dans des conditions de vie plus que précaires. A cette époque j'étais agriculteur au Bois-Hellain, sur une ferme herbagère, avec de très faibles moyens financiers. J'ai malgré tout essayé de m'occuper d'un harki. Il fallait s'adresser à la préfecture de son département qui faisait une enquête. Un beau jour arrive en gare de Lisieux Bouchéfra, sa femme et leurs deux enfants de 8 à 10 ans. Famille sympathique mais déphasée. Bouchéfra n'était pas un harki au sens propre, c'est-à-dire un combattant mais un moghazni, qui avait un poste de gardien dans une SAS (pour faire simple, services sociaux de l'armée dans les villages). J'avais provisoirement un problème pour les loger. Avec ma belle-famille nous avons aménagé un logement dans un bâtiment en face de notre maison. Nous lui avons donné ce dont il avait besoin et effectué toutes les démarches administratives pour qu'il récupère le petit pécule que la France lui accordait pour s'installer. Bouchéfra me donnait un coup de main sur la ferme. Il fallait du temps pour que nous nous organisions mais il n'a pas attendu. Un jour il m'a dit qu'il repartait et je l'ai reconduit à la gare de Lisieux. Cet échec m'a longtemps poursuivi.

Le dilemme des militaires devant la parole donnée

L'armée française arrive dans un pays, sur ordre du pouvoir politique, et exige le ralliement à son autorité de toutes les populations et autorités de tous ordres, recrute des supplétifs ou des interprètes pour son armée. Mais la politique change et l'armée a ordre tout à coup de plier bagage. Elle doit abandonner sans le moindre état d'âme les populations à des rébellions qu'elle a combattues, que ce soit par exemple en Indochine ou en Algérie mais on pourrait prendre une multitude d'autres exemples que ce soit dans les Balkans ou en Afghanistan et demain au Mali. Comment peut-on, quand on est militaire, rallier des populations, prendre l'engagement solennel de les protéger et tout à coup les abandonner au couteau des égorgeurs, non sans avoir avant, comme en Algérie, désarmé traîtreusement les supplétifs.

On ne peut pas faire l'autruche ou alors il faut savoir qu'un jour ou l'autre il faudra ou démissionner ou entrer en rébellion contre le pouvoir politique qui prend des décisions contraires à la morale la plus élémentaire, ou alors d'être parjure.

Les actes ne sont pas neutres. Par démagogie fournir des tapis de prières aux paysans afghans pour se faire bien voir alors qu'on alimente l'islam qui sous-tend la rébellion est suicidaire et incohérent. Coloniser l'Afrique du nord en 1830 et en même temps interdire aux prêtres et religieux d'évangéliser les populations locales, favoriser dans le même temps les structures musulmanes au niveau administratif, les laissant appliquer dans un pays que l'on prétendait être un département français, le droit coranique est là encore incohérent et suicidaire.

Le Père de Foucault qui avant d'être prêtre était militaire avait clairement dit que si la France n'évangélisait pas les populations locales elle serait un jour mise à la porte de l'Afrique du nord. Une armée est le bras armé d'un pouvoir politique, ce n'est pas neutre. L'oublier c'est se réserver les plus grandes désillusions, voire les plus profonds reniements.

Le jour où j'écrivais ces quelques lignes, je lisais dans le bréviaire ces paroles de Notre Seigneur à Pierre:

« Je te le dis, en vérité, cette nuit-ci, avant que le coq ait chanté trois fois tu me renieras ». Et Pierre répondit avec assurance « Quand même il me faudrait mourir avec vous je ne vous renierai pas » et saint Mathieu ajoute « et tous les disciples dire de même ».

Vous connaissez la suite du récit évangélique. Pierre, pour la troisième fois, nie connaître Jésus, il est même dit qu'il se mit à faire des imprécations « et aussitôt le coq chanta. Et Pierre se souvint de la parole de Jésus : « **avant que le coq ait chanté, tu me renieras trois fois. Et étant sorti il pleura amèrement** »

Les reniements qui tuent

Je reviens pour terminer aux deux témoignages que j'ai évoqués précédemment.

« Le samedi 21 mars 1958 il est 14 heures. Trois enfants sont assis sur l'escalier en bois qui mène à leur maison, juste au-dessus du monument aux morts de la ville de Bougie, port de Kabylie, dans ce qui était alors un département français, le 92, au sein de l'Algérie française.

Ils ont 14 ans, 11ans et 8 ans. Ils attendent .Alors c'est vrai que leur père ne revient toutes les deux semaines du chantier qu'il dirige à 180 km de là que vers 15 heures. Mais on ne sait jamais. Dès 14 heures, ils guettent l'arrivée de l'Aronde Simca grise. Et puis les minutes passent. Maman s'affaire pour préparer le repas de fête. Et puis les heures passent. Mais il n'y a pas de téléphone...peut-être a-t-il été retardé. La nuit arrive, non, il a dû avoir un empêchement, une panne. La nuit s'écoule. Toujours rien.

Maman va voir les gendarmes dimanche matin. L'adjudant Claverie, avec une psychologie d'enclume, dans ce beau pays d'Algérie en proie à une révolte terroriste, lui demande s'il n'a pas fait une fugue...plus tard ils diront que c'était pour la rassurer. Pauvres enclumes. Et puis dimanche rien. Pas d'Aronde grise. Rien lundi. Ses associés de l'entreprise de travaux publics à laquelle il collabore louent un avion, explorent la route qu'il a dû suivre, chaque ravin : rien. Ils nous rapatrient sur Alger.

L'Aronde grise a été retrouvée, brûlée, le samedi suivant. On le saura après, il a été enlevé par la bande FLN d'Amirouche. Civil innocent pris en otage. Il est prisonnier avec 90 autres otages. Il va mourir d'épuisement, comme à Auschhwitz, pesant moins de 30 kilos, lui l'athlète, l'ancien mineur de fond. C'est Paul Delouvrier qui nous le dira sur la foi d'un rapport de la Croix Rouge qui, on le saura après, visitait chaque mois le camp, voyait les gens mourir comme des mouches et n'a rien dit ! Que Dieu leur pardonne, moi je ne peux pas. Ils ont été les complices d'un assassinat, de 82 assassinats, car quand enfin l'armée de la France va libérer ce camp elle n'y trouvera que 8 survivants : pas mon père.

*Entre temps, j'étais sur le Forum d'Alger en mai et juin 1958, avec beaucoup d'autres. J'ai entendu un nouveau chef d'Etat nous dire « **Moi vivant, jamais le drapeau FLN ne flottera sur Alger** ». Du haut de la naïveté de mes 14 ans j'y ai cru. Mon père lui est mort le 9 août. Il est mort parce que les autorités françaises n'ont pas tenu leur parole et que De Gaulle négociait déjà avec le FLN. Depuis je suis devenu un rebelle et je ne déteste rien de plus que ceux qui n'honorent pas leur parole ou leur signature.*

Mon père s'appelait Wladyslas Dabrowski. C'était un honnête homme, polonais naturalisé français, juste avec ses ouvriers, père et mari admirable. Il est mort à 43 ans comme une bête. Il est enterré quelque part, là-bas, en Kabylie, on ne sait où, comme une bête.

Il y a un peu plus de 5 ans, ma fille donnait naissance à un petit garçon. Ils l'ont appelé Wladyslas. Il est bien vivant ! L'espérance ne meurt jamais ! En cette veille de Pâques, j'adresse mon affectueux salut filial à ce père que je n'ai pas assez connu. Ses souffrances l'ont conduit près du Seigneur. Et j'embrasse mon petit Wladyslas qui perpétue son souvenir.

Jean-Claude Dabrowski 21 mars 2008, il y a tout juste 50 ans »

Soldats et civils enlevés, sacrifiés par De Gaulle

Originaire de Bordeaux, appelé du contingent, André Aussignac a été enlevé par le FLN après l'indépendance, le 21 juillet 1962, et « porté disparu » par l'armée française. Il y a quelques années, il avait alors 68 ans, cet ancien du 23^{ème} RIMA, prisonnier dans une mine de fer de Miliana, avait raconté son calvaire. Alain Sanders dans le journal *Present* du 9 avril 2010 a rapporté son récit :

« Le soir du 21 juillet 1962, j'ai quitté, en uniforme, la caserne de Maison Carrée pour aller acheter des cigarettes. Je suis tombé sur un barrage de musulmans en uniformes. Ils m'ont pris ma carte d'identité militaire et l'ont déchirée. Je me suis retrouvé dans une camionnette avec des civils européens, dont le propriétaire du véhicule. On nous a conduits dans une briqueterie, déshabillés et jetés dans un four encore tiède. Dans la nuit d'autres européens sont arrivés. A la fin on était 17. Nous sommes restés là sans boire ni manger à redouter qu'ils allument le four.

Au bout de 48 heures environ, nous sommes partis en camion bâché. Une fois dans le djebel, on nous a fait descendre et on a entamé une marche forcée de plusieurs semaines pour arriver à la mine de fer de Miliana. Là on nous a jetés à moitié nus dans une galerie. Dans la mienne on était environ 60, mais il y avait d'autres galeries avec d'autres européens. On nous obligeait à creuser avec de petites pioches. On avait droit à un verre d'eau par jour et parfois à un plat de semoule. Pour ne pas mourir de soif, on mettait nos slips dans les parois humides et on suçait les gouttes d'eau. Quand le plat de semoule arrivait, on se battait comme des chiens entre nous. Certains sont morts d'épuisement, d'autres se sont volontairement tués...

Un jour un ministre algérien est venu visiter la galerie. Je ne me suis pas levé pour le saluer. Il m'a balancé un grand coup de pied dans la tête, la cicatrice à l'arcade sourcilière est encore visible. J'ai essayé de m'évader deux fois sans succès. La première fois en représailles on m'a donné de grand coup de bâton sur les chevilles. La deuxième on m'a assis sur une pierre, ligoté à un pieu et arraché les ongles avec une

Philippe Roussel

pince. La troisième tentative a été la bonne. J'étais avec deux autres copains qui ont été abattus. J'ai marché jusqu'à l'épuisement. Des pieds-noirs m'ont découvert évanoui et nu dans un fossé. Ils m'ont soigné puis embarqué dans un chalutier en direction de Marseille.

Quand je suis arrivé chez moi à Bordeaux, ni mes parents, ni ma fiancée ne m'ont reconnu. Je pesais 40 kg, contre 70 avant mon départ.

Le 22 juillet 1963, j'ai été arrêté par la gendarmerie de Villeneuve-sur-lot. C'était pendant mon voyage de noces. On m'a interné au fort du Hâ, près de Bordeaux, pour « désertion en temps de paix » ! J'ai été brutalisé. On voulait que je livre les filières qui m'avaient permis de revenir d'Algérie. Je suis resté muet. On m'a ensuite conduit à l'hôpital militaire Robert-Piquet. Sur la porte de ma chambre, on avait inscrit : « individu dangereux, à ne pas mettre en contact avec d'autres recrues ».

Le tribunal militaire de Bordeaux m'a finalement acquitté. Je rends hommage au commissaire du gouvernement qui a plaidé pour ma non-culpabilité. Il a ensuite été muté. En novembre 1963, le sénateur Etienne Dailly a évoqué mon cas au Sénat (JO du 24 novembre 1963 p. 2572). Quelques jours auparavant la Sécurité Militaire m'avait menacé pour que je me taise. Mon histoire gênait. Je me suis tenu jusqu'à aujourd'hui. J'offre ce témoignage à la mémoire de mes compagnons qui ont été sacrifiés. »

Florilège du grand parjure

« La politique algérienne du général De Gaulle représente un tour de force qui n'a pas de précédent, estime Jean de Viguerie, auteur de l'excellent ouvrage « Les Deux Patries » paru en 2002 aux éditions DMM. « L'homme fait d'abord semblant d'adhérer au projet d'intégration, puis très vite il amorce un virage et commence à négocier avec le FLN. Enfin il proclame « l'Algérie algérienne » et livre le pays à ceux que l'armée avait vaincus. Entre-temps il brise la force de résistance des français d'Algérie et réprime la révolte des militaires. Remarquable performance : De Gaulle **réalise l'impensable.**

Jean de Viguerie analyse très finement les trois atouts qui ont servi De Gaulle : son habileté à dissimuler, son impassibilité, son image de bon français conservateur, de français à l'ancienne. Trois atouts décisifs qui ont permis de retourner la situation. Son habileté à dissimuler est exemplaire. On citera longtemps les fameuses phrases : « **L'intégration est une chose dont les européens parlent, eh bien moi je la ferai** », « **il n'y a plus ici, je vous en donne ma parole, que des français à part entière, des compatriotes, des concitoyens, des frères** ». Qui d'autre que lui aurait pu parler ainsi »

« L'impassibilité n'en est pas moins remarquable, souligne Jean de Viguerie. Le 11 avril 1961, alors que de toute l'Algérie, devant la menace du proche abandon, montent des cris de peur et de souffrance, lui déclare : « **Nous considérons la cession de l'Algérie d'un cœur parfaitement tranquille** ». Nul autre que lui n'aurait pu parler ainsi. A l'exode éperdu d'un million de pieds noirs, au misérable sort des populations musulmanes fidèles à la France et abandonnées par son ordre à la vindicte du FLN, il sait rester indifférent. Plus de 100 000 harkis sont assassinés. Ceux qui ont pu gagner la France y sont parqués dans des camps de travail forcé : « **Il faut, déclare De Gaulle, les mettre en demeure ou de travailler ou de partir** ». Qui d'autre que lui aurait pu parler ainsi ? »

« Le député Larradji vient plaider à l'Élysée la cause de ses frères musulmans. Il proteste « mais nous souffrirons » Et De Gaulle de lui répondre : « **Eh bien vous souffrirez** ». Nul autre que lui n'aurait pu répondre ainsi ».

« Pour trouver dans l'histoire de la France des hommes aussi impassibles, nous devons remonter à la Révolution. En novembre 1793 après avoir vaincu la révolte de Lyon, détruit une partie de la ville et procédé à une sanglante répression, Fouché et les autres représentants resteront de la sorte, impassibles. De Gaulle est digne en cela des grands ancêtres » conclut Jean de Viguerie.

Ce florilège de déclarations du général est très incomplet. C'est inimaginable ce qu'il a pu déclarer en public ou devant des amis, n'hésitant pas à dire et surtout à faire le contraire par la suite. Nul ne peut prétendre que c'est l'évolution des événements qui l'a fait changer d'avis, bien au contraire.

En 1944, De Gaulle confie à André Philip, ministre socialiste : « Tout cela finira par l'indépendance, mais il y aura de la casse, beaucoup de casse. » En 1957, bien avant sa prise du pouvoir, il laissait entrevoir au ministre socialiste, Christian Pineau, sa conception de la politique algérienne qu'il comptait mener : « **Il n'y a qu'une solution en Algérie, c'est l'indépendance !** » « *Mais mon général pourquoi ne pas le dire maintenant ?* » « **Non, Pineau, ce n'est pas le moment de le dire !** ».

Le 19 janvier 1960, recevant exceptionnellement des élus d'Algérie, il déclare : « **L'intégration est une connerie, d'ailleurs, l'armée ne fait que des conneries !** » et toisant le député M'hamed Laradji, qui eut dix membres de sa famille assassinés par le FLN, il ajoute avec un mépris glacial : « **Les Musulmans ne seront jamais des français** ».

Le 5 septembre 1960, jour du procès des « porteurs de valises », De Gaulle déclare publiquement « *l'Algérie algérienne est en marche* », renforçant la confusion et permettant l'acquittement de ceux qui soutenaient le FLN ».

Et c'est ainsi que la guerre continua encore pendant deux ans et six mois, couverte par les mensonges, les reniements et les trahisons et tant pis pour tous ceux qui pendant ce temps se feront tuer, torturer, massacrer.

Dans un entretien avec Passeron, journaliste au Monde, De Gaulle confirmera la préméditation de sa trahison. Cet entretien est reproduit dans le livre « De Gaulle 1958-1969 », page 314 « ***J'ai toujours su et décidé qu'il faudrait donner à l'Algérie son indépendance. Mais imaginez qu'en 58, quand je suis revenu au pouvoir et que je suis allé à Alger, que je dise sur le Forum qu'il fallait que les Algériens prennent eux-mêmes leur gouvernement, mais il n'y aurait plus eu de De Gaulle dans la minute même. Alors il a fallu que j'y aille progressivement et comme cela on y est arrivé. Mais l'idée conductrice je l'avais depuis le début*** ».

Alain Peyrefitte, en évoquant l'Algérie, écrira dans ses mémoires : « ***Dans cette affaire, le général a fait preuve d'une inutile cruauté*** » et rapportera ces mots méprisants qu'il a eu à l'égard des harkis au Conseil de Ministres du 4 mai 1962 : « ***Les harkis, ce magma dont il faut se débarrasser sans attendre*** ». Le 22 octobre 1962, Peyrefitte à la vue du désastre humain que représentait l'exode des français d'Algérie, expose au général « *le spectacle de ces rapatriés hagards, de ces enfants dont les yeux reflètent encore l'épouvante des violences auxquelles ils ont assisté, de ces vieilles personnes qui ont perdu leurs repères, de ces harkis agglomérés sous des tentes, qui restent hébétés....* ». De Gaulle répond sèchement : « ***N'essayez pas de m'apitoyer !*** »

De Gaulle, une vieille rancune contre les pieds-noirs et mépris des arabes

Tout a commencé le 8 novembre 1942, jour du débarquement anglo-américain en Afrique du Nord, qui fut un tournant de la seconde guerre mondiale. En Algérie, le Maréchal Pétain était unanimement respecté par les européens comme par les arabes. Les clauses de l'armistice prévoyaient que l'Empire colonial français ne serait pas occupé et la France pouvait y maintenir 100 000 hommes en armes, ce qui permettra au général Weygand de constituer l'Armée d'Afrique qui jouera un rôle décisif aux cotés des Alliés.

Américains et Anglais tiendront De Gaulle à l'écart du débarquement en Afrique du Nord (et à l'écart du débarquement en Normandie d'ailleurs). Ils se méfiaient de lui. Pire les américains confirmeront dans ses fonctions l'amiral Darlan, dauphin du maréchal Pétain, haut-commissaire pour l'Afrique, qui cumulait les pouvoirs civils et militaires. Pour De Gaulle c'est une gifle et une grosse colère.

Roosevelt n'aimait pas De Gaulle, c'est bien connu, mais on oublie parfois le jugement de Churchill : « **De toutes les croix que j'ai portées dans ma vie, la plus lourde fut la croix de Lorraine** ». Un jour il a même dit à De Gaulle : « **Votre pire ennemi c'est vous-même. Vous avez semé le désordre partout où vous êtes passé** ».

Sous le commandement du général Giraud, évadé d'Allemagne, l'armée d'Afrique mobilise plusieurs classes d'européens d'Algérie et d'autochtones (arabo-berbères) et, équipée par les américains, reprend le combat aux côtés des Alliés contre l'Afrikakorps en Tunisie. Avec les généraux Juin, Guillaume, Monsabert, cette armée va s'illustrer en débarquant en Italie et forcera l'admiration des américains en particulier lors de la bataille de Monte Cassino où les Alliés étant bloqués ce seront les Goumiers et leurs mulets qui réussiront à déloger les allemands de positions estimées imprenables. L'armée d'Afrique débarquera ensuite seule en Corse et avec les Alliés en Provence. Mais pendant ce temps De Gaulle se trouve toujours hors-jeu et quelque peu ridicule.

Pour De Gaulle le premier obstacle est l'amiral Darlan qui comme par hasard est assassiné le 24 décembre 1942. Les américains sont furieux. Reste le général Giraud, chef militaire incontesté reconnu par les Alliés. Par des tours de passe-passe dont il a secret De Gaulle va réussir à éliminer Giraud qui se fera même curieusement tirer dessus par une sentinelle.

De Gaulle, réussira à prendre le pouvoir. Il n'en gardera pas moins une vieille rancune contre ces européens d'Algérie qui étaient toujours restés dans la légalité et sur lesquels les américains s'appuieront pour la reconquête. Quant aux arabes, c'est viscéral, De Gaulle ne cessera de les mépriser en les traitant par exemple de « bougnoules », eux qui pourtant furent à nos côtés dans les deux grandes guerres mondiales et dans tant d'autres conflits comme l'Indochine.

Le premier homme

A sa mort en 1960, Albert Camus laissa un manuscrit inachevé. Il fut publié en 1994 sous le titre « **Le Premier Homme** » (Gallimard). Ce roman est le plus autobiographique d'Albert Camus. Entièrement situé en Algérie après 1954, il décrit le sort des colons français de condition modeste : « *C'est un vieux colon, à l'antique, ceux qu'on insulte à Paris vous savez....le genre patriarche, vous voyez...l'an passé il a fallu évacuer, la région était devenue invivable.* »

«*Quand l'ordre est venu d'évacuation il n'a rien dit. Ses vendanges étaient terminées, et le vin en cuve. Il a ouvert les cuves, puis il est allé vers une source d'eau saumâtre qu'il avait lui-même détournée dans le temps et l'a remise dans le droit chemin sur ses terres, et il a équipé un tracteur d'une défonceuse. Pendant 3 jours, au*

*volant, tête nue, sans rien dire, il a arraché les vignes sur toute l'étendue de la propriété....sans un regard pour les montagnes à l'horizon, ni pour les arabes vite prévenus et qui se tenaient à distance le regardant faire, sans rien dire eux non plus. Et quand le jeune capitaine est arrivé et a demandé des explications, l'autre lui a dit : « **jeune homme, puisque ce que nous avons fait est un crime, il faut l'effacer** ».*

Qui étaient les « porteurs de valises » ?

Lorsque la rébellion éclate en 1954, le FLN dispose déjà de sérieuses connivences en Algérie comme en Métropole, au sein de la mouvance des intellectuels de gauche avec leurs relais dans les journaux et les syndicats. On les retrouvait déjà contre la guerre d'Indochine et c'est cette mouvance qui en 1939 s'est enthousiasmée pour le pacte germano-soviétique (entre Hitler et Staline). Avec les conséquences démobilisatrices que l'on sait sur l'opinion et le sabotage des usines d'armement qui produisaient des chars qui pouvaient largement rivaliser avec ceux de l'armée allemande. Seulement voilà les chaînes de production étaient sabotées tout comme la production d'obus. Les conséquences sur la défaite de 40 sont bien connues. Tout à coup, quand Hitler envahit l'URSS, changement à 180 degrés, on entre dans la « résistance » pour saboter ou tuer du soldat allemand, résistance toujours soumise aux ordres de Moscou bien sûr.

Nous retrouverons ces mêmes équipes plus tard soutenant Fidel Castro ou les Khmers Rouge et d'une manière générale toutes les utopies marxistes à travers le monde. Actuellement c'est l'immigration maximum que l'on encourage. L'objectif final est la dissolution des Nations et notamment de la France dans une mondialisation au profit disons, d'une internationale socialiste. Ceux qui s'opposent à cette dilution et veulent défendre ce qu'ils croient être leur Patrie, et surtout les valeurs chrétiennes qui ont fondé la France, ceux-là sont qualifiés de fascistes. Il faut savoir que ce mot a été inventé par Staline, durant la « guerre froide », pour abattre par ce vocable, que l'on veut infamant, tous ceux qui s'opposent tant soit peu à cette espèce d'internationale socialiste.

Il faut bien voir que l'objectif central des intellectuels de gauche qui sont contre la guerre d'Algérie, n'est pas la défense de l'opprimé contre l'opprimeur, mais l'avancement d'une idéologie qui passe par l'affaiblissement de la France en commençant par la suppression de son empire colonial. Si c'était pour le bien des algériens alors pourquoi ne pas les laisser choisir leur destin ? Les intellectuels ont fait un choix à la place des algériens, celui du FLN car ils ont bon espoir, et ce sera le cas, d'instaurer un Etat marxiste une fois que la France, et tous ceux qui pensent que c'est avec la France qu'on peut avancer, auront été chassés.

Concrètement on retrouve en Algérie comme « porteurs de valises » du FLN : le professeur Mandouze, cofondateur de Témoignage Chrétien, des prêtres ouvriers ou de la Mission de France et des religieux, un couple de professeurs, les Jeanson, qui publieront dès 1955 un pamphlet qui entend prouver la légitimité du FLN. Globalement on retrouve pêle-mêle : chrétiens de gauche, marxistes, trotskistes, francs-maçons, syndicalistes, communistes et des cautions comme Mauriac, Sartre ou Simone de Beauvoir.

D'emblée, le Parti communiste algérien (PCA) fournit à la rébellion les premiers artificiers pour la fabrication de bombes (notamment Yveton à Alger) et les premières poseuses de bombes d'Alger, Danielle Minne et Raymonde Peschard. Mais le FLN va prendre ses distances avec le PCA après la désertion de l'aspirant Maillot, communiste, qui passe à la rébellion avec un camion d'armes. Le FLN entend être seul maître à bord.

Les « porteurs de valises » vont transporter les sommes collectées en France par le FLN mais aussi des armes et cacher les membres du FLN qui circulent en métropole pour embrigader les travailleurs algériens et assassiner les récalcitrants (au moins 3 000 morts et 6 000 blessés). Les campagnes de presse diffamatoires, en particulier pour discréditer l'armée en l'accusant de torture, sont orchestrées par l'Express, Témoignage Chrétien, France observateur, Le Monde (Libération n'existait pas encore). On passe bien sûr totalement sous silence les horreurs commises par le FLN.

Le Garde des Sceaux, le « pieux » Edmond Michelet, que certains voudraient voir canonisé, et son cabinet participent activement à la protection des « porteurs de valises ». Il y a même des filières entre le ministère et le GPRA. On retrouve également dans les soutiens avérés : le PSU, l'UNEF (étudiants), le SGEN (enseignement). Enfin Roland Dumas est le chef d'orchestre des avocats de tout ce beau monde.

Hervé Bourges, l'exemple type

Dans l'encyclopédie politique française « Faits et Documents » 1992, Emmanuel Ratier apporte des précisions très intéressantes sur Hervé Bourges dont nous reprendrons quelques éléments. Celui-ci débute sa carrière à Témoignage Chrétien avant d'intégrer le cabinet d'Edmond Michelet et entreprend à la demande de son ministre des missions clandestines afin de soustraire à la Justice des terroristes du FLN qui risquaient la peine de mort. A la demande de De Gaulle il est introduit auprès de Ben Bella incarcéré à Fresnes, puis dans une prison dorée, un château de la région parisienne, pour le préparer à de futures responsabilités.

En 61-62 on le retrouve rédacteur en chef de Témoignage Chrétien et à l'indépendance de l'Algérie il adopte la nationalité algérienne pour devenir conseiller personnel du président Ben Bella. En 1965, lors de son coup d'Etat Boumédienne envoie

Philippe Roussel

Ben Bella en prison et du même coup Hervé Bourges. Si Ben Bella croupira en prison 14 ans, Bourges sera deux jours après libéré, sur intervention de son camarade de promotion à l'ENA, Jacques Chirac.

Hervé Bourges rentre en France en 1967. Il retrouve aussitôt un poste universitaire à Paris et assume diverses responsabilités dans la presse et le journalisme. En 1968 il écrit « *La question n'est plus de savoir si la Révolution peut s'accomplir et si le plus grand nombre la souhaite, mais quand et sous quelle forme elle s'accomplira* ». Ce tiers-mondiste marxiste a été propulsé par Michèle Cotta à la direction de Radio-France International. En 83 il devient PDG de TF1, où il place ses amis marxistes, jusqu'à la privatisation de la chaîne en 87. En 88 il se retrouve à la tête de RMC puis PDG d'Antenne2-FR3 où il amène ses équipes. Il sera aussi président du CSA et ambassadeur à l'ONU. Ses livres ont pour thème les combats indépendantistes et tiers-mondistes.

Pendant quatre années Hervé Bourges a vécu au centre de l'appareil d'Etat algérien. Il disposait donc du maximum d'informations. Interrogé par les associations de familles de disparus pour obtenir quelques renseignements, il opposera un refus constant. De même il refusera de recevoir Raphaël Delpard.

Après l'indépendance de l'Algérie, la plupart des « porteurs de valises » comme Hervé Bourges, vont participer à la marxisation du pouvoir algérien. Cinquante ans après ils constituent toujours en France un puissant lobby au service du pouvoir algérien. Ils favorisent l'immigration algérienne comme facteur de dissolution de la France.

L'attitude équivoque des anciens combattants

Lettre adressée le 10 mai 2011 au journal de l'UNC-Normandie (section Normandie de l'Union Nationale des Combattants)

Chers amis,

*Feuilletant le dernier numéro de l'UNC de Normandie, mon attention a été attirée par une photo montrant « un village abandonné dans l'Aurès » et je lis le compte-rendu. Je tombe sur une phrase qui me fait bondir : « **recueillement au monument aux morts des martyrs** ».*

Comment des anciens d'Algérie peuvent-ils aller se recueillir devant un monument dédié non pas à des martyrs mais à ceux qui ont égorgé, torturé jusqu'à la mort, brûlé vif...nos camarades du contingent faits prisonniers, les dizaines de milliers de harkis qui ont servi à nos côtés, et les milliers d'européens innocents enlevés et massacrés. Quelle honte.

*Plus loin dans l'article c'est le mensonge et la désinformation avec le « **rappel du 8 mai 1945, massacre de 15 000 musulmans par les français dans les villes de Sétif....** »*

Que s'est-il passé le 8 mai 1945 à Sétif et dans les environs : une répétition générale en quelque sorte de la Toussaint 1954 c'est à dire une tentative de soulèvement général qui a avorté. Tous les témoignages que j'ai recueillis de personnes ayant vécu dans cette région de Sétif le 8 mai 1945, vont dans le même sens. J'ai récupéré de nombreux ouvrages et documents écrits à l'époque et donnant tous les détails, heure par heure.

Un conducteur de travaux, monsieur Georges Marchal, m'a notamment indiqué qu'il avait été averti à demi-mot par ses ouvriers Kabyles, dans les jours précédents. Il avait mis son épouse et sa fille en sécurité à Sétif et lui est allé dormir dans les champs. Bien lui en a pris car le défilé organisé à Sétif le 8 mai par des autochtones a été le signal d'une tuerie d'européens dans Sétif et dès le soir ce fut le massacre, dans des conditions effroyables, des européens isolés dans les villages de la montagne.

La seconde guerre mondiale tout juste terminée les troupes françaises étaient toujours mobilisées sur le front allemand. Il n'y a en Algérie pour assurer la sécurité que de faibles effectifs, généralement des tirailleurs algériens ou sénégalais, qui resteront totalement fidèles et mettront 17 jours pour libérer les villages aux mains des insurgés et rétablir l'ordre. Au cours de ces opérations il y aura 1150 tués parmi les insurgés. S'il y avait eu, comme le déclare votre secrétaire « massacre de 15 000 musulmans par les français », ce sont des villages entiers qui auraient été rayés de la carte et quelques années après, en 1958, les traces des destructions auraient été toujours visibles et le souvenir bien présent dans les esprits.

Alors de grâce ne salissons pas la mémoire de nos compagnons d'armes morts pour la France en Algérie et ne reprenons pas à notre compte les mensonges et les désinformations des dirigeants du FLN au pouvoir depuis 1962 en Algérie. C'est par de tels récits que l'on attise la haine pour la France des jeunes immigrés de nos banlieues.

Je vous demande instamment de rétablir l'exactitude des faits en publiant ma lettre dans votre prochain journal.

Quelques chiffres sur la guerre d'Algérie

Il est très difficile d'avoir des chiffres, sur la guerre d'Algérie, en particulier en ce qui concerne les massacres commis par le FLN sur les civils ou sur les militaires français prisonniers du FLN. Jusqu'au 19 mars 1962 les chiffres sont plus précis mais après cette date ce ne sont que des déductions.

Les pertes chez les rebelles

Les statistiques de l'armée française font état de 143 000 rebelles tués. Le ministre algérien des anciens combattants a recensé 152 863 tués, ce qui laisse apparaître une relative convergence note Jean Monneret dans son livre « L'Algérie en 35 questions ».

Les effectifs de l'armée française

En 7 ans, la France a envoyé en Algérie 1 350 000 jeunes « appelés », en complément des troupes régulières (environ 400 000).

En 1960, environ 225 000 autochtones, arabo-berbères, servaient dans l'armée française : dont 65 000 « réguliers » (tirailleurs, spahis,...), 70 000 harkis, 60 000 groupes d'auto-défense, 20 000 moghazni (SAS) et 10 000 GMS groupes mobiles de sécurité.

Les pertes de l'armée française et les massacres perpétrés par le FLN

Armée française : environ 25 000 morts dont probablement 15 500 au combat et les autres par accident ou maladie.



Détails des morts au combat : 9000 français de souche (dont **6400 appelés**), 1200 légionnaires, 4500 arabo-berbères.

En outre, plusieurs centaines de soldats (500 ?), souvent des appelés, furent faits prisonniers ou enlevés, et pour la plupart massacrés.

Les harkis, supplétifs et militaires massacrés par le FLN après le 19 mars 1962 (accords d'Evian): probablement 150 000, sans parler des familles. Furent également massacrés par le FLN, pendant le conflit et après l'indépendance, les anciens combattants des guerres 14-18 et 39-45 et d'une manière générale tous ceux qui avaient témoigné de leur engagement aux côtés de la France. Leur nombre peut

être évalué à au moins 20 000 en partant de ce que l'on sait avec assez de précision sur certaines communes.

Pour les civils d'origine européenne, massacrés par le FLN, de 1954 jusqu'au 19 mars 1962, on a des chiffres que je trouve un peu trop précis pour être exacts : 2 788 tués, 875 disparus, 7 541 blessés.

Après le 19 mars 1962, plusieurs milliers d'européens furent enlevés et massacrés.

André Santini, député-maire d'Issy-les –Moulineaux, secrétaire d'Etat aux Rapatriés de 1986 à 1988, a publiquement annoncé les chiffres de 25 000 européens enlevés après le 19 mars et 150 000 harkis massacrés : il n'a jamais été démenti par aucun fonctionnaire. (Rapporté par le Fig-Mag du 27 mai 2000)

Les observateurs-mitrailleurs, tous appelés et volontaires



Ma promotion, dont 3 sont morts en Algérie. En haut à gauche Jemetz et Desforges

Un ancien observateur a réalisé, près de l'aérogare de Caen, un mémorial dédié aux observateurs-mitrailleurs formés à la base-école 720 de Caen tués en Algérie. Une photo partielle de ce mémorial figure en page 9. Y figurent 52 noms dont ceux de mes trois camarades de promotion Paul Jemetz (20 ans), Benard Reveillard (21 ans) et Christian Desforges (26 ans).

Triste épilogue

L'Algérie est aujourd'hui une kleptocratie possédée et exploitée par un clan issu de l'armée des frontières et par ses héritiers. Durant l'été 1962, cette force intacte car elle avait passé la guerre loin des djebels, dans les casernes de Tunisie et du Maroc, écarta Ferhat Abbas, Ben Khedda et tout l'appareil du GPRA pour mettre au pouvoir Ben Bella.

Ben Bella fut conforté par les « pieds rouges » (européens favorables au FLN) dans le « socialisme arabe », c'est-à-dire les méthodes marxistes appliquées par un parti unique, le FLN, à des musulmans. A l'automne 63, le tiers-mondiste René Dumont, raconte « *je lui conseille de garder quelques centaines d'agriculteurs européens restés en Algérie car leurs fermes servent de références pour les fellahs* ». Le lendemain, Ben Bella, ne tenant aucun compte de ces recommandations, annonçait la nationalisation de toutes les terres encore détenues par les colons ainsi que celles des paysans autochtones ayant eu de bonnes relations avec les européens.

L'Algérie qui était une puissance agricole de premier rang en méditerranée tombe dans un système autogéré, plus ou moins à la yougoslave, autrement dit bureaucratie, gaspillage et coulage. C'en est fini du fleuron qu'admiraient les Israéliens. Tout le potentiel laissé par la France en 1962 a été détruit. On a estimé à 98 % les installations « clés en main », industrielles, agricoles, commerciales et administratives en état de fonctionner à l'indépendance. En septembre 1962, en Oranie une majorité d'agriculteurs étaient encore présents pour les vendanges.

En voyage d'étude en Ukraine dans les années 90 nous avons un interprète, ingénieur agricole de nationalité Russe, parlant très bien le français....appris en Algérie. Il était écoeuré des algériens qui avaient traité les techniciens russes avec mépris et n'avaient aucun désir de cultiver les terres qu'ils s'étaient appropriées.

En 1965 Ben Bella fut renversé et l'armée des frontières prit officiellement les rênes du pays avec le colonel Houari Boumedienne et plus tard son ancienne éminence grise, Bouteflika.

Le groupe qui dirige l'Algérie se maintient au pouvoir par des purges, des assassinats et des « suicides ». Pour diviser les adversaires, le clan au Pouvoir a tenté d'instrumentaliser les islamistes et divers groupes terroristes. La contestation berbère prenant de l'ampleur le pouvoir algérien s'appuya sur les « frères musulmans » afin de la combattre. En 1989 le pouvoir légalisa le FIS (Front islamique du salut) dans l'idée de diviser les opposants au parti unique, le FLN. A force de jouer avec le feu le courant islamiste remporta les élections de 1990, forçant l'armée à les annuler. L'atroce guerre civile qui suivit en fut la conséquence. On parle de 200 000 morts.

Les généraux et hauts fonctionnaires se partagent l'économie d'Etat, comme les révolutionnaires de 1789 avaient fini par s'emparer des Biens Nationaux. Grâce à la manne pétrolière, fournie par la France, les dirigeants algériens pallient aux pénuries

alimentaires à coups d'importations massives. L'Algérie achète à l'étranger 80% de ce qu'elle consomme, le pétrole et le gaz constituant 98% de ses ventes à l'extérieur.

Aujourd'hui l'Algérie est exsangue et les islamistes, vaincus militairement, ont néanmoins transformé le pays en un Etat islamique. En 40 ans la population est passée de 8 millions à 30 millions d'habitants. La question kabyle se pose toujours avec la même acuité, rythmée depuis 1962 par des répressions sanglantes. Malgré la rente pétrolière et gazière, les algériens vivent dans la misère et ne croient plus en rien. La police et l'armée sont omniprésentes et répriment sans ménagement la moindre manifestation d'hostilité. Le pays est verrouillé par la Sécurité Militaire avec une armée de 300 000 hommes bien équipée.

Depuis 1962 : immigration hostile et incontrôlée

Le général De Gaulle ne voulait pas de l'intégration parce qu'il ne voulait pas, disait-il, que Colombey les deux églises devienne Colombey les deux mosquées. La formule était percutante mais elle s'est révélée fautive. Loin de limiter l'immigration maghrébine, l'indépendance de l'Algérie l'a au contraire précipitée. C'est ainsi que de septembre à novembre 1962, 91 000 algériens fuyant le chaos et les luttes internes entre les willayas du FLN qui auraient fait 15 000 morts, débarquent en métropole. Le FLN envoie en France ses agents pour encadrer cette immigration et plus tard les imams suivront.

De Gaulle n'avait pas compris l'enjeu véritable de la guerre d'Algérie. Charles Vaugeois, historien, estime qu'« *en décidant d'amener son drapeau, de retirer ses troupes, de replier sa population européenne, la France ne se mettait pas à l'abri comme certains l'imaginaient. Elle retirait la garde qu'elle montait depuis 1830, ouvrant son propre territoire à l'invasion de populations en surnombre* ». (NRH, hors-série Algérie, été 2012)

On a presque réussi cette folie : **importer en métropole la guerre d'Algérie**. Les immigrés qui affluent depuis 1962 constituent une immigration de pillage et de conquête, immigrés qui ne veulent surtout pas s'intégrer. *Pillage* au-travers de notre couverture sociale dont ils savent user et abuser, se moquant pas mal des lois qu'ils contournent sans la moindre gêne comme le mariage et la polygamie. *Conquête* par les zones de non-droit qu'ils instaurent et l'islam qu'ils diffusent sans complexe, par la charia qu'ils imposent progressivement en commençant par les pratiques alimentaires et vestimentaires.

« **La guerre d'Algérie est-elle terminée ?** ». C'est la question que pose aujourd'hui Guy Pervillé, l'un des meilleurs spécialistes, en conclusion du « Que sais-je ? » qui vient de paraître aux PUF.

Philippe Roussel

Dans cette « vallée de larmes » où est progressivement plongée notre pauvre France, qui a encore le courage de dire sa fierté d'être Français ? Des Harkis ! On pourrait prendre de multiples exemples. J'en citerai un seul : Jeannette Bougrab, qui admire son père, harki, décoré de la Légion d'honneur à titre militaire. Jeannette Bougrab parle du 19 mars 1962 comme d'un « **jour de deuil** ». Elle ose dire que « **s'il y a des musulmans modérés il n'y a pas d'islam modéré** ». Son poste de Secrétaire d'Etat à la jeunesse dans le gouvernement Fillon ne lui a pas fait pour autant pratiquer la langue de bois.

Dans son témoignage, Jean-Claude Dabrowski dit qu'il est devenu un rebelle. Le colonel Argoud, un des soldats les plus prestigieux de la guerre d'Algérie parle de sa honte d'être français. Jeannine Verdès-Leroux dit « *beaucoup des nôtres ne sont plus que des français non pratiquants* ». Tous les acteurs de la guerre d'Algérie, du moins ceux qui ont été fidèles à leur parole donnée, ont écrit pour témoigner. Hélié de Saint Marc a répondu à de nombreuses interviews, conférences, ouvrages, pour livrer sa pensée qu'il résume dans « Les champs de braises » : « **La France a laissé dans cette affaire une partie de son âme et de son génie** ». Le capitaine Sergent a pensé pouvoir faire bouger les choses en entrant en politique....Jean-Pax Méfret en mettant ce qu'il avait à dire en musique....

Chassés de l'armée pour les uns, pour d'autres ayant tout perdu, ils avaient, après leur emprisonnement dans les geôles gaullistes, à survivre, eux et leur famille. Les uns et les autres, bien qu'humiliés et durement atteints, n'ont pas baissé les bras, ne sont pas restés inactifs. Ils ont fait ce qu'ils pouvaient, livrant leur témoignage, rétablissant la vérité des faits, créant des réseaux d'entraide pour les veuves, les orphelins ou les harkis, recherchant les disparus.... ce qui est intéressant c'est qu'aucun de leurs livres n'a été contesté ou fait l'objet de poursuites.

Le pire est l'oubli, la désinformation et la calomnie. C'est comme une deuxième mort, comme un deuxième reniement, plus grave encore, car il est fait en temps de paix. Ce que nous pouvons entreprendre aujourd'hui est certes une goutte d'eau dans l'océan. Mais Notre Seigneur a prévenu : « **Car ni celui qui plante n'est quelque chose, ni celui qui arrose, mais celui qui donne, DIEU** ». (1ère épître aux Corinthiens).

Exprimé aussi d'une autre façon dans l'Apocalypse : « **Moi j'ai planté, Apollos a arrosé mais c'est Dieu qui a fait croître** ».

Qui que nous soyons, où que nous soyons, ne gardons pas la flamme sous le boisseau, ne la laissons pas s'éteindre et ayons une pensée et une prière pour ces milliers d'innocents qui sont morts dans de terribles souffrances et reposent comme des chiens sans la moindre sépulture.

Permettez-moi de laisser le mot de la fin à Soljénitzyne : « **Nous portons notre mémoire sur notre dos** ».

Bibliographie

REVUES

Revue *Catholica*, surtout recensions d'ouvrages

Cercle Algérieniste, notamment, Oran, 5 juillet 1962 no138, l'exode de 1962 no139,

Secours de France, ensemble des Bulletins

La guerre dans les Aurès-Nementcha, 1954-1962, revue La guerre d'Algérie, no13, 2008

Bulletins de l'Association pour la défense des intérêts des anciens détenus et exilés politiques de l'Algérie française

L'Algérie 50 ans plus tard, par Bernard Lugan, L'Afrique Réelle, N° du 30 juin 2012,

Nouvelle Revue d'Histoire, hors-série no4, print.-été 2012, L'Algérie, Histoire d'une terre tragique

Le Figaro Histoire no1, avril-mai 2012, Algérie cette guerre qui ne passe pas,

Dix ans qu'on est là, 1962-1972, revue Itinéraires, no 164, juin 1972

OUVRAGES ECRITS PAR DES MILITAIRES

Mémoires, tome III, la fin d'un Empire, par Raoul Salan, Presses de la Cité, 1974

Les paras dans la ville, par le colonel Godard, Arthème Fayard, 1972

Le dossier secret de la guerre d'Algérie, par Claude Paillat, Livre Contemporain, 1961

O mon pays perdu, de Bou-Sfer à Tulle, par le général Jouhaud

La décadence, l'imposture et la tragédie, par Antoine Argoud

Helie de Saint Marc, par Laurent Beccaria, Perrin, 1988

Les champs de braises, mémoires, par Hélié de Saint Marc avec Laurent Beccaria, Perrin, 1995

Les sentinelles du soir, par Hélié de Saint Marc, Ed. Les arènes, 1999

Philippe Roussel

Histoire du 18^{ème} Régiment de Chasseurs à Cheval, Aurès-Nementchas 1956-1962, de Jean-Pierre Legendre, 2004

Aviateurs en guerre, Afrique du Nord-Sahara 1954-1962, par Patrick-Charles Renaud, paru en 2000 aux éd. Grancher

Guerre froide et guerre d'Algérie, général Michel Forget, Economica, 2002

Le livre blanc de l'armée française en Algérie, paru en 2002 aux éditions ContreTemps

Les compagnons de Taberga, par Richard Marillier, NEL, 1973

Le Maghreb en feu, par le Maréchal Juin, Plon, 1957

Les hélicos du djebel, Algérie 1955-1962, par Marc Flament, presses de la Cité, 1982

Bigéard, par Erwan Bergot, Perrin, 1988

Algérie. Les appelés au combat, par Erwan Bergot, Presses de la Cité, 1991

La guerre des appelés en Algérie, 1952-1962, par Erwan Bergot, France Loisirs, 1980

Le dossier rouge, services secrets contre le FLN, par Erwan Bergot, Grasset, 1976

Vérité sur Suez 1956, par Jacques Massu et Henri Lemire, Plon, 1978

Je ne regrette rien, l'histoire du 1^{er} REP, par Pierre Sergent, Livre de poche, 1972

Lettre aux officiers, par Pierre Sergent, Fayard, 1975

La vraie bataille d'Alger, par Jacques Massu, Presses Pocket, 1972

OUVRAGES SUR LES HARKIS

Les Harkis au service de la France, par le Bachaga Boualam, Ed. France-Empire, 1963

L'Algérie sans la France, par le Bachaga Boualem, France Empire, 1964

Mon pays le France, par le Bachaga Boualem, France Empire, 1962

Le drapeau, écrit d'un harki par Brahim Sadouni, préfacé par G. Fleury, paru en 1990 aux éditions L'Harmattan

Français sans patrie par Brahim Sadouni, édition privée

Un village de Harkis, des Babors au pays drouais, par Maurice Faivre, l'Harmattan, 1994

Les combattants musulmans de la guerre d'Algérie, des soldats sacrifiés, par Maurice Faivre, l'Harmattan, 1995

Harkis, crime d'Etat, généalogie d'un abandon, par Boussad Azni, Ed. Ramsay, 2002

Les Harkis en France, par Georges Jasseron, Ed. du Fuseau, 1965

Et ils sont devenus harkis, par Mohand Hamoumou, Fayard, 1993

Le commando Georges, des harkis de feu, par général R. Gaget, Ed. Grancher, 1990

OUVRAGES ECRITS PAR DES CIVILS

Nous, appelés et volontaires en Algérie pour les commandos de l'air, par Jean Guignon et Pierre Aubin, Atelier Fol'Fer, 2014

D'une rive à l'autre par Mgr Jean-Yves Molinas, Société des Ecrivains, 2011

Français d'Algérie face au vent de l'Histoire, par Georges Dillinger, publications GD, 2002

Notre Algérie du Sacré à la Révolution 1830-1962, par Georges Dillinger, atelier Fol'Fer, 2012

La Contre-Révolution en Algérie, le combat de Robert Martel, DPF, 1972

Sur l'autre rive...en 1962, par Jean-Pax Méfret, éd. Pygmalion, 2012

Les porteurs de valises, la résistance française à la guerre d'Algérie, par Hamon et Rotman, Albin Michel, 1979

Histoire de la décolonisation, par l'amiral Auphan, Ed. France-Empire, 1967

L'Eglise d'Afrique du Nord du II^{ème} au XII^{ème} siècle, par Joseph Cuoq, Le centurion, 1984

Le drame Algérien ou la dernière chance de la France, par Louis Pavie, Ed. Braconnier Alger, probablement 1947

Un drame Algérien, la vérité sur les émeutes de mai 1945, par Eugène Vallet, éditions françaises, 1946 ou 1947

Le dossier rouge, services secrets contre FLN, par Erwan Bergot, Grasset, 1976

O.A.S, histoire d'une organisation secrète, par Rémi Kauffer, Fayard, 1986

Le maréchal de Saint-Arnaud, un grand africain, par Louis Bertrand, Fayard, 1941

Je veux la tourmente, par Jean-Marie Curutchet, Robert Laffont, 1973

Philippe Roussel

Dossiers secret de l'Algérie, tome 1^{er} et 2^{ème}, par Claude Paillat, Presses de la Cité, 1962

Comment je n'ai pas tué De Gaulle, par Alain de la Tocnaye, Ed. Edmond Nalis, 1969

La bataille d'Alger, par Jacques Leprevost, Ed. Baconnier Alger, 1957

Commando de chasse, par Jean Mabire, Presses de la Cité, 1966

Les mouvements civils de contestation en Algérie avant l'OAS, thèse de Marie Dumont, 1998 ?

OUVRAGES SUR LES DISPARUS

Les oubliés de la guerre d'Algérie, dossiers restés secrets, par Raphaël Delpard, Michel Laffont, 2003

Un silence d'Etat, les disparus civils européens de la guerre d'Algérie, par Jean-Jacques Jordi, Ed. Soteca, 2011

Prisonniers du FLN, par Raphaëlle Branche, Ed. Payot, 2014

LIVRES POUR LES ENFANTS ET ADOLESCENTS

Le Trèfle Rouge, paru dans les années 1947, par H. Guesdon et J. Delancre, éditions Cœurs Vaillants –Fleurus. L'histoire d'un petit esclave berbère chrétien qui va convertir son jeune maître romain. L'histoire se passe notamment à Timgad. Disponible en occasion.

Le secret du grand-père disparu, par Francis Bergeron et Alain Sanders, paru en 2001 aux éd. Elor, dans la série « le clan des Bourdesoule », illustration de Chard. Une belle histoire d'un grand-père retenu prisonnier en Algérie que le groupe de jeunes va réussir à exfiltrer. Récit très vraisemblable et très émouvant, transposé comme étant réalisé par des jeunes.

TABLE DES MATIERES

Les années 50 -----	5
Les jeunes sont inquiets -----	7
Le coup d'état gaulliste-----	7
Incorporation pour 29 mois -----	8
École d'observateur-mitrailleur à Caen-----	9
Aix-les-milles, pour terminer la formation -----	10
Départ pour l'Algérie -----	13
Khenchela, petite ville plutôt moderne -----	14
L'escadrille 6/72, Ramel féroce au pays des flamants roses --	17
Un accueil peu agréable-----	21
Un incident regrettable -----	22
Première mission : une protection de convoi-----	23
Tout de suite un avion abattu et un pilote tué-----	24
Le dévouement des troupes au sol -----	26
Seul dans la nature -----	28
La joie et le chagrin -----	29
Les missions se succèdent -----	30
Savoir atterrir en toutes circonstances -----	31
Le vent notre pire ennemi-----	33
L'incroyable ville romaine de Timgad-----	34
Jemetz, 1er observateur de ma promo abattu-----	36
Mon parachute ne fonctionne pas -----	36

Il était comme un père pour moi	37
Tous brûlés vifs	38
Une permission décevante	39
Je choisis de me battre pour l'Algérie	40
Nous peaufinons nos attaques	40
16 septembre 59, De Gaulle abat ses cartes	42
24 janvier 1960, les barricades	47
Mourir bêtement	48
L'avion de Poinet abattu, sauvetage in-extremis	50
L'affaire Si Salah	51
Ne jamais relâcher la vigilance	53
Tous solidaires	54
L'oasis de Biskra, une merveille	56
Nadra, l'infirmière berbère égorgée	57
Une chasse au sanglier qui tourne mal	58
Le doigt de whisky du capitaine	58
Nicolau saute en parachute	59
Prendre les bonnes décisions	61
Kennedy s'en mêle	62
Pourquoi se faire tuer alors que De Gaulle trahit	63
« Ariège » me sauve la mise	65
La libération arrive	67
La trahison du chef de l'Etat	68

Putsch du 21 avril 1961, dernier piège gaulliste -----	68
Evian, des accords qui n'en sont pas -----	71
Fusillade de la rue d'Isly : un crime d'Etat -----	72
Désarmement par trahison et abandon des harkis -----	74
Épuration ethnique -----	75
Les pires atrocités du XXème siècle -----	77
Une fin tragique -----	79
Police française et barbouzes avec le FLN -----	80
Crime contre l'humanité et génocide -----	83
Une guerre juste -----	84
Ne pas occulter l'histoire de l'Afrique du nord -----	84
Grenier à blé de Rome -----	84
Terre chrétienne -----	85
L'islam « par le feu et par le sang » -----	86
Le Maghreb sombre dans l'anarchie et la pauvreté -----	87
La France intervient en Afrique du Nord -----	88
Le droit à la colonisation -----	89
L'évolution de l'Algérie -----	89
Michel Poinet, aviateur exceptionnel -----	90
Brûlés des Aurès : bel exemple de désinformation -----	92
Quid de la torture pendant la guerre d'Algérie ? -----	93
Photos truquées et affabulations -----	94
Aussaresses, sénile et mythomane -----	96

Pour en finir avec la fable du 17 /10/ 1961 -----	96
L'arrivée de harkis à Rouen -----	97
Le dilemme des militaires devant la parole donnée -----	99
Les reniements qui tuent -----	100
Soldats et civils enlevés, sacrifiés par De Gaulle -----	101
Florilège du grand parjure -----	102
De Gaulle, une vieille rancune contre les pieds-noirs et mépris des arabes -----	104
Le premier homme -----	105
Qui étaient les « porteurs de valises » ? -----	106
Hervé Bourges, l'exemple type -----	107
L'attitude équivoque des anciens combattants -----	108
Quelques chiffres sur la guerre d'Algérie -----	110
<i>Les effectifs de l'armée française -----</i>	<i>110</i>
<i>Les pertes de l'armée française et les massacres perpétrés par le FLN -----</i>	<i>110</i>
Triste épilogue -----	112
Depuis 1962 : immigration hostile et incontrôlée -----	113
Bibliographie -----	115
<i>REVUES -----</i>	<i>115</i>
<i>OUVRAGES ECRITS PAR DES MILITAIRES -----</i>	<i>115</i>
<i>OUVRAGES SUR LES HARKIS -----</i>	<i>116</i>
<i>OUVRAGES ECRITS PAR DES CIVILS -----</i>	<i>117</i>
<i>OUVRAGES SUR LES DISPARUS -----</i>	<i>118</i>
<i>LIVRES POUR LES ENFANTS ET ADOLESCENTS -----</i>	<i>118</i>

Novembre 2014 en la fête de Saint Martin, apôtre des Gaules

Sauf mention contraire toutes les photos sont de l'auteur ou de sa collection personnelle. Reproduction interdite sans autorisation.

